
LeVerbe

CE QUI
VAUT
LA PEINE

DU SACRIFICE À LA GRÂCE

AUTOMNE 2023



« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu.

Il était au commencement auprès de Dieu.

C'est par lui que tout est venu à l'existence, et rien de ce qui s'est fait ne s'est fait sans lui.

En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes ;

la lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas arrêtée.

Le Verbe était la vraie Lumière, qui éclaire tout homme en venant dans le monde.

Il était dans le monde, et le monde était venu par lui à l'existence, mais le monde ne l'a pas reconnu.

Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.

Et le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique, plein de grâce et de vérité. »

– JEAN 1,1-5.9-11.14

Tuer le temps

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

« Le sacrifice qui plait à Dieu,
c'est un esprit brisé. »
– Psaume 50

« Mon enfant, que dirais-tu d'une randonnée pédestre? C'est dimanche, il fait beau. Montons cette montagne et, au sommet, faisons un méchoui. » Le fils, qui n'est manifestement pas un adolescent comme les autres, ne rechigne pas et emboîte le pas...

Le jeune Isaac (dont le nom signifie « il rit »), sans doute motivé par la collation qui l'attend au bout du sentier, porte sur son dos le bois du sacrifice. À priori, rien de bien rigolo, même pour un rieur né, mais il avance de bon pied.

Quelques minutes plus tard, un bélier pris dans les ronces regrette d'être passé par là et sert de bouc émissaire. Égorgé puis embroché, il sauve la mise et évite au vieux père Abraham une engueulade avec sa femme Sarah dont il ne se serait probablement jamais remis. Imaginez le regard inquisiteur de la maman: « Où est notre fils unique? Il n'était pas parti avec toi? »

Je ne suis pas convaincu que ça en aurait valu la peine.

*

Certains torts sont assez faciles à reconnaître chez soi, à moins d'être spécialement doué dans l'art du déni. D'autant plus que le réel a souvent raison des idées que je pourrais être tenté de me faire de moi-même: mon ventre arrondi me parle

de ma gourmandise, mes enfants me rappellent mon impatience, etc.

Toutefois, d'autres péchés, il me semble, s'avèrent plus aisés à repérer chez les autres qu'en soi-même. Pour moi, l'envie et l'avarice trônent en tête de cette liste. Si je me considère comme un homme pas chiche – ma femme dirait plutôt un « houx aux pois chiches », tellement j'en ingère en fin de soirée, dis-moi ce que tu manges, je te dirai... –, il suffit de gratter un peu pour découvrir les subtils contours de ma cupidité.

(À ce moment précis, vous craignez de devoir subir encore quelques lignes de « jokes de père » et d'aveux d'un pauvre bougre qui prend plaisir à se battre la coulpe en public. C'est plus raffiné que ça: je parle de mes péchés pour qu'ils résonnent en vous! De rien. C'est gratuit, comme *Le Verbe*.)

Mon avarice, donc. Elle ne se cache pas dans le creux de ma poche, mais dans mon agenda.

Je n'ai pas tant de temps pour les autres.

Un job hyper stimulant mais prenant, des rénos en continu sur notre maison (une église domestique « en réforme perpétuelle »), un appétit prononcé pour les soirées entre amis. Voilà mes justifications. Dressez la liste des vôtres dans votre tête, pas obligé de m'écrire.

En rédigeant cet édit, je me fais constamment interrompre par mon fils de quinze ans. Je le répète: je n'ai pas de temps pour les autres. Il est en train de faire un devoir d'anglais complètement vingt-et-unième siècle pour lequel il doit créer un diaporama à partir d'images humoristiques.

Misère. Je compatis avec lui. Puis, je l'aide autant que je peux, la maîtrise des «mèmes» étant une science complexe.

Mais sapristi! La vie est courte! Comment se fait-il qu'un homme de ma qualité s'abaisse à un tel niveau de crétinisme durant de précieuses minutes de sa courte vie au lieu d'écrire un édit qui passerait à l'histoire?

*

Nous n'avons, en moyenne, que 80 ans pour «gagner» l'éternité.

C'est un peu moins que l'équivalent d'avoir 80 dollars en main pour gagner le prochain gros lot.

Soyons conservateurs et imaginons que je ne passe que deux heures par jour la face étampée dans un écran. Si je vis 80 ans, ces deux heures par jour équivaldront à 6 ans et 4 mois à faire défiler avec le bout de mon pouce des fils d'actualité, des photos de déco de salle de bain et tant d'autres choses qui ne s'écrivent pas dans une revue catholique.

Le Christ s'en est bien sorti avec seulement 33 piastres. Mais, Dieu merci, sinon on serait bien mal pris, il a récolté le pactole pour tout le monde. Il a gagné l'éternité pour nous, pour moi, qui étais trop occupé à zyeuter cette vidéo cocasse de chien-saucisse qui pirouette. Sur la croix, il a tout donné, puis a tout raflé en retour.

Je devrais apprendre à tuer le temps comme il faut. En le tuant, mon temps, charitablement. Par amour du prochain.

*

Qu'ont en commun une musicienne de calibre international qui met sa carrière en sourdine pour prononcer ses vœux perpétuels comme bénédictine («**Sœur Hildegarde**», p. 52); une mère de famille qui offre sa vie, librement, par amour, pour que son enfant voie le jour («**Gianna Beretta Molla**», p. 22); des gens de toutes conditions qui, chaque semaine, chaque jour, décident de prendre un moment pour rendre à Dieu la gloire qui lui est due («**La plus haute forme**

de justice», p. 38); des hommes et des femmes qui consacrent leur vie à leurs enfants («**Quelle vie de parents!**», p. 34) ou à Dieu, carrément («**Dieu avant tout**», p. 16)?

Ils ne sont pas avares du bien le plus précieux «en ces temps qui sont les derniers». Le plus précieux parce que le plus rare: le temps.

Ces gens, et tant d'autres, ont su investir intelligemment, c'est-à-dire avec leur cœur. «Ce qui n'est pas donné est perdu», chantait Richard Desjardins, paraphrasant un antique proverbe sanscrit.

*

Sacrifice. Faire du sacré. Faire un sacré bon usage du temps qui nous est imparti en ce bas monde.

À ce sujet, plus tôt cette année, Benjamin et Louis ont très bien perdu leur temps à Steubenville, une ville morte-vivante. L'un à la plume et l'autre au pinceau, ils ont tiré de ce bled de l'Ohio un reportage illustré qui n'a rien à envier aux grands magazines de ce monde («**De Steubenville peut-il sortir quelque chose de bon?**», p. 88).

*

À ce temps-ci de l'année, au siècle dernier, on montait dans la montagne, mes frères et moi. On s'arrêtait d'abord à l'orée de la forêt pour nous chamailler dans les feuilles mortes et multicolores.

Ensuite, un détour par les grottes mystérieuses s'imposait. Lequel de nous réussirait à s'y aventurer le plus profondément? Enfin, il fallait bien continuer l'ascension. Une récompense nous attendait là-haut. Réglisses, barres de chocolat... mais surtout, de l'autre côté de l'immense Saint-Laurent, une vue imprenable sur les silhouettes de Charlevoix.

Tout ce temps, je ne l'avais pas remarqué, mais il était là. Mon père perdait son temps, de beaux dimanches après-midi, à gravir les cimes avec ses enfants. Il fallait que je devienne père à mon tour pour mesurer la valeur de ce temps perdu à s'élancer vers le sommet, à risquer de gâcher un après-midi à négocier avec les plus rébarbatifs, à perdre sa vie, à donner sa vie.

À passer, grâce à Dieu, du sacrifice à la grâce. ■

Saint-Louis-de-Courville
14 septembre, fête de la Croix glorieuse

On n'est pas du monde



Nouvelle saison, nouveau décor, nouveau concept

LA MÊME GANG D'ENFLAMMÉS

Dimanche 19 h



YouTube



Spotify

Lundi 9 h



radio vm

Lundi 19 h Sel et Lumière

SOMMAIRE

- 03 Édito**
Antoine Malenfant
- 10 Courrier**
- 13 Prologue**
Cain et Abel
- 14 Des chiffres et des mots**
- 16 Témoignage**
Dieu avant tout
Sarah-Christine Bourihane



- 22 Icône**
Gianna Beretta Molla
Simon Lessard
- 24 Reportage**
Quelle vie de parents!
Marie-Jeanne Fontaine
- 30 Bouquinerie**
Jessye Blouin



- 32 Enjeu**
Cultiver le sacrifice
Brigitte Bédard

- 38 Grand entretien**
La plus haute forme de justice
Benjamin Boivin
- 46 Zoom**
Orfèvre de Dieu
Jessye Blouin
- 52 Portrait**
Sœur Hildegarde
Paul Cadrin
- 57 Liturgie**
**« Non pas comme moi, je veux,
mais comme toi, tu veux. »**
Simon Lessard

60 Artothèque
Voici mon sang
Emmanuel Lamontagne

66 Écran radar
Noémie Brassard

68 Entretien
L'idolâtrie de la victime
Simon Lessard

72 Essai
Se sacrifier pour la planète?
Laurence Godin-Tremblay

76 Portrait
Nicolas Mazellier
Sarah-Christine Bourihane

80 Psychologie
Les dessous du sacrifice
Leslie-Ann Boily

83 Prière
Entre gouffres et montagnes
Ariane Beauféray

88 Sur la route
**De Steubenville peut-il
sortir quelque chose de bon?**
Benjamin Boivin

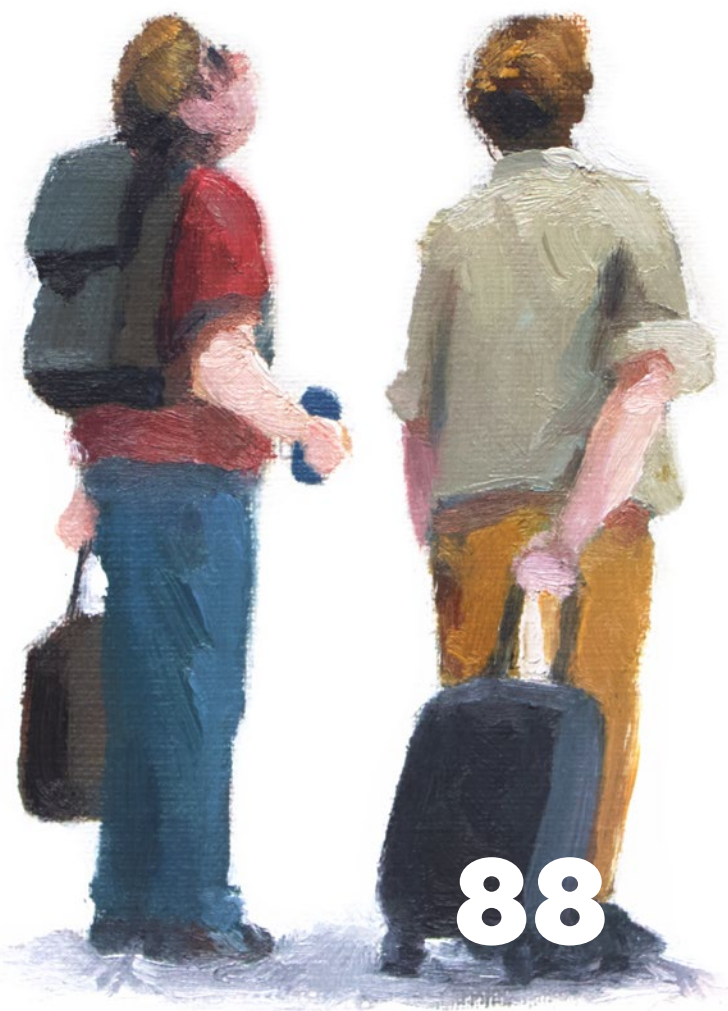
98 Entretien
**« Quelque chose
de radicalement différent
est possible »**
Benjamin Boivin

102 Classe de maître
Hubert Guindon
Stéphane Kelly

108 Reportage
En route pour Philanthropos
Brigitte Bédard

110 Monumental
L'église de Saint-Joachim
Pascal Huot

112 Artisans



88

Ce magazine utilise
la nouvelle orthographe.



Chaque
mercredi
matin,
**retrouvez
l'équilibre**
avec
notre
infolettre.

ABONNEZ-VOUS MAINTENANT.

le-verbe.com/infolettre



Je m'abonne (ou j'abonne un ami) gratuitement

L'abonnement papier d'un an est gratuit au Canada. Il comprend 6 magazines et 2 dossiers spéciaux par année.

Nom: _____

Société (s'il y a lieu): _____

Adresse: _____ App.: _____

Ville: _____ Code postal: _____

Tél.: _____ Date de naissance: _____
Jour / Mois / Année

Courriel: _____

Je soutiens la mission

Témoigner de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

DON MENSUEL

25 \$ 50 \$ 100 \$ Autre: _____

J'opte pour un don mensuel et profite ainsi d'un **réabonnement automatique** au magazine! J'autorise Le Verbe médias à prélever le montant choisi, soit sur ma carte de crédit, soit par l'entremise de mon institution bancaire. Selon le cas, je joins un **spécimen de chèque** ou je remplis la section carte de crédit ci-dessous. Je peux à tout moment modifier, suspendre ou arrêter mon don récurrent.

DON PONCTUEL

100 \$ 250 \$ 500 \$ Autre: _____

MODES DE PAIEMENT

Visa MasterCard Chèque

Nom: _____ Tél.: _____

N° de carte: _____ Exp.: _____

Je bénéficie du crédit d'impôt

Afin d'économiser des frais administratifs, nous envoyons un reçu de charité par la poste pour tout don de **50 \$** et plus ou sur demande pour tout autre montant.

À titre indicatif

Montant du don	Crédit d'impôt
250 \$	96,50 \$
500 \$	229,00 \$
1000 \$	494,00 \$



SANS FRONTIÈRES

Nous avons la chance de recevoir régulièrement votre beau magazine. Merci beaucoup pour le riche travail que vous faites.

Thomas de Gaalon, de l'Institut Philanthropos en Suisse

J'apprécie beaucoup votre magazine, son esprit, son style et son contenu, l'émission *On n'est pas du monde*, votre créativité pour rejoindre le monde tel qu'il est et non tel qu'on le voudrait. Votre magazine est également une manière pour moi de rejoindre mes enfants qui ont choisi de faire leur vie à Québec.

Marie-Christine J., de France

LONGUE VIE À LA MISSION!

J'ai toujours apprécié votre magazine depuis les débuts, c'est-à-dire *L'Informateur catholique*. Que de bonnes nouvelles qui donnent un point de vue évangélique et positif sur notre vie de tous les jours, sur les événements du monde et de l'Église! Merci à toutes les équipes qui se sont suivies et aujourd'hui à tous ceux qui prennent la relève.

Sœur Jacqueline Doyon, p.m., de Mont-Saint-Hilaire

Chers «missionnaires du Verbe»! À l'occasion de cette Bonne Nouvelle du déménagement, c'est l'occasion pour vous saluer, vous encourager dans cette belle mission de communication,

et vous dire combien je trouve stimulant votre positionnement en équilibre entre foi et culture, dans la recherche d'un langage pour aujourd'hui dire, avec un certain recul critique, la foi vivante du Verbe incarné! Déménagement rime avec nouveaux enfantements!

Frère Pierre-Benoît, f.m.j., de Montréal

On a tellement besoin d'apôtres comme vous! Continuez votre apostolat.

Claude C., de Laval

Des reportages «chocs» et non complaisants. C'est un magazine qui ne sent pas l'eau bénite.

Francine S., de Lévis

Je ne cesse de m'enthousiasmer, voire de m'émerveiller, pour la qualité et le volume du travail de l'équipe du *Verbe*. J'aime le ton accessible, sympathique à l'écrit comme à l'oral, la passion qui vous anime, la flamme qui semble vous transporter, le choix des sujets.

J'ai été particulièrement impressionné par le dernier numéro spécial consacré aux dix commandements, que j'ai lu de bout en bout et dont je regrette de voir se profiler les dernières pages.

J'aime la joie qui se dégage de votre équipe, les principes entourant le financement et la diffusion des contenus, le projet éditorial, cette plongée de la culture québécoise catholique vivante!

Bref, je vous aime et je suis reconnaissant pour votre travail. Je vais parler

de vous, prier pour vous et continuer à faire des dons. Longue vie au *Verbe*!

Simon, de Gatineau et originaire de Belgique

Quel flamboyant commentaire! Merci pour ces encouragements qui nous portent dans la mission. L'Esprit est à l'œuvre tant chez nos lecteurs qu'au sein de l'équipe!

La rédaction

NOUVEAUX DANS LA FAMILLE

Je viens de découvrir votre magazine. En réalité, c'est mon épouse qui l'a déniché quelque part à Montréal, et rapporté à la maison par curiosité, croyant qu'il s'agissait d'un magazine culturel. L'ayant parcouru, elle me l'a tendu: «Tu me diras ce que tu en penses!» Fort bien fait, ce magazine, attrayant à l'œil et avec une belle profondeur.

François-Pierre G., d'Ottawa

On dit qu'il n'y a pas de hasard. Étant en résidence pour aînés, un jour je recueille votre revue près de l'ascenseur. Pour moi, c'est une mine d'or. Les témoignages m'ont épatée, émue, ébranlée! Générosité, amour, lumière dans des textes simples, touchants et pleins de vérité. Dieu présent parmi nous dans son humanité, à travers Geneviève Rioux, Paul Foisy, avec les haltes de Granby [numéro de janvier 2023]...

Rachel S., de Magog





Je découvre vraiment cette revue et j'en suis épaté. Je vous redis ma reconnaissance, et les mots me manquent pour vous féliciter et vous encourager.

**Frère André Cloutier, s.c.,
de Sherbrooke**

VOS COUPS DE CŒUR

Quelle bonne entrevue et quel compte-rendu dans votre article intitulé «Terminus!» [numéro spécial d'automne 2022]! Riche échange sans complaisance sur un sujet qui m'intéresse beaucoup! Merci de me faire connaître la pensée d'Yvan Pelletier, qui apporte une réflexion hautement philosophique à une question souvent malmenée (pourtant si pertinente) par les discours religieux. Merci pour votre rigueur et pour la simplicité dans vos questions! Bonne continuation au *Verbe*!

Josée V., de Saint-Jérôme

L'article «La vertu des télescopes» [magazine de janvier-février 2023] m'a étonné par son volet autant philosophique qu'humain. De belles citations de Sagan et Pascal, toujours d'actualité. Grâce à l'équipe du *Verbe*, nul besoin d'un télescope pour contempler Dieu. Vous êtes la courroie de transmission pour nous démontrer qu'il est vivant parmi nous.

Hélène T., de Québec

Le dernier article de Laurence Godin-Tremblay sur les *drag queens* est excellent et constructif [«Le double discours des *drag queens*», 27 avril 2023, sur le-verbe.com]. Un immense

bravo pour votre courage, car il en faut pour avoir écrit un tel texte, tout à la fois prudent et incisif!

Christian D.

Merci de prendre le temps de souligner le courage de notre collaboratrice. Certains sujets semblent parfois si délicats qu'on n'ose pas les effleurer; c'est pourtant notre mission. Pour conjuguer foi et culture, il faut allier audace et compassion!

La rédaction

Merci à James Langlois pour cet article sur l'épuisement professionnel de prêtres [numéro spécial du printemps 2023]. Je pense à ces prêtres et leur joins mes humbles prières. Merci à eux et à James pour ce reportage.

Gaston B., de Rimouski

Un grand bravo et un merci spécial à Laurence Godin-Tremblay pour son article intitulé «Pro-choix, soyez plus convaincants!» [26 juin 2023, sur le-verbe.com] Rares sont les personnes qui osent affirmer aussi clairement et avec de bons arguments leurs positions pro-vie.

Solange V., de LaSalle

M. Simon Lessard, merci pour votre excellent article «La violence contre le passé» [magazine de mai-juin 2023]! C'est ce que nous vivons ici au Québec.

**Père Michel Gagné, o.f.m.c.,
Ermitage Saint-Antoine
du Lac-Bouchette**



POUR NOUS ÉCRIRE:

info@le-verbe.com

Facebook.com/MagazineLeVerbe

1215, av. du Chanoine-Morel,
Québec (Québec) G1S 4B1



LeVerbe
médias

les VerboMOTEURS

NOUVELLE ÉMISSION

Chaque semaine,
décodez l'actualité
politique, religieuse et culturelle
avec l'équipe du Verbe.

animée par Simon Lessard

le-verbe.com/verbomoteurs



RADIO GALILÉE



radio vm



YouTube



Spotify

PROLOGUE

L'homme s'unit à Ève, sa femme: elle devint enceinte et elle mit au monde Caïn. Elle dit alors: «J'ai acquis un homme avec l'aide du Seigneur!»

Dans la suite, elle mit au monde Abel, frère de Caïn. Abel devint berger, et Caïn cultivait la terre.

Au temps fixé, Caïn présenta des produits de la terre en offrande au Seigneur.

De son côté, Abel présenta les premiers-nés de son troupeau, en offrant les morceaux les meilleurs. Le Seigneur tourna son regard vers Abel et son offrande, mais vers Caïn et son offrande, il ne le tourna pas. Caïn en fut très irrité et montra un visage abattu.

Le Seigneur dit à Caïn: «Pourquoi es-tu irrité, pourquoi ce visage abattu? Si tu agis bien, ne relèveras-tu pas ton visage? Mais si tu n'agis pas bien..., le péché est accroupi à ta porte. Il est à l'affût, mais tu dois le dominer.»

Caïn dit à son frère Abel: «Sortons dans les champs.» Et quand ils furent dans la campagne, Caïn se jeta sur son frère Abel et le tua.

Le Seigneur dit à Caïn: «Où est ton frère Abel?» Caïn répondit: «Je ne sais pas. Est-ce que je suis, moi, le gardien de mon frère?»

Le Seigneur reprit: «Qu'as-tu fait? La voix du sang de ton frère crie de la terre vers moi! Maintenant donc, sois maudit et chassé loin de cette terre qui a ouvert la bouche pour boire le sang de ton frère, versé par ta main. Tu auras beau cultiver la terre, elle ne produira plus rien pour toi. Tu seras un errant, un vagabond sur la terre.»

Alors Caïn dit au Seigneur: «Mon châtement est trop lourd à porter! Voici qu'aujourd'hui tu m'as chassé de cette terre. Je dois me cacher loin de toi, je serai un errant, un vagabond sur la terre, et le premier venu qui me trouvera me tuera.»

Le Seigneur lui répondit: «Si quelqu'un tue Caïn, Caïn sera vengé sept fois.» Et le Seigneur mit un signe sur Caïn pour le préserver d'être tué par le premier venu qui le trouverait.

Caïn s'éloigna de la face du Seigneur et s'en vint habiter au pays de Nod, à l'est d'Éden.

– Livre de la Genèse 4,1-16

Caïn et Abel

Illustration: Wikimedia Commons.



Le sacrifice

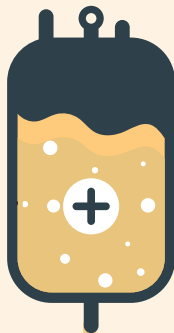
SACRIFIER DES BÊTES

2,3 millions

Chaque jour au Canada, plus de **2,3 millions d'animaux d'élevage** sont abattus pour la consommation humaine. En 2022, **854 millions** animaux de ferme ont trouvé la mort.

- Le Devoir -

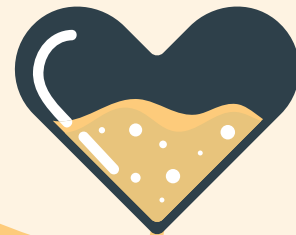
SE SACRIFIER SOI-MÊME



Au Québec, il y avait **208 091 donneurs** de sang, de plasma, de lait maternel, de cellules souches, de tissus humains et de sang de cordon en 2022.

- Héma-Québec

En 2018, on a recensé 762 donneurs décédés et **555 donneurs vivants** au Canada. Le taux de donneurs décédés a augmenté de 42 % entre 2009 et 2018.



- Parlement du Canada -

SACRIFIER SON CORPS



Au moins **523 femmes canadiennes** sont mortes de complications liées à la grossesse ou à l'accouchement entre 2000 et 2020.

- Statistique Canada : rapporté par Radio-Canada -

Les animaux s'effondrent en moyenne **17 secondes** après leur **égorgement**.



17s

- Science Presse -

36 ABATTOIRS

En 2012, 18 des 36 abattoirs sous inspection fédérale pratiquaient l'abattage religieux rituel.

- MAPAQ, rapporté par *La Presse* -

En 2020, le don moyen au Canada est de

340 \$.

- Statistique Canada -

79%

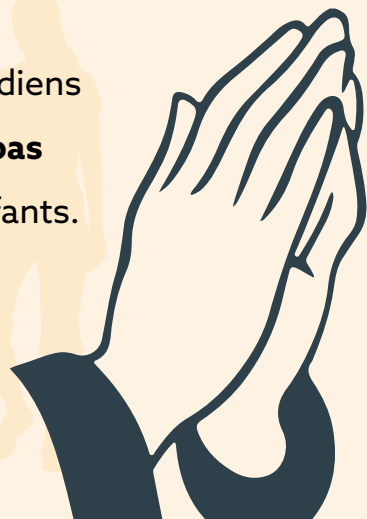
Plus de **24 millions de personnes** - c'est-à-dire 79 % de la population canadienne âgée de 15 ans et plus - ont fait du bénévolat en 2018.

Les bénévoles ont consacré environ **5 milliards d'heures** à leurs activités, un nombre d'heures qui équivaut à plus de 2,5 millions d'emplois à temps plein à l'année.

- Statistique Canada -

En 2022, le tiers des Canadiens de 15 à 49 ans **n'avait pas l'intention** d'avoir des enfants.

- Statistique Canada -



En 2022, il y avait

9 572 religieuses et

religieux au Canada, dont 70 % au Québec.

- Conférence religieuse canadienne -

Dieu avant tout

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Renoncer à se marier, à avoir des enfants, à vivre une sexualité épanouie. Revêtir une tenue à l'opposé de la mode, et la même tous les jours. Ne plus être maître de ses choix de vie, obéir à des règles, vivre avec des personnes que l'on n'a pas choisies. Quand on s'engage dans la vie consacrée, la liste des renoncements est longue. Et pourtant, les quatre consacrés qui se confient sur leur appel parlent de liberté, de joie et de paix. Ce choix de vie radical est un signe visible de la réalité invisible qui les fait vivre : Dieu seul comble totalement.



LE REPOS APRÈS L'EXIL

À l'âge de trois ans, Ange doit quitter brutalement le Rwanda quand éclate le génocide. Avec les siens, elle vit dans l'incertitude quotidienne de trouver de l'eau potable ou de la nourriture. D'un camp de réfugiés à l'autre, d'un pays à l'autre, la famille suit la providence, s'accroche au désir de vivre et au sentiment que le meilleur est devant elle.

«La foi était un roc sur lequel on s'appuyait tous. Je me souviens d'un jour, au Kenya, où l'on était sous un abri de tôle et on entendait beaucoup de bruit autour de nous. Ma mère nous a serrés contre elle et on s'est mis à faire le chapelet. Il y a eu plusieurs nuits comme ça où, quand la peur nous guettait, on priait. Il ne nous est rien arrivé. J'ai été formée par la vie à reconnaître les petites choses que Dieu accorde.»

*

Après 10 ans d'errance, ils parviennent enfin en Belgique, où des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul les prennent sous leur aile. «Ce sont les personnes qui m'ont le plus touchée dans ma vie. Leur bonté et leur charité m'ont bouleversée. Je me disais qu'un jour, moi aussi, je donnerais ma vie comme elles.»

Dans son groupe d'amies, Ange est la seule à avoir une foi qu'elle affiche sans réserve. Chapelet à la main, elle témoigne avec fierté

de Celui qui l'a aidée à tout traverser. Quand elle rencontre la famille Marie-Jeunesse, elle trouve enfin un écho à la joie qui l'habite.

«Dans une soirée de prière pour les vocations, j'ai entendu dans mon cœur: "Ange, veux-tu me suivre?" J'ai été touchée par la liberté à laquelle le Seigneur m'appelait. Ce n'était pas un ordre. J'ai dit oui à Jésus et j'ai passé la soirée à pleurer de joie. Parce que j'avais l'impression de trouver ma maison. Toute ma vie, j'avais immigré, à la recherche d'un lieu de repos, et là, je me sentais en paix.»

*

Même si son appel est brulant, c'est un sacrifice pour Ange de quitter la Belgique et sa famille pour le Canada, siège de la communauté Marie-Jeunesse. Sacrifice d'autant plus douloureux qu'il n'est pas compris par son père, en colère.

«Pendant trois ans, il ne voulait pas me parler. C'est à mes engagements temporaires qu'il a eu un déblocage. Quand mes parents ont traversé l'allée de la cathédrale en apportant mon habit de religieuse, mon père a vécu quelque chose de très fort. Il a consenti à l'appel de Dieu dans ma vie. Quand les engagements se sont terminés, il a dansé et j'ai dansé avec lui. J'ai compris qu'il était fier de moi.»

SIX SACRIFICES

Le matin où Marguerite-Lise prend l'autobus pour le monastère de La Pocatière en 2010, elle sait que ce sera un aller simple, sans retour possible pour rendre visite à ses six enfants.

Les Visitandines sont l'une des rares communautés à accepter des vocations tardives. À 58 ans, il n'est pas trop tard pour répondre à l'appel. Cet appel résonne depuis aussi loin que ses souvenirs d'enfant, alors qu'elle se mettait parfois à l'écart pour parler à Dieu. Mais c'est à 33 ans, au cœur d'un vide qu'elle ne s'explique pas, que l'appel est clair, alors qu'elle est mariée et mère de deux enfants.

«Une amie avait vu que quelque chose n'allait pas. Elle m'a suggéré de demander à Marie de m'aider. Je me suis mise à genoux et j'ai demandé la grâce de devenir qui Dieu veut que je sois. À ce moment-là, c'est comme si le ciel m'a assommé, je n'étais plus dans l'espace et le temps. Je ne sais pas comment le décrire. C'était un coup de foudre. Il n'y avait plus de vide après ça. J'ai compris qu'il fallait que j'appartienne totalement à Dieu», me confie cette religieuse cloîtrée qui sort de son silence pour me parler.

Ne sachant pas quoi faire avec ce changement d'être radical, elle consulte un directeur spirituel: «Bien sûr, j'aime mon mari et mes enfants, mais je ne me sens pas à ma place. Est-ce que je suis censée aller dans un couvent? Il m'a assurée que non, mais m'a dit juste comme ça: "Peut-être plus tard."»

*

Marguerite-Lise consent à sa vie d'épouse et de mère et accueille quatre autres enfants. Son désir de prier n'est pas toujours compris

par les siens. En 2001, son mari la quitte pour une autre femme. Après 27 ans, leur mariage est reconnu comme nul.

La transition est douloureuse, mais ravive chez Marguerite-Lise le désir de la vie consacrée. Consciente que ses enfants sont encore jeunes, elle attend que Dieu lui révèle le moment opportun.

«Un matin, c'est arrivé. J'ai compris qu'il n'y avait plus d'entrave. Ça faisait un an et demi que le plus jeune de 15 ans ne restait plus chez moi. Plus âgés, mes enfants désiraient que je me trouve une vie nouvelle et que j'arrête d'attendre leur visite. C'était le temps.»

Avec le recul, la contemplative comprend que, par sa vie d'épouse et de mère, Dieu lui a appris comment aimer; que dans sa maladie après son divorce, il lui a enseigné à mieux se connaître; et qu'aujourd'hui, à 71 ans, il lui montre un chemin d'offrande de sa vie pour ses enfants, qui la visitent tous les ans.

«Ici, tu es à l'écart de tout. Tu quittes tout. Mais je peux dire que je n'ai jamais été aussi heureuse de ma vie. Dieu m'a amenée ici pour les aimer plus. Pas pour les aimer moins. Je les porte dans mon cœur, chaque moment de la journée. Il y a eu la maternité physique, et aujourd'hui, la maternité spirituelle.»



VERS LE SACRÉ

«La liberté de l'homme s'exprime quand il se positionne par rapport à ce que lui montrent sa raison et sa volonté, pas sa peur et ses instincts. Tout ce qui le pousse dans une autre direction, il devra en faire le sacrifice», m'exprime le frère Dominique des Fraternités monastiques de Jérusalem de Montréal, quand je le questionne sur le sacrifice.

Cette définition du sacrifice, il en a fait l'expérience. Quand il prononce ses vœux, il sait que c'est un choix plein de sens, même s'il implique de perdre quelque chose de bon.

Frère Dominique a grandi en France, dans une famille catholique. Dans sa famille élargie, où il n'y a pas de divorces, il a tout pour considérer le modèle familial comme une voie d'épanouissement. Mais il se sent pourtant appelé à une autre voie, même s'il est hésitant.

«La question de Dieu m'intéressait beaucoup, mais dans ma paroisse, le vécu liturgique était pauvre. Je me sentais appelé au sacerdoce, mais en même temps, quelque chose me rebutait dans ce que je voyais. La prière m'était difficile parce que j'avais l'impression que je n'avais qu'un non à donner. À l'issue de mes études d'ingénieur, quand j'ai fait le choix d'entrer au séminaire, il y avait quelque chose de libérateur. Je disais enfin oui.»

*

Au séminaire, les choses ne se passent pas comme prévu. Des problèmes de mœurs et un manque de liberté de parole venant des prêtres le déçoivent. «Le mystère de l'Église est tout autre, et les hommes

d'Église ont la mission de rendre visible quelque chose de ce mystère. Le travail d'évangélisation en tant que tel suppose de dire Jésus Christ sous toutes ses formes, la vérité étant l'une de ces formes, dans un contexte où c'est difficilement accepté.»

Prenant connaissance de l'existence des Fraternités monastiques de Jérusalem par l'entremise d'un documentaire, il est saisi par l'importance que cette communauté accorde au soin de la liturgie d'inspiration orientale. «Par la liturgie, le Seigneur utilise les signes du monde concret pour parler de l'invisible. La liturgie est évangélisatrice, elle forme l'intelligence du cœur et nous montre Dieu comme un être vivant.»

Depuis ses vœux définitifs prononcés en 2009, frère Dominique se réjouit d'être un signe visible de Dieu pour le monde. «Ce vers quoi nous sommes naturellement portés, nous allons apprendre à le déplacer vers un objectif plus élevé. Cet objectif, nous ne le recevons pas de la société, mais nous le recevons à travers l'écoute de Dieu. Le gros problème, c'est que nous n'apprenons plus aujourd'hui à regarder le monde terrestre comme une fenêtre ouverte sur le ciel. Le religieux n'est pas celui qui entre au Royaume de Dieu alors que personne n'y entre, mais c'est un signe pour que tout le monde y entre.»

TOUJOURS PLUS

À 19 ans, Marie-Josée est en couple depuis quatre ans, s'épanouit dans ses études, fait du bénévolat, a une vie sociale bien remplie. Quoi demander d'autre? Pourtant, elle a soif de plus et se questionne.

Sa mère lui parle d'une messe des jeunes près de chez elle. Elle est curieuse. Si elle a délaissé la pratique à l'adolescence pour vivre sa vie, elle garde un heureux souvenir des messes du dimanche, un jour plus joyeux que les autres. Cette joie lui manque. Elle décide de s'inscrire à un parcours de foi d'un mois qu'on lui propose.

«Dans le parcours, on proposait de vivre dans un esprit de chasteté pour être plus disponible. J'ai dit à mon copain qu'on ne se verrait pas durant le mois. Dans une confession, j'ai senti qu'il y avait un mur entre Dieu et moi depuis des années. Quand j'ai confessé que je voulais essayer de vivre ce que l'Église proposait, même si je ne savais pas encore pourquoi, j'ai goûté à la paix que je recherchais.»

Dans l'année qui suit, elle rompt avec son copain, qui n'est pas intéressé par Dieu et

encore moins par la chasteté. «Au lieu de manquer d'amour comme je le craignais, me raconte Marie-Josée, je réalisais que je recevais plus d'amour et que j'en donnais plus que jamais auparavant. J'ai compris que le but de la chasteté, c'était d'être en cohérence avec l'amour de Dieu qui nous appelle au meilleur de nous-mêmes. Je voulais sortir de cette dynamique d'être emprisonnée dans mon corps et dépendante du regard des autres.»

*

«As-tu déjà pensé à la vie consacrée, toi?» lui lance une sœur, à la fin d'une messe. Si Marie-Josée évitait de se poser la question, elle se rend à l'évidence qu'elle le devrait. Elle entame un cheminement dans la communauté de l'Emmanuel de Québec en réservant son cœur pour Dieu.

Mais elle n'est pas encore prête à arborer la croix de bois qui marque une étape de plus vers la vie consacrée. À l'université, elle craint d'afficher sa foi. «Le Seigneur m'a aidée à ouvrir des portes que j'avais fermées. L'année suivante, j'en suis venue à désirer



recevoir la croix. J'avais envie d'appartenir à Jésus et que ce soit clair pour moi et pour les autres.»

Après chaque étape que Marie-Josée franchit, elle ressent la même joie qu'à sa conversion. Une joie qui augmente même, à mesure qu'elle avance et se sent confirmée sur le chemin. Cela la mène à s'envoler pour la maison de formation de Paris durant deux ans.

«C'était un temps d'accueil de qui j'étais. J'ai appris à révéler aux autres ma vulnérabilité. Je devais passer par les responsables pour prendre des décisions que je ne pouvais gérer par moi-même. Ça m'a fait grandir. Vivre avec Jésus, ça passe par accepter d'entendre une autre voix que la mienne.»

*

Le lundi de la Pâques 2022, Marie-Josée se tient devant l'autel pour prononcer ses vœux temporaires. «Sans l'offrande de Jésus à l'eucharistie et le soutien de ma communauté, ça ne serait pas possible que j'aie cette vie-là», me témoigne Marie-Josée, radieuse, dans la simplicité de sa tenue bleu et blanc. ■

ICÔNE

Dixième d'une famille de treize enfants, Gianna Beretta Molla est née le 4 octobre 1922 à Magenta, près de Milan en Italie. Ses parents lui transmettent une foi vécue près des pauvres selon la spiritualité franciscaine. Durant sa jeunesse, elle aime la nature et la musique; elle pratique le ski, l'escalade et le dessin.

À 20 ans, elle commence des études universitaires en médecine tout en s'engageant en faveur des démunis et des aînés dans l'Action catholique et la Conférence Saint-Vincent-de-Paul. Même lorsque ses cours sont très prenants, elle demeure assidue à la communion et à la prière quotidienne du rosaire. «Quand je suis fatiguée et que je n'en peux plus, je me renouvelle avec un peu de méditation pour parler avec Jésus.»

Après avoir obtenu son doctorat en médecine en 1949, Gianna ouvre un petit cabinet et décide de se spécialiser en pédiatrie, par amour des enfants et des mamans. La sainte docteur voit sa profession comme une mission: «Comme le prêtre peut toucher Jésus, ainsi nous touchons Jésus dans le corps de nos malades. Notre mission n'est pas achevée quand les médicaments ne servent plus; il faut porter l'âme à Dieu.» Elle fait souvent l'aumône à ses patients les plus pauvres: «Si je donne des soins à un malade qui n'a pas à manger, à quoi servent les médicaments?»

Gianna prie et fait prier afin de trouver sa vocation. «Toute vocation, explique-t-elle à un groupe de jeunes filles, est vocation à la maternité: physique, spirituelle, morale, parce que Dieu a mis en nous l'instinct de la vie. Se préparer à la vocation, c'est se préparer à donner la vie.» À trente-deux ans, elle entreprend un pèlerinage à Lourdes et

y rencontre Pierre Molla, un ingénieur timide qui partage sa foi. Ils se marient un an plus tard «pour former une famille vraiment chrétienne».

Trois enfants font rapidement croître leur foyer: Pierluigi (1956), Mariolina (1957) et Laura (1959). Gianna est heureuse et apprend à équilibrer sa vie de mère, d'épouse et de médecin avec joie et simplicité.

Lors de sa quatrième grossesse, elle souffre d'un fibrome à l'utérus. On lui propose d'avorter pour maximiser ses chances de survie, mais elle refuse et dit fermement à son entourage: «Qu'on ne se préoccupe pas pour moi, pourvu que tout aille bien pour le bébé!» Quelques jours avant d'accoucher, elle est prête à donner sa vie pour donner la vie. Elle insiste auprès de son mari: «Si vous devez décider entre moi et l'enfant, n'hésitez pas: choisissez, et je l'exige, l'enfant. Sauvez-le.» Elle met au monde Gianna Emanuela le 21 avril 1962, un Samedi saint. Cependant, son état se détériore, et sept jours plus tard, elle décède à 39 ans, après avoir répété au milieu de grandes douleurs: «Jésus, je t'aime. Jésus, je t'aime.»

Le 24 avril 1994, en l'Année internationale de la famille, Gianna est béatifiée à Rome devant sa fille et son mari, fait unique dans l'histoire de l'Église. En ce jour, le saint pape Jean-Paul II a déclaré: «À l'exemple du Christ qui, ayant aimé les siens, les aima jusqu'à la fin, cette sainte mère de famille resta héroïquement fidèle à l'engagement pris le jour de son mariage. Le sacrifice extrême qui scella sa vie témoigne que seul celui qui a le courage de se donner totalement à Dieu et à ses frères se réalise lui-même.» Elle est de nos jours priée partout dans le monde comme la patronne des femmes enceintes et des enfants à naître. ■



Gianna
Beretta Molla

1922-1962

Quelle vie de **PARENTS!**

Marie-Jeanne Fontaine

marie-jeanne.fontaine@le-verbe.com

Il est huit heures. L'heure du coucher, de la routine du dodo. Chacun des parents rencontrés s'affaire à la tâche pour essayer d'endormir les marmots et de libérer un peu de temps. Un temps précieux qu'ils acceptent de donner au *Verbe* pour jaser des trésors chèrement acquis dans la paternité et dans la maternité, à travers les sacrifices et les beautés de leur vie de parents.



« Offrande caractérisée par la destruction ou l'abandon », lit Solène, alors qu'elle cherche une première définition du mot « sacrifice ». Solène et Emmanuel n'aiment pas particulièrement ce concept, qui fait hérissier les poils et délier les langues avec colère dans le groupe de mamans que Solène fréquente. Dépouillée de son sens spirituel dans la société, l'idée de « se saigner pour ses enfants » n'est plus au gout du jour. Avec raison. « Quand les parents vont mal, la famille va mal. » La mère de famille en sait quelque chose. Emmanuel évoque alors l'idée d'un « acte d'offrande ». « Qu'est-ce que j'abandonne dans ma vie d'avant-parent, mais que j'offre à mes enfants et à ma femme ? » Sa paternité prend racine dans ce don envers ceux qu'il aime et envers Dieu.

Les enfants sont-ils vraiment des freins, des obstacles ? Oui. Solène ne le cache pas. Physiquement, matériellement, financièrement. « Mais ça t'apporte tellement de richesses intérieures, ça te fait grandir intérieurement. » Alors, finalement, ça ne coûte pas tant que ça. Emmanuel ajoute tout de même que c'est un frein « par rapport à une seule vision de la vie ». Il en croise, des personnes souffrant d'une « grande solitude intérieure » ! Cela a tôt fait de le remettre avec bonheur dans ses bottines de papa. Ses deux petits loups lui apportent de la « vitalité ».

SOLÈNE ET EMMANUEL

Martinique, avril 2023. Leurs deux petiots jouent tranquillement sur la plage. Moment paisible des vacances. Ils avaient prévu de continuer la balade jusqu'à un autre lieu à cocher sur leur liste. Mais bousculer les enfants et interrompre leurs jeux rime avec crise. Alors, ils acceptent de vivre autrement leur voyage et profitent plutôt d'un bon moment en famille. Tous deux férus de découvertes, ils font ce petit renoncement « pour l'harmonie familiale ».

Les sorties, les soirées libres et sans crises, le temps pour soi, l'énergie et le sommeil, les voyages et leur intensité, les conversations sans multiples interruptions... Le couple trentenaire, qui a les deux mains dans l'action avec leurs marmots de deux et quatre ans, a préparé une liste de toutes les renoncements, les *sacrifices*, qu'ils font au quotidien. Ils la lisent en souriant. Ils sont bien conscients qu'un investissement d'énergie pareil est temporaire. Un jour, ils auront de grands ados et d'autres défis. Alors, ils se serrent les coudes et accueillent autrement la vie durant ces années intenses et belles de la petite enfance.

Emmanuel aime cette vie. « On a simplement l'impression de vivre une vie différente par rapport à avant. Elle n'est pas mieux, elle n'est pas moins bien. C'est juste qu'on a de nouvelles responsabilités, peut-être plus grandes, mais qui impliquent aussi d'autres joies. »

LE VOYAGE DE LA PARENTALITÉ





Ils sont loin d'être des superparents. La fatigue joue inévitablement sur leurs limites.

Un jour qu'elle se sent « bien bas », au bout du rouleau, Solène se fait poser la question à mille dollars : « Mais es-tu quand même contente d'avoir des enfants ? »

Léger malaise.

Mais oui ! Pour rien au monde, elle ne regrette.

« Notre joie, on la trouve dans des petits sourires, des éclats de rire, des petites phrases, des petites blagues qui sortent de nulle part, des petits trucs mignons, innocents. Un “œuf à la poule” au lieu d'un œuf à la coque. La découverte des enfants, voir comme ils grandissent, comment ils apprennent, c'est impressionnant, c'est beau ! »

De son côté, ce qu'Emmanuel a trouvé le plus difficile en devenant papa, c'est d'entrer en relation et de collaborer avec des êtres qui « ne sont pas encore raisonnables », et donc qui le surprennent sans cesse, pour le meilleur et pour le pire. Ce « manque de contrôle » lui demande d'accepter et de gérer différemment « des situations qui sont irrationnelles ».

Certes, la routine et le calcul des énergies sont inhérents à la vie de famille. « La spontanéité, on l'a plus dans des moments simples du quotidien. [...] Peut-être que nous faisons un sacrifice de l'espèce de gourmandise à laquelle nous pousse la société de consommation, notre génération ? » Les deux jeunes trentenaires se le demandent. Au-delà des travers, loin d'être subie, leur vie de parents est un choix et un défi qu'ils relèvent au gré des vents, des crises, des mauvaises nuits, portés par ces petites joies indescriptibles du quotidien.

DES SUPERMAMANS ET DES SUPERPAPAS ?

À l'école de la vie de parents, toutes les faiblesses et les limites sont comme mises en pleine lumière. Même pas besoin de se forcer. « Les enfants nous repoussent naturellement dans nos retranchements, cherchant eux-mêmes parfois leurs propres limites, les découvrant, et ça vient nous chercher en profondeur. Mais quels révélateurs de la vérité sur soi et quel terreau pour grandir ! »

« Nous dire que nous avons la responsabilité de nos enfants, c'est ce qu'il y a de plus vertigineux dans cette relation. En même temps, c'est peut-être ce qu'il y a de plus fort. » Emmanuel y trouve un sens : « Reconnaître dans nos enfants, comme dans toute personne, le visage du Christ. »

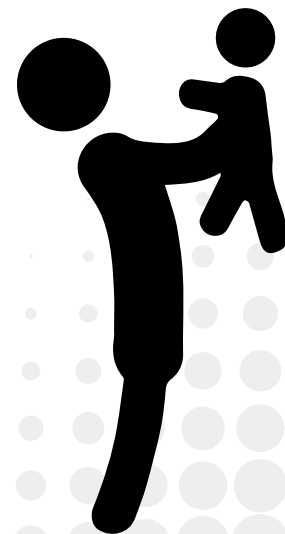
Solène aimerait bien se confier davantage à Dieu. « C'est dur de trouver le temps et l'énergie de prier. L'idéal serait de se lever une demi-heure plus tôt le matin pour faire sa prière, se préparer, s'occuper des enfants. Mais bon... On n'y arrive pas ! »

Pourtant, le nombre de *Je vous salue, Marie* qu'ils récitent quand leur petit Gabriel est en crise ! « Ce n'est pas forcément efficace tout de suite, mais juste d'avoir ce soutien-là, c'est aidant. »

« Le Christ est aussi passé par là. Par l'enfance », se rassure Emmanuel.

Certes, il est difficile de se concentrer à la messe quand ça gigote autour de soi. Mais c'est un passage, et la grâce est là quand même.

FOI ET BÉBÉ QUI BRAILLE

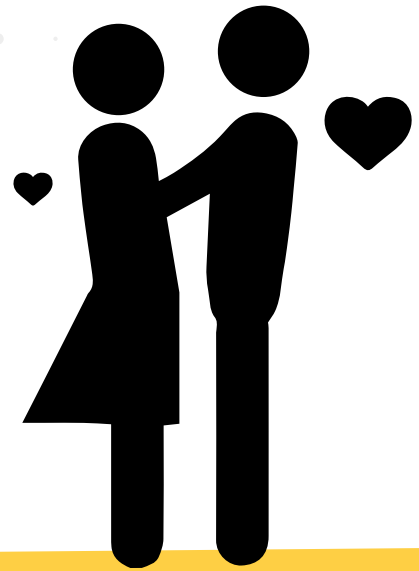


Gabrielle a eu la chance de vivre dans une famille unie et aimante et de grandir à travers un «attachement sécurisant». Cet «acquis», elle ne le tient pas pour acquis! Sa vocation de psychoéducatrice est née de son désir de redonner à d'autres qui ont manqué: manqué d'outils, de santé, de capacités mentales.

Travailler l'écoute, la confiance, la capacité à ne pas donner des solutions trop vite, mais plutôt à mobiliser les parents pour qu'eux-mêmes acceptent de mettre en place les moyens qu'ils choisissent dans leur propre vie. Tel est son travail quotidien. Question de ne pas jouer le rôle de «l'experte qui arrive en Mercedes». Sinon, un écart se creuse entre elle et les familles.

«La relation avec l'autre exige toujours un sacrifice, si tu veux une relation qui est de qualité, qui est aidante, qui est égalitaire.»

L'EXPERTE À LA MERCEDES... OU PAS!



Gabrielle a 34 ans. Maman de Camille, trois ans, et de Philémon, sept mois, elle est devenue mère à 30 ans, six ans après son mariage avec Charles.

Psychoéducatrice, elle a enseigné au cégep dans la technique en psychoéducation et a supervisé des étudiants en stage à l'Université de Montréal. Elle a jumelé l'enseignement à une expérience clinique sur le terrain, notamment auprès de familles ayant de jeunes enfants atteints du trouble du spectre de l'autisme. Son expertise auprès des enfants à besoins particuliers lui donne un regard d'autant plus conscient et large sur la parentalité et les sacrifices parfois nécessaires.

«Il y a des problématiques que nous jugeons importantes, mais les parents ne sont pas prêts à faire quoi que ce soit là-dessus. Alors, nous concilions ce que nous voyons comme professionnels pour stimuler l'enfant (langage, compétence sociale, compétence de jeu, etc.) et ce qui est disponible sur le plan des ressources. Et nous faisons ce que nous pouvons!» Sourire.

GABRIELLE ET CHARLES



Sacrifices et souffrance sont souvent en lien avec les deuils faits ou non faits. C'est ce que Gabrielle remarque parmi les familles qu'elle accompagne et soutient. Leur réalité est parfois difficile à accepter et surtout complexe. Elle comporte des sacrifices financiers, organisationnels, lorsqu'on a des enfants à besoins particuliers, ou des sacrifices comme « la *dull* routine du dodo » pour n'importe quel parent, et tant que le deuil d'une vie sans ces contraintes n'est pas fait, les familles « souffrent au quotidien et le sacrifice est toujours difficile ». Tout devient difficile à accepter. Elle le dit avec bonté, sachant que tous les parents font du mieux qu'ils peuvent.

« Moins le deuil est fait, plus les sacrifices sont durs. Plus le deuil est fait, plus les parents sont prêts à changer. Qui dit sacrifices dit changements. »

DES DEUILS ET DES ROUTINES DE DODO ENNUYEUSES



Devenir parents, qu'est-ce que ça change? Tout, certes. Charles et Gabrielle, tous deux psycho-éducateurs, ont vécu six ans de vie de couple après leur mariage à se demander s'ils voulaient vraiment être parents, mais aussi s'ils pourraient être de bons parents.

Passer de la vie de célibataire à la vie de couple demande déjà de petits sacrifices pour s'adapter à l'autre sur plusieurs plans. Avec les enfants, le processus continue. « Tu ajoutes des membres au corps de ta famille et tu fais de nouveaux sacrifices pour arriver à un but commun, arriver à ce que tout se tienne assez pour que nous puissions nous définir comme une famille, que nous nous aimions assez, qu'il y ait du sens entre nous. » Charles et Gabrielle ont voulu que leur unité déborde, qu'elle « porte des fruits ». Ils ont ressenti le désir d'une prochaine étape. « L'envie d'un quotidien répondant à nos propres petites personnes est dépassée par l'envie de donner, de redonner ce que nous avons construit ensemble. » Transmettre quelque chose qui est précieux pour qu'il ne soit pas vain. C'est dans cette mouvance qu'ils ont fait le choix de devenir parents.

DU SENS ENTRE NOUS



Un soir, Camille, trois ans, joue tranquillement dans sa chambre. Soudain, elle se met à fredonner le *Notre Père*. Les yeux de Gabrielle se remplissent d'eau. « Voir que ma fille reçoit ce que je cherche intentionnellement à lui donner et qui est un effort... c'est un cadeau inestimable! » Elle voit déjà le fruit surprenant et émouvant de la foi et du refuge que trouve sa fille de trois ans dans la prière. Promesse qu'elle a elle-même lue dans la Parole de Dieu et qu'elle voit se réaliser dans sa propre famille.

« Pour ma Camille, je n'ai pas eu le choix de travailler sur moi-même et d'essayer de sortir de ma zone de confort, parce que je voyais qu'elle avait besoin de ça. Et si moi, je ne le fais pas, mais que j'essaie juste de la pousser à le faire, elle ne le fera jamais! Si je veux qu'elle aime prier, il faut que je prie, qu'elle me voie prier. »

« Une recherche de sanctification amène des sacrifices au quotidien, des sacrifices rapprochés dans le temps, et tout ça fait un cumul qui permet une vie de plus en plus *groundée*, consciente de ce qui est là, plus à l'écoute de ce que Dieu a à dire. Ça devient une pratique. » *C'est en forgeant qu'on devient forgeron*, dit l'adage, et c'est à travers des sacrifices au quotidien qu'on est capable de changer, dit Gabrielle. « La résolution de problèmes devient une compétence plutôt qu'une souffrance. » Dans la vie de parents et dans le couple!

« Faire de notre mieux, je pense que c'est pas mal une bonne ligne directrice », conclut Gabrielle.

TRAVAILLER SUR SOI AU NOM DE SES ENFANTS

Le petit bateau de leur mariage est plutôt devenu une arche de Noé. Leurs moments de couple sont peut-être plus rares, mais aussi plus intenses, plus spontanés. « Nous voulons que notre vie conjugale soit le terreau de la vie parentale, me confient-ils, parce que c'est l'exemple que nous allons donner à nos enfants. » Ce terreau de la vie familiale anime et nourrit le couple qu'ils forment.

Leur couple a aussi un petit côté « phénix », me dit Emmanuel: « Nous sommes passés parfois par des phases de désert, de brulure, de cendres même! Pour renaître, savoir renaître à travers la vie parentale pour la vie conjugale. Pour toujours recréer des ponts. »

LE COUPLE, TERREAU DE LA FAMILLE ; LA FAMILLE, TERREAU DU COUPLE

Pour aller plus loin

- ▶ Un livre qui a marqué Gabrielle :
Être parent : 14 principes bibliques, de Paul David Tripp.
« Particulièrement le chapitre sur le contrôle! "L'objectif de l'éducation parentale n'est pas le contrôle du comportement, mais la transformation du cœur et de la vie." »

Il faut un village pour élever un enfant... et un parent. Trouvez votre village! Quelques ressources :

- ▶ La maison des familles de votre quartier ou de votre région.
- ▶ Les centres de pédiatrie sociale du Québec.
- ▶ Lignes Parents, pour du soutien téléphonique 24 h/24.
- ▶ L'Association québécoise des doulas, pour du soutien postnatal.

BOUQUINERIE

Jessye Blouin

jessye.blouin@le-verbe.com



Lorsque j'étais une œuvre d'art

Éric-Emmanuel Schmitt

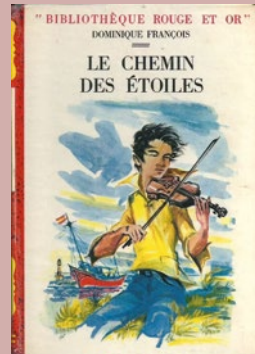
Interrompu dans sa tentative de suicide par un inconnu, le narrateur accepte de renoncer à tout pour se faire la propriété de celui qu'il appellera son Bienfaiteur. Tant qu'à mourir, aussi bien en faire quelque chose de grandiose! Le cadet des Firelli nous entraîne dans sa transformation d'abord extérieure, alors qu'il devient l'œuvre d'un autre, puis intérieure, alors qu'il se découvre aimable. C'est un combat pour la liberté qu'il mène ensuite, au terme duquel il réclamera – et dévoilera – son nom. Un roman douloureux, mais percutant sur le culte de la beauté et les vies sacrifiées à son autel.



Tigane

Guy Gavriel Kay

Guy Gavriel Kay est un prolifique auteur canadien de romans historicofantastiques. Pour les amateurs de Tolkien, on note qu'il a d'abord participé à l'édition du *Silmarillion* avant d'attaquer sa première série. *Tigane*, comme la plupart de ses romans, s'inspire d'une période historique particulière: on y reconnaît l'Italie médiévale et les nombreux conflits qui ont déchiré ses provinces. Les thèmes centraux sont le devoir de mémoire et l'identité nationale. Les sacrifices y sont nombreux et variés, autant du côté des antagonistes que des héros. C'est là la force de l'auteur, qui donne à voir tous les côtés, sans parti pris, distinguant ainsi le mal de celui qui le commet.



Le chemin des étoiles

Dominique François

Il s'agit ici d'un vieux roman, mais quel bijou pour les enfants! Écriture simple, personnages principaux attachants et morale exemplaire tout en finesse, il peut être laissé entre les mains des petits sans crainte. On y suit Angel, cadet d'une famille de pêcheurs qui souffre d'être si différent de sa fratrie. Gringalet chez les costauds, rêveur et sensible alors qu'il lui faudrait être fort et pragmatique, Angel ne sait que faire de lui-même. Un jour, à la foire, son cœur se met à chanter: il entend un violon. La voilà, sa voie! Musicien! Pour réaliser son rêve, il devra toutefois consentir à plusieurs sacrifices pour le bien de ses proches et même d'inconnus. Des sacrifices douloureux, mais qui, librement acceptés, concourront finalement au bien de son projet: jouer du violon.



L'enfant du train

Ruth Druard

En pleine Seconde Guerre mondiale, une jeune femme juive accouche clandestinement à Paris. Sur le quai du train qui doit la conduire vers les camps, le chaos ambiant lui permet de confier le nourrisson à un inconnu dont le visage lui semble bon. Neuf ans plus tard, les parents qui ont miraculeusement survécu retrouvent enfin leur fils après huit années de recherche. Sam, jeune garçon de neuf ans brutalement déraciné de sa famille, refuse ces retrouvailles forcées. Et ceux qui l'ont aimé comme leur fils, qui l'ont sauvé au péril de leur vie, consentiront-ils à cet arrachement? Ce livre met la personne humaine à nu, dans ce qu'elle a de plus brutal et de plus tendre.



Anna Karénine

Léon Tolstoï

Il faudra pour celui-là une certaine ambition et un peu de persévérance. Ici, le sacrifice est vain et la vie gâchée. On accompagne Anna dans sa descente à la fois lente (roman russe!) et vertigineuse vers la déchéance morale et sociale. Dévorée par la passion, celle qui était auparavant vantée pour la noblesse de son caractère et la sagacité de ses propos sera rejetée de tous dans un anéantissement brutal. D'autres personnages viennent étoffer le récit et soulager l'apparente lourdeur du drame passionnel. Plus qu'une leçon de morale, ce roman nous fait goûter la lenteur. Il faut l'apprivoiser, mais quel soulagement pour l'esprit quand on s'y laisse prendre!



Charles de Foucauld

Pierre Bourtembourg
ou Clotilde Jannin

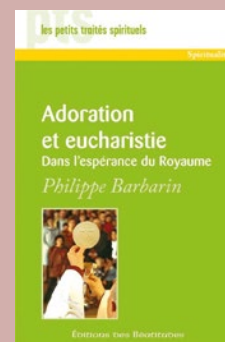
Ici, la vie de Charles de Foucauld est présentée sous forme de romans. Il s'agit de deux auteurs d'époques et de styles différents. Le récit écrit par Pierre Bourtembourg (1957) présente davantage la personnalité exceptionnelle et la force de caractère du protagoniste. L'aspect spirituel de sa vie est effleuré, mais c'est l'homme d'action qui est mis de l'avant. La version de Clotilde Jannin (2022) brosse un portrait plus complet de l'homme, enfance comprise. Sa foi, à l'origine de la radicalité de son changement de vie, est mieux explorée. Bref, deux approches différentes, mais le même homme de feu qui a sacrifié une vie aisée et mondaine pour se faire le frère de tous au milieu du désert. Une vie qui saura inspirer les plus jeunes lecteurs.



Maria Terasa Carloni, Mystique au service des chrétiens persécutés

Didier Rance

Servante de Dieu décédée en 1983, Maria Teresa Carloni est une mystique italienne dont l'histoire à la fois ordinaire et exceptionnelle est le signe d'un amour brûlant pour Dieu et son Église. Femme à la nature droite et rigoureuse, elle rejette à l'adolescence la foi catholique, dégoûtée par l'hypocrisie de certains membres du clergé local. Une ardente charité et une profonde recherche de sens la conduiront plus tard à une conversion. Par amour, elle consentira à souffrir pour le salut des âmes, particulièrement celles de l'Église du silence, soit les chrétiens persécutés sous le régime communiste. Bilocation, stigmates, rencontres avec quatre papes successifs pour leur soumettre ses rapports sur ces Églises persécutées, amitié avec de nombreux évêques et adoption de fils spirituels: autant de faits extraordinaires qui couronnent une vie d'une singulière humilité.



Adoration et eucharistie, Dans l'espérance du Royaume

Philippe Barbarin

Petit traité spirituel de 81 pages, ce livre très accessible est tout juste une plaquette. Il peut enrichir les premiers moments d'adoration, alors qu'on ne sait pas trop s'il s'agit d'une perte de temps ou d'une arde nécessité. C'est une lecture méditative: quelques phrases suffisent pour ouvrir au cœur à cœur. Comment accueillir le sacrifice du Christ, déjà scandaleux sur la croix, mais qui va encore plus loin en se donnant à manger et à voir dans un bout de pain? Ce petit livre est une porte entrouverte sur le mystère de l'eucharistie comme «source et sommet de toute la vie chrétienne», selon le concile Vatican II.



CULTIVER LE SACRIFICE

Brigitte Bédard

brigitte.bedard@le-verbe.com

Illustrations : Matthieu Lemarchal

Les nouvelles générations d'agriculteurs ont mis la main à la charrue sur une terre qui n'a à peu près rien à voir avec celle de leurs parents. Mondialisation, fusions, mégafermes, monocultures, endettement : la liste des enjeux s'allonge chaque année. Dans ce contexte, *Le Verbe* a voulu savoir comment se portait cette génération d'agriculteurs, et à quels sacrifices ils devaient consentir pour répondre à leur vocation de nourrir le monde.

Trouver des agriculteurs pour témoigner, c'est chercher une aiguille dans une botte de foin. Ce n'est pas qu'ils ne sont pas bavards, c'est seulement qu'ils préfèrent se taire plutôt qu'être incompris.

Régulièrement, la nouvelle du taux de suicide anormalement élevé des producteurs agricoles fait la manchette, mais s'arrête-t-on pour comprendre pourquoi ? Imagine-t-on le quotidien des agriculteurs en 2023 ?

Allons visiter une ferme de 300 veaux, vaches et cochons. Elle appartient à une famille qui, à cause d'elle, renonce à presque tous ses loisirs, se prive de vacances, et travaille 80 heures par semaine pour 24000 \$ par année. On lui demande de remplir nos panses et nos frigos tout en respectant les standards les plus élevés en matière de technologie, d'écologie

et d'économie. Cette ferme est une véritable entreprise, mais sans personnel administratif. Les agriculteurs conduisent la machinerie lourde et doivent maîtriser l'intelligence artificielle. On exige en plus qu'ils soient gestionnaires de ressources humaines et conseillers en immigration sans leur donner le temps ni les ressources pour se former.

Autrefois, on les appelait des fermiers.

CULTURE DE PERFORMANCE

Il y a moins de fermes aujourd'hui. Celles qui restent sont immenses et manquent de main d'œuvre. « Il y a une financiarisation de la situation agricole qui fait en sorte que [les fermes] sont en compétition les unes contre les autres, avec de très longues heures

de travail.» Voilà un aperçu de la situation, selon Vincent Giard, ancien vice-président de Financement agricole Canada. Issu d'une famille agricole de la Montérégie, il connaît cette vie: «Les producteurs agricoles sont devenus des PME emportées dans le tourbillon de l'économie de marché. On les a tenus pour acquis longtemps; la pandémie les a ramenés à l'avant-scène.»

Après la Seconde Guerre mondiale, la surproduction agricole a entraîné une chute des prix, poussant les fermiers vers les villes. L'agriculture de subsistance est ainsi devenue une agriculture de performance. Ceux qui ne sont pas entrés dans le système n'ont pas survécu. Et ça continue.

«Entre 1996 et 2016, 7 000 fermes ont disparu du paysage québécois», rapporte Martine Fraser, travailleuse de rang en Mauricie. «Pour certains, c'est difficile; pour d'autres, c'est un soulagement.» Fille d'agriculteurs, Martine Fraser comprend la réalité du terrain. Sa mission est d'établir une relation de confiance et d'apporter son aide dans une foule de petites choses. C'est l'Union des producteurs agricoles (UPA) et l'organisme Au cœur des familles agricoles (ACFA), lequel offre des services psychosociaux de première ligne, qui ont élaboré le projet des travailleurs de rang. Ils sont maintenant dix-huit au Québec.

Selon elle, on ne peut pas tout mettre sur le dos d'une mauvaise gestion. «La majorité des gens n'accepterait jamais ce genre de train de vie pour le salaire qu'il rapporte! Si nous pouvons, chaque matin, vous et moi, nous lever et travailler, c'est parce qu'il y a des gens comme eux. On n'y pense pas. Il y a une déconnexion entre le producteur et le consommateur. Pour plein de monde, les œufs, ça pousse à l'épicerie!»

Ce n'est pas de la mauvaise volonté, précise-t-elle, c'est le système qui est en cause: «On peut gérer la détresse psychologique, mais devant la structure économique, la paperasse, les soucis financiers, l'accessibilité aux terres, les programmes d'aide inadéquats, les pressions sociales et les hausses des taux d'intérêt, je suis impuissante, et c'est frustrant. Le pouvoir est dans les mains des politiciens, qui promettent beaucoup et font peu.»

CULTURE DU STRESS

On s'inquiète chaque jour des dommages causés à l'environnement, mais les dommages affectifs et psychologiques causés aux personnes, qui s'en soucie? Des familles travaillent jour et nuit sous le poids

d'une pression sociale et économique constante, elles sacrifient souvent leur vie de couple et de famille, qui en parle? Voilà le genre de question que pose Michèle Salmona, pionnière de la question de la souffrance en milieu agricole, dont les recherches sont rapportées dans la **thèse de Ginette Lafleur** (voir encadré), directrice adjointe de l'ACFA.

Pourquoi ces gens travaillent-ils ainsi, dans de telles conditions? La réponse est dans nos assiettes.

Pour Hélène Cadieux, agricultrice à Normandin, être agriculteur, c'est être *gambler*. D'une année à l'autre, il est impossible de prédire la météo ou la demande du marché. «Les gens peuvent difficilement comprendre. On nous trouve fous, alors on finit par se taire», laisse tomber celle qui a démarré sa fromagerie artisanale La Normandinoise pour pérenniser la ferme familiale qu'elle exploite avec son mari Yvon Fortin.

Protéger la santé mentale des agriculteurs

En mai dernier, la chercheuse en psychologie Ginette Lafleur a soutenu la thèse: *Facteurs de risque et de protection de la santé mentale et des conduites suicidaires des agriculteurs québécois et suisses romands: une étude par méthodes mixtes*, UQAM, 405 pages.

Cette thèse est basée sur deux études indépendantes: une enquête par questionnaire autoadministré auprès de 1 074 exploitants agricoles québécois et suisses romands actifs en production laitière (fin 2010 - début 2011); une analyse des données documentaires tirées de 93 dossiers de suicide d'agriculteurs entre 1998 et 2013 de façon à déterminer les éléments ayant contribué à divers points de vue à leur décès par suicide.

Une trentaine de facteurs de risque et de protection sur le plan professionnel, individuel, relationnel, culturel et sociétal pouvant mener à des conduites suicidaires sont recensés par la chercheuse dans le but d'élaborer une stratégie nationale de prévention du suicide.



72,5 % des répondants travaillent 80 heures et plus par semaine.

Un trouble dépressif est diagnostiqué chez 44,3 % (31/70) des agriculteurs québécois, toutes productions confondues.

L'agriculture de subsistance est ainsi devenue une agriculture de performance. Ceux qui ne sont pas entrés dans le système n'ont pas survécu.

Source : *Stress, anxiety, depression, and resilience in Canadian farmers*, Jones-Bitton, et al., 2020.

« Il y a des choses qui ne se disent qu'entre agriculteurs... Là, c'est une période de sacrifice plus grand. Il faut faire plus d'heures. Il manque de main d'œuvre. Des fois, je me lève à 2 h et je me couche à 21 h. Ma famille à Montréal, j'aime autant ne pas leur dire le nombre d'heures qu'on fait parce qu'on va faire rire de nous autres! »

Guillaume Paradis, 40 ans, producteur laitier célibataire, aussi de Normandin, a créé un concept de « ferme à partager » qui consiste à s'associer pour échanger des temps de gouvernance, question de se libérer un peu, et de vivre.

« J'arrive à la croisée des chemins. J'aime la terre, le mode de vie. Ça fait dix ans que je développe ce concept. Là, je me demande pourquoi. Mon père a 72 ans. Ma mère 67. Ils travaillent 40 heures par semaine, moi 80... Je ne veux même plus d'une femme qui voudrait travailler 80 heures – ça n'a pas de sens! Pour qu'une ferme fonctionne, ça prend une femme qui travaille pour faire vivre la famille. Tous les fermiers sont pognés comme ça. Tu n'as pas le choix, sinon tu n'arrives pas! Et si je faisais 120 000 \$, je n'aurais même pas le temps d'en profiter! Ça ferait longtemps que j'aurais une famille, si je n'avais pas de vaches! »

Lisanne et Mathieu ont quitté l'agriculture l'an dernier. Lisanne a refusé de témoigner; l'aventure « a brisé trop de choses en elle ». Mathieu, lui, a vidé son sac: « Je gagnais 20 000 \$ par année. Ma femme me faisait vivre. J'ai sacrifié 20 ans de ma vie pour préserver le patrimoine familial. » Associé avec son père et son frère, il s'est senti exploité. « C'est la plus grosse ferme de la région, sauf qu'on n'a pas de main-d'œuvre. J'en connais beaucoup, de fermes laitières comme ça. Je n'ai jamais pris plus de trois jours de congé. Je n'ai pas souvent vu mes enfants. J'ai connu la dépression. Mon seul regret, c'est de ne pas avoir lâché ça avant. Ma femme me suppliait de quitter la ferme. Notre couple survit. C'est extrêmement difficile. »

CULTURE DU « PAS DANS MA COUR »

Quelles que soient les productions agricoles, les constats sont les mêmes: l'agriculture et les agriculteurs dérangent.

Martine Fraser dépeint la situation en ces termes: « On ne veut pas les voir ni les entendre. La cohabitation est parfois difficile avec les néoruraux. Les tracteurs et les troupeaux dérangent et ralentissent

le trafic. On veut manger local et pas cher, mais on ne veut pas que ça se passe près de chez nous. On mange de la viande, mais on leur reproche de faire l'élevage et on leur dit qu'ils maltraitent les animaux.»

Alors que le travail des agriculteurs consiste à nourrir le monde, ce qui est la base même de la vie – faut-il le préciser? –, on ne reconnaît pas la valeur de leur travail.

Le manque de reconnaissance est d'ailleurs un facteur important qui contribue à la montée des dépressions et des suicides en milieu agricole. L'ingratitude s'est même transformée en haine, un phénomène appelé «agribashing». Par exemple, en France, l'Observatoire de la santé du dirigeant agricole soulignait que «le monde agricole a assisté à l'émergence d'un courant sociétal fortement dénigrant de l'agriculture et des agriculteurs pouvant aller jusqu'à l'intimidation verbale ou physique. [...] 40 % des agriculteurs déclarent avoir vécu au moins une situation de harcèlement en 2019».

CULTURE DU CONTRECOURANT

Marie Campagna et René Harton ont dû agrandir leur ferme de Saint-Épiphan, puisque les enfants ont choisi une autre voie. «Nous avons construit quatre bâtiments avec 5500 porcs en engraissement. C'est beaucoup d'ouvrage, mais ça fait partie du sacrifice qu'il faut faire si nous voulons être rentables», confie Marie. «Nous devons organiser notre entreprise pour qu'elle survive. L'intelligence artificielle calcule l'eau, le calibrage de la moulée, la ventilation. Ça palie le manque de successeurs.»

Pour leur équilibre de vie, René a construit un chalet sur les terres. «Nous nous y retrouvons en amoureux. Nous avons tout. Une porte-fenêtre sur la forêt, une mezzanine. Ce sont nos voyages! Voyager avec six enfants, c'était trop compliqué, d'autant plus que notre dernière est née avec une maladie génétique. Nous avons adapté notre maison pour son fauteuil roulant en plus de sa diète, qui est très stricte.»

La ferme permet aussi de donner au suivant. «Nous payons un homme qui vient faire la boucherie et nous donnons aux voisins ou aux communautés religieuses. Ça fait partie du *deal* qu'on a, René et moi, avec le Bon Dieu!»

À Hérouxville, à la ferme laitière et bovine de Nicolas et Nicole Roland, parents de quatre enfants, ce qui donne du sens à une vie exigeante, c'est l'amour de la terre et la simplicité. «Il faut être mordu. Si tu fais ça

pour l'argent ou la qualité de vie, tu ne dureras pas! Ce n'est pas un métier, c'est une vocation!» lance Nicolas, 56 ans, avec sa verve imagée.

«Quand il y a un *party* avec mes *chums*, je pars plus tôt pour la traite. Il m'arrive de sacrifier ma messe! Avant, je culpabilisais, puis j'ai compris que travailler avec amour, c'est prier deux fois!»

Pour lui, l'important, c'est de tout mettre en œuvre pour être bien chez soi: «Pas besoin d'aller à Cuba. Trois jours à la maison avec ma femme, c'est le meilleur voyage! Tu répare un petit truc. Tu te fais à manger. Nous faisons notre viande et notre fromage; nous ne voulons plus aller au restaurant parce que nous sommes toujours déçus. Nous invitons les amis. Oui, c'est beaucoup de boulot, nous n'arrêtons pas, mais rien ne vaut la tranquillité d'esprit.»

Et le tourbillon économique? «Nous avons toujours acheté de vieux tracteurs, de vieux *pickups*. Il ne faut pas entrer dans la *game*.»

C'est quoi, la *game*? «La performance! L'autre jour, la publicité de la coop titrait: "La passion de produire". Ils visaient 10 000 litres de lait par année. Ça signifie beaucoup de moulée à faire manger aux vaches, ça. Qui fait les profits? Pas moi! Le truc est d'arriver à faire ton quota sans trop dépenser. Si tu veux faire 100 000 \$ par année en donnant 60 000 \$ en moulée, il ne te reste que 40 000 \$. Ça ne va pas suffire à payer tes frais. Ça donne quoi? L'idée, c'est de traire plus de vaches, avec moins de moulée. Moi, je fais manger mon foin aux vaches, pas de la moulée de la coop! Il me reste 70 000 \$ dans mes poches. C'est ça, ne pas suivre la *game*. C'est la meilleure façon de se protéger.»

*

Il n'y a pas si longtemps, chaque famille avait son fermier. C'était ce lien, ce contact qui nous gardait sur le plancher des vaches. Le suicide n'est que la pointe de l'iceberg. En dessous se trouvent des vies de femmes et d'hommes qui cultivent le sacrifice, qui donnent leur vie pour nous faire vivre. ■

GRAND ENTRETIEN

LA PLUS HAUTE forme de justice

La notion de sacrifice dans la Bible
selon le professeur Scott Hahn

Benjamin Boivin
benjamin.boivin@le-verbe.com



Scott Hahn est un théologien biblique. Auteur reconnu, converti du protestantisme au catholicisme, il enseigne à l'Université franciscaine de Steubenville et préside le St. Paul Center for Biblical Theology. Il nous fait le grand honneur de cet entretien.

Le Verbe: Qu'est-ce qu'un sacrifice ?

Scott Hahn: Le sacrifice est généralement identifié à une offrande extérieure qui est physique, visible, comme une expression de notre dévotion et de notre soumission à Dieu. En même temps, nous devons souligner qu'il n'est pas simplement extérieur. Il doit être d'abord et avant tout intérieur et venir du cœur.

Sans entrer dans les débats concernant l'étymologie, j'ai tendance à pencher vers ce dont parle saint Augustin, à savoir que le sacrifice consiste à rendre quelque chose sacré. Il part du cœur, de l'amour. Et puis, comme nous ne sommes pas des anges, nous l'exprimons physiquement. Le sacrifice est quelque chose qui se fait personnellement et en privé, mais aussi socialement et publiquement.

Le sacrifice est également identifié comme l'expression principale de la religion. Mais dès que je parle de religion, les gens vont lever les yeux au ciel et dire: «La religion? Qu'est-ce que c'est?»

On pourrait réhabiliter la religion en soulignant que, dans l'étude de l'anthropologie à travers les âges, toutes les cultures ont une certaine religion. Mais ce n'est pas spécifiquement ce que j'ai à l'esprit ici, car depuis le siècle des Lumières, nous avons détourné la religion. Nous avons vu la religion être détournée et réduite à une sorte de principe générique applicable à tous, d'une manière qui n'est vraiment pas équilibrée et qui demeure problématique.

J'exprimerais la notion de religion en termes classiques, en m'inspirant non

seulement des Écritures, mais aussi de saint Augustin, de saint Thomas d'Aquin et de la grande tradition. Mais plus encore, je citerais Platon et Aristote, Cicéron et Sénèque. Dans les sources gréco-romaines, on a le sentiment que, même en dehors d'Israël et du christianisme, il y a religion.

Qu'est-ce que la religion? C'est l'expression de la justice. Quel est le rapport entre la religion et la justice? Il ne semble pas y avoir beaucoup de liens, n'est-ce pas? Or, si nous comprenons la justice au sens classique du terme, elle consiste à donner aux autres ce qu'on leur doit. Au supermarché, c'est facile. Il suffit de payer ce avec quoi l'on sort du magasin.

Mais d'autres formes que l'échange commutatif requièrent la justice. Il y a un aspect distributif, où vous devez donner aux autres ce dont ils ont besoin. Nous pensons généralement que cet aspect est un peu plus élevé que l'échange transactionnel – lorsque l'on s'occupe de la veuve, de l'orphelin, et aussi de son enfant en bas âge et de ceux qui sont dans le besoin.

Plus précisément, certaines formes de justice sont, au sens strict, irréparables. On ne peut pas rembourser la dette que l'on a envers ses parents, alors on honore son père et sa mère. On ne peut pas rembourser la dette que l'on a envers la société, qui pourvoit au bien commun au-delà de la famille: le patriotisme est ainsi la vertu de la justice lorsqu'il s'agit de l'ordre civil.

Mais la forme la plus élevée de justice semble être la plus insaisissable, ou oubliée, niée, et c'est la religion. C'est ce que l'on trouve dans les œuvres de Cicéron, et c'est ce que l'on trouve encore plus clairement exposé chez saint Augustin

et saint Thomas d'Aquin. Dans la *Somme*, ce dernier dit, en se référant à Cicéron et à d'autres, que la religion est la vertu des vertus.

C'est la forme la plus élevée de justice, car elle représente la plus grande dette que nous ayons, qui va au-delà de ce que nous devons à nos parents. Elle va au-delà de ce que nous devons à nos gouvernants. C'est ce que nous devons à Dieu, qui est la source de toutes nos vies et la finalité de notre existence. Et donc, que faisons-nous? La religion est cette vertu, et la religion exige l'expression du sacrifice. Le sacrifice est offert à Dieu et à Dieu seul.

Cela m'amène au troisième point, qu'Augustin, Thomas d'Aquin et d'autres ont soulevé et que nous avons pratiquement oublié. Le sacrifice est l'expression de la religion, et la religion est la forme la plus élevée de la justice. Conséquemment, l'irréligion est en soi une injustice, et pas une petite injustice. Si vous ne payez pas la plus grande dette que vous avez contractée, quelque chose ne va pas du tout, même si personne ne le reconnaît comme tel.

Durant la liturgie eucharistique, nous disons toujours: «Cela est juste et bon.» Cette idée nous montre qu'il serait mal de ne pas le faire, que ce serait injuste. Mais ce n'est pas seulement «juste et bon, toujours et en tout lieu» pour les individus et pour les groupes, ou pour les petites associations volontaires. En effet, ces quelques mots de la liturgie en disent probablement davantage que nous ne le réalisons lorsque nous assistons à la messe. Elles pointent directement vers cette notion de sacrifice.

Quels liens peut-on faire avec la tradition judaïque ?

Lorsque vous offrez un sacrifice à Dieu, vous accomplissez la plus haute forme de justice – la religion – tout en respectant ce que Jésus appelle le plus grand commandement de la loi. Les rabbins en énumèrent 613, mais il est clair que le plus important est le suivant: «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force» (Dt 6,5). Le second est: «Tu aimeras ton prochain comme toi-même» (Lv 19,18).

Or, l'amour de Dieu et l'amour du prochain ne sont pas interchangeables. Il ne s'agit pas d'un assortiment aléatoire. Toutes les lois ne sont pas égales. En fait, tous les autres commandements, y compris les dix commandements, relèvent de l'une ou l'autre de ces deux catégories. Les trois premiers commandements du décalogue constituent la première table de la Loi. Ils ont tous trait à notre devoir envers Dieu: ne pas avoir d'autres dieux, ne pas prononcer son nom en vain et se souvenir du sabbat pour le sanctifier. Ce dernier élément est d'ailleurs la seule occurrence de la notion de sainteté dans l'ensemble des dix commandements, car, justement, ce que nous devons à Dieu dans cet axe vertical est la sainteté. Ce que nous devons à nos semblables, dans l'axe horizontal de la communauté, c'est la justice.

Le premier axe relève du domaine du temple, où le grand prêtre préside en présence de Dieu pour offrir des sacrifices. Le second est le domaine du roi, de la cour, etc. C'est là que les fonctionnaires accomplissent leur devoir: la loi, la médecine, l'armée, le gouvernement, etc.

La religion s'exprime ainsi par le sacrifice et remplit le plus important des commandements. On comprend alors pourquoi Thomas d'Aquin la décrit comme *virtus virtutum*, la vertu des vertus. Seule la religion a cette capacité d'organiser notre vie dans son intégralité: le privé, le public, l'individuel, le social. Pas seulement ma vie et ta vie, mais toutes nos vies. Puisque Dieu est la source de notre vie et de l'ordre social, la religion en général, et le sacrifice en particulier, ont la capacité de nous unir plus profondément que n'importe quelle autre action humaine, si elle est bien menée.

Comment le sacrifice d'un animal ou de toute autre créature peut-il plaire à Dieu ou nous aider dans notre relation avec lui ?

Cette question reflète, je pense, l'incompréhension la plus courante de ce qu'est le sacrifice dans la religion biblique, soit la manière dont les Israélites ont fait pour leur Dieu ce que la plupart des autres nations ont fait pour leurs divinités.

Nous voulons exprimer notre reconnaissance au niveau le plus bas; mais au niveau le plus élevé et le plus mystérieux, nous voulons apaiser, nous voulons calmer la colère divine. Et c'est là que, par un tour de passe-passe, la grande confusion s'introduit d'une manière subtile qui peut devenir tout à fait substantielle.

Ce que souligne Thomas d'Aquin – et bien d'autres aussi –, c'est que, lorsque nous sacrifions à Dieu, nous ne lui donnons rien qui lui manque. Alors, pourquoi devons-nous l'adorer? Pourquoi est-il «juste et bon de [lui] rendre grâce, toujours et en tout lieu»? Parce que la source de la création divine n'est pas seulement sa puissance, sa sagesse et sa bonté, mais surtout l'amour qui unit ces attributs divins.

Il nous ordonne de l'adorer non pas parce qu'il en retire quelque chose, mais parce que nous en retirons quelque chose. Non seulement nous accomplissons notre nature, mais en même temps nous nous ouvrons à recevoir quelque chose d'encore plus grand que les dons qu'il a faits pour nous dans le monde créé.

En fin de compte, l'ancienne alliance est réductible à tous les dons que Dieu nous a faits et que nous ne méritons pas. Mais la nouvelle alliance consiste en ce que Dieu nous donne un cadeau qui surpasse toutes ces choses créées. La grâce de la nouvelle alliance, le don de Dieu qui vient en réponse au sacrifice de la messe, c'est que le don qu'il nous fait est le don de lui-même, le don de sa propre vie.

C'est une chose d'avoir une vie humaine, une famille humaine, une société humaine et de remercier Dieu, de le louer et d'offrir des sacrifices. C'est une autre chose de voir comment Dieu nous élève du statut de créatures – qui sont des servantes, qui rendent la justice par le moyen de sacrifices – afin qu'il puisse nous bénir continuellement.

Jésus dit: «Ne pensez pas que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes: je ne suis pas venu abolir, mais accomplir» (Mt 5,17). Cette notion d'accomplissement implique une plénitude, une plénitude qui déborde. En un sens, c'est comme le vin nouveau qui fait exploser les vieilles outres. Nous avons été créés non seulement pour être des créatures droites dans une société créée, mais aussi pour participer à la vie divine de la Sainte Trinité.

C'est la trajectoire ultime du sacrifice dans l'histoire du salut. Il me semble que l'on est ainsi soudainement confronté à une série de propositions qui ne sont pas seulement vraies dans le sens où nous pourrions les mémoriser, mais qui sont cumulatives, dans le sens où la logique interne d'une bonne compréhension du sacrifice, de la religion et de l'Alliance est que Dieu nous aime au-delà de nos rêves les plus fous, et que Dieu est entré en solidarité avec nous au-delà de nos espérances les plus élevées.

Que signifient certains
des différents types – ou
noms – de sacrifices dans
l'Ancien Testament : sacrifice
de paix, de communion,
de culpabilité, votif ou
volontaire, d'investiture,
d'expiation, de réparation,
d'action de grâces, d'ovation,
d'holocauste, etc. ?

Comme je l'ai dit, le sacrifice exprime la religion, la forme la plus élevée de justice, qui à son tour est l'expression de l'amour jusqu'au mépris de soi. Il est facile d'aimer Dieu quand il vous aime, quand la réciprocité est fondamentalement une question de parité et d'équilibre. Plus je te donne, plus tu me donnes. Qui ne voudrait pas renforcer cette relation et se conformer aux exigences de l'alliance ?

Le seul véritable test de l'amour ne consiste pas à demander à quelqu'un : « Aimez-vous Dieu ? » mais plutôt : « Aimez-vous Dieu plus que vous-même ? » Vous pouvez répondre : « Je le veux... Je pense que oui... Oui ! » Eh bien, que faites-vous ? Vous pouvez payer la dime – 10 % chaque dimanche –, consacrer du temps à l'adoration, lire la Bible, etc. Ici, vous versez essentiellement votre vie dans un compte-goutte, en pressant une goutte à la fois.

Dieu aime tout cela, mais en fin de compte, le seul véritable test qui prouve, purifie et perfectionne votre amour de Dieu plus que de vous-même est l'holocauste, le sacrifice.

« Tu n'as voulu ni sacrifice ni offrande, mais tu m'as formé un corps » (Hé 10,5). Il s'agit naturellement ici des offrandes que Dieu a prévues pour les Israélites,

dans les chapitres 1 à 5 du Lévitique. Du point de vue de l'Ancien Testament, dans le Lévitique, il y a cinq types de sacrifices différents. Mais si l'on se place du point de vue du Nouveau Testament, il faut se rendre compte que le sacrifice du Christ est plus beau, plus précieux que, disons, le plus précieux des diamants.

Un tel diamant pourrait avoir cinq facettes principales, tout comme le sacrifice parfait du Christ a cinq facettes que vous trouvez dans le Lévitique (chap. 1-5). Or, tous ces sacrifices ont été voulus en vue du Christ. Ce n'est pas comme si le Christ était le plan B parce que nous avons échoué dans le plan A : « Nous voulions ceci, mais Dieu voulait plus. »

Le seul véritable test de
l'amour ne consiste pas
à demander à quelqu'un :
« Aimez-vous Dieu ? »
mais plutôt : « Aimez-vous
Dieu plus que vous-même ? »

Scott Hahn

Dieu a fondamentalement créé dans l'Ancien Testament une loi d'alliance qui est prophétique. Elle est parabolique. C'est un signe qui pointe vers quelque chose de plus grand. C'est la vie créée de la société humaine, correctement ordonnée, mais c'est en fin de compte la vie créée de la société divine qui est éternellement ordonnée : la Trinité. Nous sommes faits dans une famille, mais nous sommes faits pour une famille qui est éternelle et parfaite, d'une manière qui dépasse les simples analogies. Pour moi, c'est la raison pour laquelle le sacrifice de la messe n'accomplit pas seulement la loi naturelle,

la loi mosaïque et le Lévitique, chap. 1-5. C'est comme une roue dont tous les rayons convergent vers le moyeu de la roue, et le moyeu est le Christ.

Toute expression d'amour pour Dieu – et surtout cet amour pour Dieu qui montre que nous l'aimons plus que nous-mêmes – n'est pas piétiste, n'est pas irréaliste. Cet amour est tout à fait rationnel. Si la bonté est l'objet de l'amour, nous aimer nous-mêmes autant que Dieu est irrationnel; nous aimer plus que Dieu est contraire à la nature et à la raison. Aimer Dieu plus que nous-mêmes, c'est fondamentalement, dans le domaine moral, comme $2 + 2 = 4$ dans le domaine des mathématiques. C'est tout simplement raisonnable. C'est pourquoi le fait que nous, catholiques, offrions nos vies en tant que martyrs est si agréable à Dieu, si semblable au Christ. C'est la logique de l'amour qui est inscrite dans chacune des lois.

Quelles sont les différences entre le sacrifice du Christ et les sacrifices païens, ou même les sacrifices de l'Ancien Testament ?

Je pense que nous devons prendre du recul et reconnaître que la plupart des sacrifices qui ont été offerts à travers les âges par les êtres humains étaient erronés et non neutres, pas seulement un peu décalés. Je dirais que, du point de vue d'Augustin dans *La Cité de Dieu*, toutes les civilisations sont fondées sur des religions presque entièrement fausses, ce qui signifie que leurs sacrifices étaient, pourrait-on dire, maléfiques, démoniaques ou erronés à la base.

Les Saintes Écritures nous montrent quelque chose qui est profondément lié à l'alliance. C'est-à-dire qu'elles nous montrent, du point de vue paternel de Dieu, que nous étions autrefois une famille. Le chapitre 10 du livre de la Genèse montre

que toutes les nations sont issues de 70 individus qui descendent tous d'un seul père, Noé. Aucun autre groupe de population du Proche-Orient ancien ne dispose d'une vision du monde suivant laquelle même nos ennemis nous sont apparentés. Tel est le plan paternel de Dieu.

Comme je le dis souvent, l'alliance est tridimensionnelle. C'est la *vie* partagée au sein d'une famille; c'est la *loi* et les obligations qui protègent les relations familiales; mais avant tout, c'est une *liturgie*, un sacrifice. C'est ainsi que nous gagnons plus de grâces pour consacrer nos familles, nos mariages, nos enfants, et respecter les lois pour retourner à l'autel et offrir un sacrifice.

C'est la clé pour comprendre pourquoi Dieu crée le monde en six jours, juste à temps pour bénir et sanctifier le septième jour, le sabbat. C'est le signe de l'alliance dans l'Exode, chapitre 31.

Dieu a créé le monde comme une maison. Or, qu'est-ce que Jésus appelle «la maison de mon Père»? Un temple. La première personne appelée «Fils de Dieu» est d'ailleurs Salomon, qui a construit le temple en sept ans, juste à temps pour le consacrer au septième mois. Le calendrier lévitique compte sept fêtes liturgiques. La septième est la fête des Tabernacles, qui dure sept jours. Ainsi, le septième jour de la septième fête, au septième mois de la septième année, Salomon consacre le microcosme qu'est le temple de Jérusalem, tandis que Dieu, son Père, consacre le cosmos en tant que temple cosmique.

Il s'agit d'une vision liturgique du monde, pas d'une vision scientifique du monde qui nous dit combien de temps ou quels processus chimiques ont été impliqués dans le big bang. Elle nous montre le cosmos à travers les yeux de la foi. Dans le premier chapitre de la Genèse, nous pouvons voir le monde comme un temple. Nous pouvons voir le jardin, dans le deuxième chapitre de la Genèse, comme le Saint des Saints, le sanctuaire. Nous pouvons voir que notre premier père, qui a reçu la domination royale, est appelé à être un grand prêtre et à offrir un sacrifice. Lorsqu'il n'y parvient

pas, il est chassé. Deux chérubins sont postés à l'entrée du jardin. Tout Israélite sait qu'il n'y a que deux chérubins dans le Saint des Saints, surplombant le propitiatoire. Il s'agit d'une cosmologie liturgique, d'une anthropologie liturgique, d'une manière liturgique de voir le salut.

En fait, le Christ fait ce qu'Adam aurait dû faire, en défaisant ce qu'il a fait. Et puisque nous étions en Adam, qui a commis un péché mortel, fermant la vie de Dieu dans son âme, nous héritons de lui une nature humaine totalement dépourvue de vie divine. Pour nous, catholiques, le péché originel n'est pas une dépravation totale. Nous ne sommes pas dépravés, mais nous sommes privés de la vie divine que notre premier père a perdue en commettant un suicide spirituel. En un sens, le baptême signifie que nous mourons au péché mortel, que nous mourons au péché originel et que nous ressuscitons dans le Christ pour être unis à un nouvel Adam, de sorte que tout ce que nous faisons, c'est lui qui le fait en nous.

«Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi» (Ga 2,20). Il ne s'agit pas d'un effacement bouddhiste du moi, mais d'une élévation du moi par la mort et la résurrection, de sorte que le Christ puisse réellement être le père fondateur d'une humanité divinisée entièrement nouvelle.

Quelles sont les principales préfigurations du sacrifice du Christ dans l'Ancien Testament ?

Permettez-moi de dire quelques mots sur ce que la messe nous dit de ce qu'a fait Abel. Dans la Genèse, le service fidèle d'Abel à Dieu lui a coûté la vie par un fratricide. Il en va de même pour la construction de l'arche par Noé. La première chose qu'il fait en descendant

de l'arche est de construire l'autel et d'offrir le sacrifice.

Dès qu'Abraham obtient la Terre promise dans le chapitre 12 de la Genèse, il commence à joncher le pays d'autels pour offrir des sacrifices. Il offre ensuite le bétail, les moutons, les chèvres. Il offre son propre prépuce dans la Genèse, chapitre 17. Il offre son propre fils bienaimé dans la Genèse, chapitre 22. L'amour de Dieu grandit dans ces médiateurs élus, et c'est pourquoi il y a des sacrifices. Tout un éventail d'expressions diverses du sacrifice qui sont résumées et synthétisées dans le Lévitique, chapitres 1-5.

Ce sont là les principales facettes du diamant dont nous parlions plus tôt, pourrait-on dire, mais il y a beaucoup d'autres facettes mineures. Tous les sacrifices que vous voyez dans l'ensemble de l'Ancien Testament nous montrent que ces hommes et ces femmes fidèles, à travers les yeux de la foi, voient le monde comme un temple, voient leur vie comme un sacrifice vivant d'amour. Ce n'est pas comme si le Christ disait : «Ils ne cessent d'échouer, ils ne cessent d'échouer. Père, qu'allons-nous faire?» C'est la seule chose qui était déterminée et décrétée depuis le début, de toute éternité.

«Mais ce que nous proclamons, c'est, comme dit l'Écriture: ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas venu à l'esprit de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux dont il est aimé» (1 Co 2,9) Qu'est-ce que c'est? Le Fils devient le serviteur pour exprimer par la souffrance humaine un sacrifice qui accomplira et satisfera la Loi, mais qui ouvrira aussi la vie intérieure de la Trinité, de sorte que ce que vous voyez sur le calvaire n'est pas la Trinité éclipsée parce que le Père ne peut pas vraiment voir son Fils. Non. C'est le dévoilement de la vie intérieure du mystère du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Il ne perd pas sa vie, il la donne.

Et c'est l'eucharistie qui transforme cette exécution en véritable sacrifice. ■

ZOOM

Louis-Guillaume Piéchaud

Orfèvre de Dieu

Jessye Blouin

jessye.blouin@le-verbe.com

De grand-père en fils en petit-fils, l'orfèvrerie est pour Louis-Guillaume Piéchaud un héritage paternel. L'art religieux est intimement lié à l'histoire familiale, puisqu'il est issu d'une lignée de sculpteurs depuis quatre générations. Passeur d'un héritage parfois millénaire, l'artisan se montre respectueux de la tradition et assume même un style d'inspiration médiévale avec émaux et cabochons de pierre un peu brute. Zoom sur un métier hors du commun, grâce auquel sont restaurés ou fabriqués les objets qui servent au Saint Sacrifice de la messe.



À l'opposé de l'art contemporain et de la culture du jetable, il recherche l'intemporalité. Une belle pièce l'aurait été il y a 500 ans et devra l'être encore dans 500 ans. À l'impossible, l'orfèvre est tenu!

TAILLEUR D'IMAGES

Le renouvellement d'un tabernacle pour une paroisse. Une croix pectorale ou une crosse pour un nouvel évêque. Un anneau pour un nonce apostolique ou une mère abbesse. Un calice pour un séminariste. Sous ses doigts, le matériel rejoint l'immatériel.

Une première rencontre aura lieu à l'atelier, car pour un tel objet, les mots ne suffisent pas. Il faut voir et toucher, s'exclamer ou se rétracter. À disposition: maquettes et photographies d'objets déjà réalisés, pierres, émaux ou métaux sous différentes finitions. L'artisan crayonne, le client observe et l'œuvre naît doucement.

LE MÉTIER EST PRIÈRE

L'orfèvre, cet artisan multiforme, travaille à la fois les métaux, les pierres, les pigments de couleur. Dans cet art, tout participe au sacré. Chaque geste est accompli en vue d'exalter celui qui est partout représenté ou servi, le Christ.

«Travailler en adéquation avec ma foi. Mettre mon travail artisanal au service de la liturgie de l'Église et le mettre pauvrement, puisque ce sera toujours extrêmement pauvre, ce qu'on pourra réaliser par rapport au mystère que ça sert. Mais comme nous sommes des êtres incarnés dans un monde abimé, nous avons besoin de supports visibles et qui doivent conduire vers quelque chose de plus grand, et là, c'est un travail qui n'est pas facile.»

Ici, le métier est prière. Chaque œuvre est une histoire d'amour. Elle commence dans le cœur de celui qui se présente à l'atelier avec un besoin, elle se poursuit chez l'orfèvre qui se laisse habiter par sa création et se déploie enfin au service de ce pour quoi elle a été créée.

L'HUMILITÉ DU RESTAURATEUR

Si créer est une mélodie, restaurer est une symphonie. L'humble artiste se met à l'école de plus grand que lui. Combien de trésors enfouis sous la patine auront été révélés







dans cet atelier! À l'ère de la production de masse, le travail de l'artisan est souvent considéré comme chose du passé. Pourtant, restaurer des pièces datant parfois de plusieurs siècles permet de cultiver l'émerveillement devant le génie de nos prédécesseurs. Comment un objet a-t-il pu passer si bellement l'épreuve de temps? Découvrir les techniques de montage utilisées anciennement pour assurer la pérennité des œuvres modernes, voilà le défi de la restauration.

«Je passe mon temps à restaurer des pièces que je ne serais pas capable de réaliser, faites par des gens qui étaient beaucoup plus forts que moi, ça aide à rester humble. J'ai un très grand respect quand je fais une restauration; je prie la personne qui l'a réalisé de guider mes gestes. C'est une sorte de communion un peu invisible qui a une dimension très importante, très sérieuse pour moi.»

UN COIN ET UN OUTIL

Marteaux, pinces, étaux, cisailles, lames en dizaines de tailles et de formats. L'orfèvrerie est un art aux multiples facettes. Un outil de prédilection? Il y en a beaucoup trop! Plutôt un coin préféré et un outil détesté.

L'outil: le traceur numérique. La seule étape de fabrication qui a lieu en externe est d'ailleurs le traçage. Peut-on reprocher à l'artisan son malaise avec l'informatique?

Le coin: un petit établi. Dans cet atelier qui s'apparente à une ruche bourdonnante d'activité, cet espace lui est réservé. Ou presque. Il s'agit de la section où se trouve son établi de créateur et de restaurateur et qui contient les outils dont lui seul se sert. Tout autour sont exposées des œuvres d'art familiales ou d'amis. Là, c'est chez lui.

PRIÈRE DE NE PAS DÉRANGER

Il n'est pas que créateur, il est aussi chef d'entreprise. Traiter les courriels, répondre au téléphone et toutes autres tâches administratives nécessaires à la vie de l'atelier se partagent son quotidien. Comment se soustraire à cette fastidieuse besogne? Les binoculaires. Lorsqu'il s'installe devant cet appareil pour réaliser une gravure délicate, la consigne «Prière de ne pas déranger» n'admet plus aucune concession. Les soucis de l'entreprise n'ont pas accès à ce monde clos, merveilleux, qui ne fait plus qu'un centimètre carré. Enfin au calme, le créateur retrouve ses aspirations. ■

PORTRAIT

Soeur Hildegarde

L'offrande totale
d'une grande organiste

Paul Cadrin
redaction@le-verbe.com

Illustrations : Caroline Dostie



Georgette Tremblay a mis fin à une carrière d'organiste de renom pour devenir moniale bénédictine. C'est au monastère des Deux-Montagnes, devenu abbaye en 1946, qu'elle poursuivra un cheminement spirituel qui connaîtra son couronnement céleste le 27 mars 1983. L'abbaye conserve d'elle une notice biographique détaillée (généreusement fournie par sœur Bernadette-Marie, o.s.b.). Laquelle notice, qui s'ajoute aux informations recueillies dans les journaux, nous permet d'esquisser le portrait d'une femme remarquable, à la fois mystique et artiste.

Le 21 juin 1935, Georgette Tremblay se voit décerner le **Prix d'Europe** par l'Académie de musique de Québec. Première femme à recevoir cette prestigieuse bourse à titre d'organiste, elle

est aussi, le 11 janvier 1938, la première interprète québécoise à se faire entendre à l'église Notre-Dame de Montréal, dans le cadre de la Société Casavant, un organisme montréalais de concerts d'orgue. À l'époque, cette brillante virtuose attire l'attention des journaux, qui ne manquent jamais de suivre ses prestations, de Gaspé à Ottawa. Mais, à une exception près, elle disparaît des

médias à compter du mois de juin 1938. Comment expliquer cette disparition? Une jeune vedette qui, comme elle, a déjà acquis une certaine célébrité peut-elle partir à l'étranger ou décéder sans que les journaux s'en préoccupent?

La réponse à ces questions se trouve dans un bref communiqué qui paraît un an plus tard, dans le quotidien *Le Canada* du 21 octobre 1939: «Le 14 octobre, au monastère Sainte-Marie des Deux-Montagnes, Monseigneur Emmanuel Deschamps [...] a donné l'habit de l'Ordre bénédictin à Mlle Georgette (sœur Hildegarde) Tremblay, le jeune Prix d'Europe dont les concerts d'orgue de l'année dernière n'ont point passé inaperçus.»

SES PREMIÈRES ANNÉES, SA FORMATION

Née le 1^{er} juillet 1911, Georgette Tremblay est la septième et avant-dernière enfant d'Ulysse Tremblay et d'Éva Roy. Cette modeste famille de Belœil,



Le **Prix d'Europe** est une bourse offerte annuellement, depuis 1911, par l'Académie de musique du Québec. Ce concours est ouvert à tous les instruments, au chant et à la composition. Il permet aux interprètes de poursuivre leur formation dans les grandes institutions européennes pendant deux ans. Avant Georgette Tremblay, le Prix avait été décerné à huit femmes, mais aucune en orgue.

solidement enracinée dans la foi chrétienne, a vu grandir en son sein non seulement une future moniale bénédictine, mais également un prêtre, Henri, qui a laissé le souvenir d'un généreux pasteur. La notice biographique de Georgette trace ainsi le portrait de sa mère: «Madame Tremblay connaît par cœur les textes de saint Paul imprimés dans les missels de l'époque, et nourrit une dévotion spéciale envers le Saint-Esprit. Durant sa dernière maladie, avertie de la fin imminente, elle réunit toutes ses forces pour se glisser hors du lit et mourir à genoux.»

La vie de la famille tourne sans cesse autour de la prière, des lectures spirituelles et de la musique. Georgette ne se souvient pas d'avoir «commencé» à apprendre le piano, elle croit l'avoir toujours su. Dès l'âge de 11 ans, elle accompagne avec assurance la messe et les vêpres à l'orgue de la paroisse.

Au cours de ses études, au Conservatoire national d'abord, puis à l'Académie de musique, Georgette Tremblay récolte les prix non seulement en orgue, mais aussi en harmonie et en composition. Le Prix d'Europe lui permet de poursuivre sa formation à Paris pendant deux ans. Elle étudie alors auprès de Louis Vierne, organiste titulaire de Notre-Dame de Paris pendant 37 ans. Georgette parle avec la plus grande admiration et la plus touchante affection de ce maître, un des plus éminents de l'histoire de l'orgue en France: «Il portait [...] une attention infinie à ses élèves et, pour eux, se dépensait sans compter. Il s'efforçait avant tout de connaître leur culture, de comprendre leur tempérament, puis il adaptait son enseignement à ses observations» (Louis Pelland, «Interview avec Mlle Georgette Tremblay», *Le Jour*, le 9 octobre 1937, p. 3).

À quelques semaines de son retour au Québec, Georgette vit une expérience bouleversante, qui s'avèrera déterminante. Dans l'après-midi du 2 juin 1937, elle reçoit une leçon de Vierne puis, le soir, assiste au récital qu'il donne à Notre-Dame. Au cours de cette prestation, l'organiste meurt en s'effondrant sur les claviers. «Cet après-midi-là, dit-elle, on eût dit qu'il pressentait sa mort, tant il mit de soin à me donner de précieux conseils.»

À sa mort, Vierne laisse en héritage à Georgette à la fois les bases d'une brillante carrière de concertiste et une soif d'absolu qui se traduira, un an

plus tard, par une vocation monastique. Avant de rentrer au pays, elle effectue une courte tournée en Bretagne à la demande d'une Québécoise établie à Saint-Brieuc. La presse locale parle d'elle dans les termes les plus élogieux.

DÉBUT DE CARRIÈRE

De retour au Québec à la fin d'août 1937, Georgette se consacre à la présentation de récitals. Elle considère alors sa formation comme insuffisante pour la carrière qu'elle envisage. Dans l'entrevue déjà citée, elle trace un plan de formation bien arrêté: «Pour l'avenir, Mlle Tremblay nous dit qu'elle entend faire une carrière de concertante et qu'elle ne veut pas accepter de situation qui l'arracherait à ses études. (...) Son désir le plus grand serait de pouvoir étudier la composition et l'improvisation sous la direction de M. Marcel Dupré. "Deux ans sont insuffisants, nous dit-elle. Pour être une artiste complète, il me faudrait y retourner deux ou trois autres années."»

Dès le mois d'octobre, elle inaugure un orgue à Gaspé. En novembre, elle donne deux récitals dans la même journée, l'un à Ottawa et l'autre à Hull. En janvier 1938 a lieu sa prestation à la Société Casavant, dont nous avons déjà parlé. En mars, elle joue à Saint-Mathieu de Belœil, sa paroisse natale. Le 2 juin 1938, à l'occasion de l'anniversaire du décès de Louis Vierne, elle présente, à l'Institut Nazareth de Montréal, un récital entièrement consacré aux œuvres de son mentor. Ce sera sa dernière prestation publique.

La notice biographique de Georgette révèle le caractère déterminant qu'avait été pour elle la disparition subite de son maître: «La transcendance de Dieu et le caractère fugace de la vie humaine s'imposent à elle, la confirmant dans son dessein de consacrer sa vie au Seigneur.»

Elle poursuit alors les Exercices spirituels de

Hildegarde de Bingen

(1098-1179). Dès 1181, cette bénédictine rhénane a été considérée comme sainte par ses biographes. Mais ce n'est que le 7 octobre 2012 qu'elle a été officiellement canonisée par le pape Benoît XVI, qui la proclame alors docteur de l'Église. Mystique aux multiples talents, elle a laissé un important héritage tant sur le plan de la spiritualité que sur celui de la musique.



saint Ignace de Loyola, guidée par le jésuite Lucien Teasdale. C'est sans doute dans le cadre de cette démarche qu'elle décide de répondre à l'appel du Seigneur en sollicitant, en octobre, l'admission au monastère Sainte-Marie des Deux-Montagnes, fondé deux ans auparavant.

LA VIE MONASTIQUE : DEUX FAISCEAUX ENTRELACÉS

Georgette Tremblay revêt donc l'habit bénédictin le 14 octobre 1939. Elle est alors placée sous la protection de **Hildegarde de Bingen** (voir encadré).

Dès les débuts, des problèmes de santé viennent troubler la participation de sœur Hildegarde à la vie commune. Percevant en elle une authentique vocation contemplative, mère Gertrude Adam,

fondatrice et prieure du monastère, obtient l'autorisation épiscopale de l'admettre à la profession solennelle le 15 octobre 1943. Ces années de vie religieuse de sœur Hildegarde tissent deux faisceaux étroitement entrelacés, le service à la communauté par la musique, d'une part, et le cheminement spirituel, d'autre part.

Très tôt, avant même sa profession perpétuelle, sœur Hildegarde est nommée maîtresse de chœur. Le chant grégorien est au cœur de la vie liturgique du monastère, un art pour lequel Georgette ne dispose pas de formation particulière. Nourrie de son amour de l'Office divin et armée de la rigoureuse discipline acquise auprès de Louis Vierne, elle est bientôt en mesure d'y guider ses consœurs. Elle bénéficie des conseils de l'éminent grégorianiste Dom Georges Mercure, o.s.b., de Saint-Benoît-du-Lac. Le chant devient

ainsi le cœur de son engagement au sein de la communauté. Sa contribution ne se limite cependant pas au culte. À l'occasion d'anniversaires importants, elle compose des oratorios de circonstance interprétés par l'ensemble des religieuses.

L'orgue n'en est pas négligé pour autant, mais la pratique de cet instrument se fait dans les conditions les plus mortifiantes qui soient. Au cours des premières années, c'est sur un antique

harmonium à la mécanique bringuebalante qu'elle accompagne le chœur et qu'elle soutient la prière par de modestes interludes. Rien à voir avec les instruments et le répertoire pour lesquels elle avait été formée! En juillet 1956, l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac fait don à Sainte-Marie d'un véritable petit orgue qui, bien que de taille réduite, représente un progrès considérable. Ce n'est qu'en 1976 que l'abbaye pourra enfin doter son église d'un instrument adéquat.

L'abbaye Sainte-Marie des Deux-Montagnes est un monastère féminin de l'ordre de Saint-Benoît, rattaché à la Congrégation de Solesmes. Fondée en 1936, à la demande de l'archevêque de Montréal, par quatre moniales venues de l'abbaye de Wisques, elle ne tardera pas à attirer bon nombre de recrues de chez nous. Le monastère poursuit toujours sa mission, qui allie le service de la liturgie, notamment par le chant grégorien, à la contemplation.

AU SERVICE DE LA CONTEMPLATION

Mais sœur Hildegarde profite peu de ces améliorations. La détérioration de son état de santé l'empêche de plus en plus souvent de remplir sa charge d'organiste et réduit considérablement sa participation à la vie conventuelle. En juillet 1969, elle subit une attaque de paralysie cérébrale. Cet accident l'affecte particulièrement sur le plan de la parole et de la vision. Elle devient totalement dépendante du secours de ses consœurs qui, entre autres, lui font la lecture. Luttant contre ses handicaps, elle réussit à poursuivre des activités intellectuelles et artistiques. Ses intérêts vont de la vie de l'Église à la politique! Tout au long de ces années d'épreuve, elle impressionne vivement son entourage par sa sérénité et même par son humour. Assidue à

la prière, elle participe à la vie liturgique par une fenestrelle donnant sur le sanctuaire de la chapelle et par un réseau de sonorisation interne.


La prière devient ainsi sa seule contribution à la mission de l'abbaye. Sa générosité à accepter cette longue épreuve serait, d'un point de vue simplement humain, inexplicable. Dépendante de son entourage, sœur Hildegarde devient une authentique incarnation de ce pour quoi l'abbaye existe : cheminer sur la voie de la sainteté avec le soutien de la communauté. Le 3 mars 1983, alors qu'elle tente péniblement d'achever une simple copie musicale, une thrombose la terrasse. Elle entre dans une agonie qui dure trois semaines. Le 27 mars, dimanche des Rameaux, le Seigneur l'accueille dans la Jérusalem céleste.

UNE MYSTIQUE DE CHEZ NOUS

À l'annonce de son décès, Dom Mercure écrit une lettre de condoléances, reproduite dans la notice biographique, dans laquelle il témoigne de son admiration pour elle : «Mère Hildegarde représentait pour moi une valeur peu commune : sensibilité raffinée par une formation musicale achevée, sentimentalité parfaitement équilibrée, jugement rendu pénétrant par une culture profonde et complète, intelligence supérieure et volonté puissante, l'une et l'autre surélevées par les dons de sagesse et de force... Quelle gloire pour Dieu d'avoir obtenu sans violence, mais par le seul souffle attirant de son Esprit, le *Fiat* prolongé et sans repentance d'une personnalité si accomplie!»

Ce trop bref portrait de Georgette Tremblay / sœur Hildegarde a pour but de faire connaître une attachante mystique de chez nous. Son exemple illustre bien comment musique et vie spirituelle peuvent se nourrir mutuellement. ■

LITURGIE



**« NON PAS COMME
MOI, JE VEUX,
MAIS COMME TOI,
TU VEUX. »**

VIVRE LE SACRIFICE DE LA MESSE
AVEC L'ABBÉ ROBERT GENDREAU

« Source et sommet de toute la vie chrétienne » (*Lumen gentium* 11), le sacrifice du Christ célébré à chaque eucharistie demeure pour de nombreux croyants difficile à comprendre. Pour nous aider à entrer dans ce mystère d'amour, nous avons rencontré l'abbé Robert Gendreau, actuellement curé des paroisses Saint-Sylvain et Saint-Yves, à Laval, et, durant plus de huit ans, directeur de l'Office de la liturgie pour l'archidiocèse de Montréal.

Le Verbe: Le mot « sacrifice » a pris une connotation négative de nos jours, surtout si l'on pense aux sacrifices humains des civilisations anciennes. Les chrétiens sont-ils appelés à dépasser une religion du sacrifice ou au contraire à se dépasser religieusement par des sacrifices? Quel serait le véritable sens d'un sacrifice?

Abbé Robert Gendreau: La première raison d'un sacrifice, c'est pour communiquer avec Dieu, lui dire qu'on le reconnaît, qu'on l'aime, qu'on lui fait confiance, qu'on s'abandonne à sa providence. En tout sacrifice, on offre quelque chose. Si tu es invité à un anniversaire, par exemple, tu ne veux pas arriver les mains vides. Tu apportes un cadeau pour exprimer ta relation au fêté. Dans le cadeau, tu donnes un peu de toi-même. C'est une dépense ou plutôt un investissement. Tu te départis de quelque chose qui t'appartient, pour le donner et rendre une forme de culte à cette personne. Le fêté est honoré ou gratifié par ton cadeau. C'est le même principe avec Dieu, qui fait que l'on veut lui offrir quelque chose qui nous coûte et qui va lui plaire. C'est pourquoi, à la messe, nous devons aussi apporter notre offrande, sinon c'est un peu *cheap*. Nous pouvons offrir des choses matérielles comme de l'argent, mais aussi spirituelles: ce que nous

avons vécu, nos joies et nos peines, et même nos péchés, diraient de grands théologiens.

Si je comprends bien, le but du sacrifice, ce n'est pas que ça me coûte; le but, c'est de témoigner de mon amour?

C'est le sens chrétien du sacrifice, oui. Mais avant, dans les autres religions de l'Antiquité, le sacrifice était d'abord pour obtenir des faveurs des dieux. C'était une forme de commerce: donne-moi ci, et je vais te donner ça en échange.

De fil en aiguille, pour obtenir de plus grandes grâces, les hommes offrent à Dieu des sacrifices plus consistants. Alors, au lieu d'un petit mouton, on offre un bœuf, ou une tonne de bœufs, et je ne sais quoi d'autre. Jusqu'à ce que Dieu nous dise: « Je veux la fidélité, non le sacrifice, la connaissance de Dieu plus que les holocaustes » (Os 6,6).

Dans la nouvelle alliance, l'acte de foi est un don de tout notre être. En disant: « Moi, je crois », toute ma vie est changée à la suite du Christ. Les martyrs sont même prêts à mourir plutôt que de reprendre ce qu'ils ont déjà donné à Dieu. C'est comme s'ils disaient: « Arrache-moi ce que tu voudras, mais tu ne m'arracheras pas au Christ. » On s'offre soi-même quand on fait un acte de foi. C'est la même chose dans le baptême, la

vie religieuse et le mariage. On se donne tout entier.

Dès l'incarnation, comme nous le rapporte la lettre aux Hébreux (10,8-10), Jésus a fait le sacrifice de sa volonté. Le sacrifice du Christ n'est donc pas que sur la croix, mais il commence dès le premier instant de sa vie?

En effet, mais la croix est présente dès le premier instant. Jésus l'a vécue tout le temps. Il a vécu à tout instant la volonté du Père. Il y a deux dimensions au sacrifice du Christ: s'offrir au Père totalement, et faire en sorte que le salut descende sur tout le peuple. Il ne s'agit plus d'une logique marchande pour obtenir des avantages (santé, richesses, victoires militaires, etc.), il s'agit pour nous d'être unis à Dieu, c'est tout. Quand on aime Dieu et qu'on l'adore en esprit et en vérité, on lui dit: « Tu es mon Dieu, je veux être uni à toi de tout mon cœur, et je vais essayer aujourd'hui et demain encore de m'unir plus à toi. »

Pourquoi appelle-t-on la messe le Saint Sacrifice?

Parce que le sacrement de l'eucharistie, c'est le sacrifice du Christ. Sacrifice parce qu'il s'offre et aussi parce que nous nous offrons avec lui. Quand je célèbre la messe comme prêtre, pour moi, c'est le *per ipsum* qui est le plus important. Après la

transsubstantiation, Jésus est vraiment présent, le pain est devenu son corps et la coupe contient son sang. Alors, j'élève ce corps et ce sang, je l'offre au Père pour le peuple, et là, je me sens prêtre pas à peu près, je sens le Christ en moi. La plupart du temps, je chante avec l'orgue: «Par lui, avec lui et en lui...» C'est le sommet! On vient d'offrir le Christ, et après, c'est le Christ qui va s'offrir à nous dans la communion.

Quel est le sens de la communion eucharistique en lien avec le sacrifice?

Nous voulons communier à l'amour de Dieu. Nous voulons aimer comme lui, mais nous n'y arrivons pas, car c'est trop dur. En revanche, quand nous le recevons dans la communion eucharistique, il nous transforme en lui. D'habitude, quand on mange de la nourriture, on la transforme en soi, mais quand on reçoit le pain du ciel, c'est ce dernier qui nous transforme en lui. Ce n'est pas magique, cela implique notre liberté, notre désir d'aimer, comme dans un couple. On devient semblable au Christ parce qu'on l'accueille et qu'on se laisse volontairement transformer en lui, comme on a transformé le pain et le vin en son corps et son sang. On le reçoit pour devenir capable d'aimer comme lui, jusqu'au bout, jusqu'à l'extrême (Jn 13,1). On reçoit une grâce d'union à l'esprit du Christ, on est en lui et l'on forme avec lui le Christ total.

Qu'est-ce que ça veut dire, vivre la messe comme un «Saint Sacrifice»?

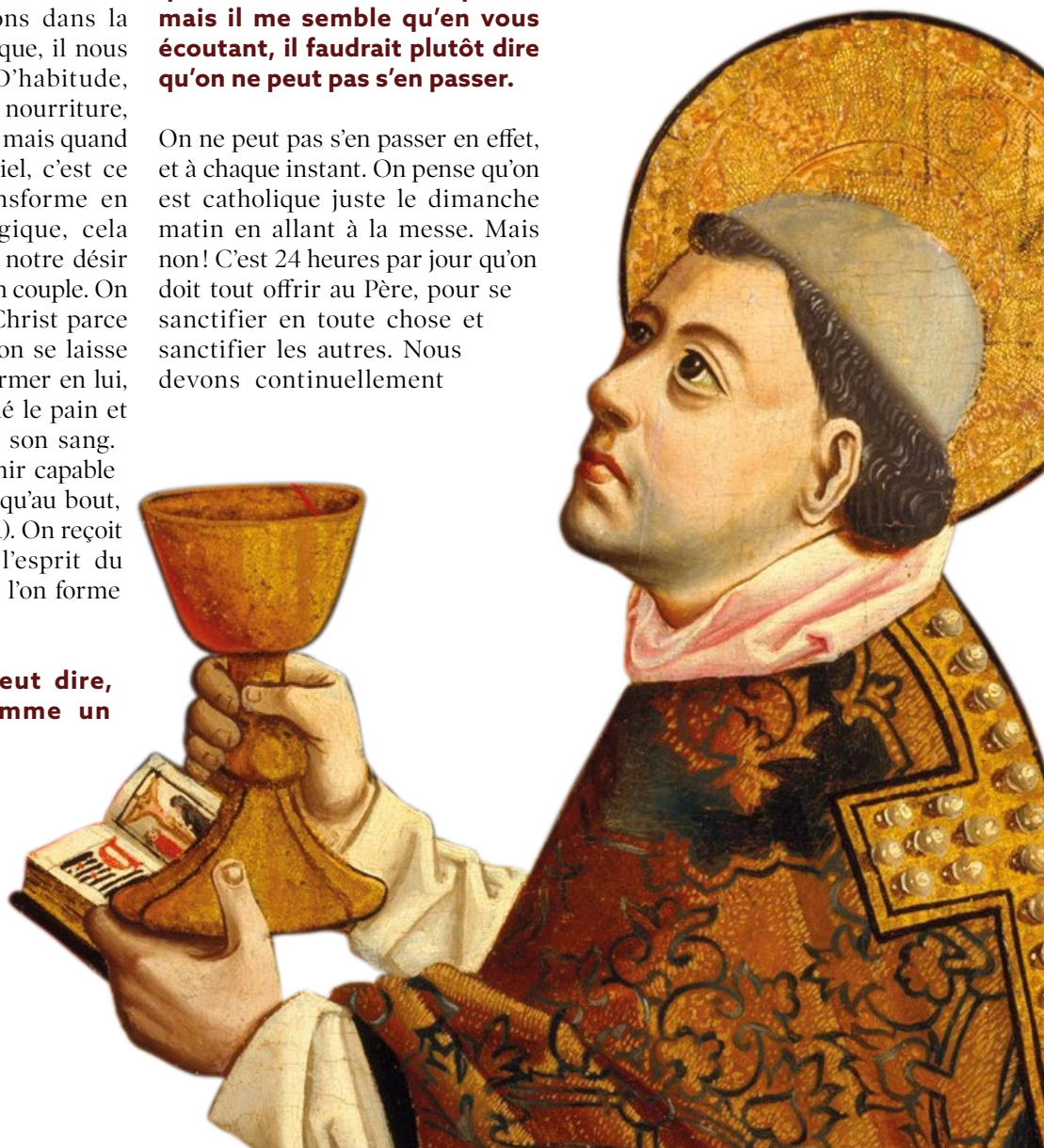
À chaque messe, on renouvelle le sacrifice du Christ, donc on y est vraiment présent. Quand on monte à l'église et à l'autel, on monte au calvaire. Et au calvaire, qu'est-ce qu'on voit? Jésus

crucifié, qui donne sa vie, qui meurt pour moi et pour toi. Alors là, on est déjà en lien avec le Christ. Ce n'est pas juste dans l'imagination, c'est sacramentellement représenté. Il y a une proximité du Christ qui s'offre – «Ceci est mon corps» –, et il nous appelle à être tout proches de lui, comme Marie et Jean au pied de la croix. C'est extraordinaire, ça! Marie, elle est là debout et droite, elle voit son fils qui est massacré par les hommes et elle l'accepte. «Fiat! C'est ta volonté.» Je ne sais pas jusqu'à quel point elle comprenait. J'imagine qu'elle comprenait par grâce, mais surtout, elle l'acceptait et elle l'offrait.

De nos jours, on prétend parfois que le sacrifice, c'est dépassé, mais il me semble qu'en vous écoutant, il faudrait plutôt dire qu'on ne peut pas s'en passer.

On ne peut pas s'en passer en effet, et à chaque instant. On pense qu'on est catholique juste le dimanche matin en allant à la messe. Mais non! C'est 24 heures par jour qu'on doit tout offrir au Père, pour se sanctifier en toute chose et sanctifier les autres. Nous devons continuellement

chercher à plaire à Dieu. On est tout le temps appelés à faire la volonté de Dieu et non pas la nôtre. «Non pas comme moi, je veux, mais comme toi, tu veux» (Mt 26,39). C'est pourquoi il est bon de se faire un plan de vie spirituelle. Quand est-ce que je ferai mon chapelet aujourd'hui, que je prendrai un petit moment d'adoration ou de méditation, que je donnerai un coup de téléphone à ma mère? Il y a des sacrifices à faire pour suivre fidèlement un tel plan. Faire son chapelet à telle heure, c'est fatigant parfois. Obéir, c'est répondre à la volonté de Dieu. Je pense que tout est là: faire la volonté de Dieu. C'est ça, le sacrifice qui lui plaît. ■



Voici mon sang

Emmanuel Lamontagne

emmanuel.lamontagne@le-verbe.com

Plusieurs épisodes du récit biblique illustrent le sacrifice. Pensons, par exemple, à des figures comme Caïn et Abel, Abraham et Isaac, Samson, le prophète Isaïe, les Maccabées, saint Étienne, le premier martyr, ou bien évidemment le Christ lui-même. Ces sacrifices survenant à des moments remplis de vives et grandes émotions, ils fournissent un terreau plus que fertile à l'expression artistique. En effet, c'est par le drame inhérent au sujet du sacrifice que les artistes chrétiens réussiront le mieux à véhiculer le sens véritable de l'enseignement biblique que leurs œuvres cherchent à illustrer pour ceux y faisant face. Explorons ici cinq œuvres d'art ayant pour thème le sacrifice sous différents rapports afin d'en révéler le sens véritable.



Le Christ en croix,

huile sur toile,

Joseph Légaré,

1824, Québec, Canada.

Le tableau du Christ en croix ici présenté est une œuvre de jeunesse du peintre Joseph Légaré (1795-1855), natif de la ville de Québec. Il s'agit d'une commande des sœurs augustines de l'Hôpital général de Québec, destinée à orner la chapelle Notre-Dame-des-Anges. Il fait partie d'une série de neuf œuvres de Légaré acquises par la communauté augustine. On peut, encore aujourd'hui, admirer six tableaux de l'ensemble en visitant la chapelle, puisqu'ils s'y trouvent toujours, près de 200 ans plus tard.

Le Christ sur la croix est évidemment la plus commune des représentations du sacrifice dans l'art chrétien. C'est par son sacrifice, par le versement de son sang sur la croix, que le Christ vient racheter les péchés de l'humanité et apporter le salut au monde. Il existe plusieurs variations picturales sur le thème de la croix. Il est ici intéressant de constater l'accent, tout en discrétion, qui est mis par le peintre sur le sang du Christ. Loin de tomber dans une représentation sanguinolente de la Passion, le motif du sang est surtout visible grâce aux trois petits angelots qui le recueillent à l'aide de calices. Cela renvoie également à la doctrine de la transsubstantiation, selon laquelle le Christ est réellement présent dans les saintes espèces lors de la consécration eucharistique.



Caïn et Abel,

enluminure,
dans **Bible historiale**, anonyme,
début du XV^e siècle, France.

Le récit de Caïn et Abel est rapporté dans le livre de la Genèse (4,1-17). Après leur expulsion de l'Éden, qui a pour conséquence de les rendre mortels, Adam et Ève ont deux fils: Caïn et Abel. Le premier devient laboureur et le second se fait berger. L'enluminure ici reproduite nous présente l'épisode du sacrifice offert à Dieu par les deux frères. Le côté gauche de la composition est consacré à Abel, tandis que sur le côté droit figure Caïn. Sur l'autel se trouvent l'agneau (à gauche) et le boisseau de blé (à droite) offerts en sacrifice par les deux frères.

Nous apercevons la main de Dieu sortant des nuages et pointant vers l'agneau. Cela indique clairement, comme cela est mentionné dans la Genèse, que Dieu agréa le sacrifice d'Abel. Caïn est alors jaloux et en colère. Dieu le prévient qu'il doit lutter afin de dominer le péché qui monte en lui. Or, Caïn fait fi de l'avertissement divin et tue son frère alors qu'il est aux champs. C'est le premier fratricide. Ce récit fait partie des thèmes qui ont été le plus souvent illustrés par les artistes chrétiens. Il illustre notamment la lutte constante que nous devons tous livrer afin de résister aux pulsions qui conduisent au péché.



Le sacrifice d'Isaac,

huile sur toile,

Michelangelo Merisi da Caravaggio (dit Le Caravage),
1603, Italie.

Après avoir accompli les promesses faites à Abraham, Dieu lui demande de lui offrir Isaac, son fils bienaimé, en sacrifice. Ce récit est décrit dans le livre de la Genèse au chapitre 22, versets 1 à 18. Le texte rapporte que, dès le lendemain matin, Abraham charge du bois sur un âne et part à la montagne avec son fils, afin d'y ériger un autel pour y accomplir la volonté divine. Isaac s'étonne que son père n'emporte pas un agneau pour l'holocauste. Abraham lui répond que Dieu pourvoira lui-même l'animal. Une fois sur la montagne, le père ligote son fils, le place sur l'autel et saisit un couteau pour l'égorger. Au moment où il va accomplir le sacrifice, un ange apparaît et retient la main du patriarche.

C'est ce moment précis que Le Caravage représente sur cette peinture. Quelques versets plus loin, la Genèse mentionne qu'Abraham trouve un bélier sur la montagne et l'offre en sacrifice à la place d'Isaac. La tradition juive interprète ce récit comme celui d'une marque de la crainte de Dieu et de la démonstration de la loyauté indéfectible d'Abraham envers lui. Il est également interprété comme une interdiction formelle du meurtre et de l'infanticide, notamment à des fins sacrificielles. De plus, l'exégèse chrétienne y voit non seulement un acte de foi, mais aussi une préfiguration de la crucifixion du Christ, fils unique de Dieu, qui sera offert en sacrifice pour le salut du monde.



Mattathias refuse de sacrifier aux idoles,

huile sur toile,

Paul Alexandre Alfred Leroy,

1882, France.

La révolte des Maccabées est un ensemble de conflits qui se sont déroulés en Judée entre 175 et 140 avant Jésus Christ. Il s'agit à la fois d'un conflit entre le peuple juif et la dynastie grecque des Séleucides, et entre deux factions juives, l'une traditionaliste et l'autre hellénisante. Le point de discorde majeur est, justement, la question du sacrifice. Les Séleucides pratiquent la religion païenne de la Grèce antique, et, en tant que dynastie régnant sur la Judée, exigent du peuple juif qu'il se conforme à la coutume d'offrir des sacrifices aux idoles grecques. Cette demande est inacceptable aux yeux des Juifs traditionalistes, qui considèrent que cela viole la loi mosaïque. Ce refus entraîne une interdiction de pratiquer la religion juive et mène rapidement à la révolte.

Leroy nous présente ici l'un des épisodes les plus connus de ce récit. On aperçoit Mattathias, habillé de noir, qui vient de tuer un officier du roi et un Juif ayant accepté d'offrir un sacrifice aux idoles païennes grecques. Ce geste de Mattathias fait de lui l'un des chefs de la révolte. C'est cependant son fils, Judas, qui finira par chasser les Séleucides de Jérusalem. Après la victoire de Judas, les statues des idoles grecques sont enlevées du Temple de Jérusalem, qui est à nouveau dédié au Dieu unique. Cette victoire juive sur les Grecs est encore commémorée de nos jours lors de la fête de Hanoukka.



Le martyre de saint Étienne,

fresque de l'église Santa Croce,

Bernardo Daddi,

1324, Florence, Italie.

Le récit de saint Étienne, premier martyr, est ici représenté par le peintre florentin Bernardo Daddi (1280-1348). La fresque est séparée en deux sections par l'élément architectural que l'on retrouve en son centre. Ce procédé pictural permet de présenter sur la même œuvre les deux principales scènes de l'hagiographie du protomartyr. L'influence de Giotto (1266-1337) est frappante dans cette manière de représenter l'espace.

Daddi respecte rigoureusement le texte des Actes des Apôtres (6,8 à 8,3) relatant l'épisode. Sur la gauche, on voit saint Étienne, identifié par son auréole, être condamné par le Sanhédrin, qui lui reproche d'avoir blasphémé en affirmant que le Christ est le fils de Dieu et en prononçant son nom. La droite de la composition présente la conséquence de la décision du tribunal : le saint est lapidé pour avoir refusé de se rétracter.

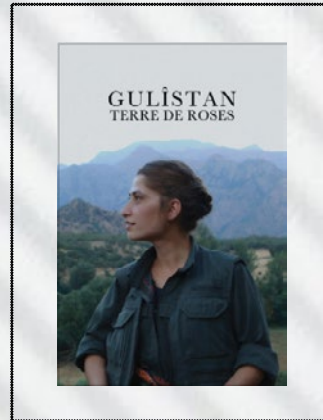
LE SACRIFICE...



...incompris:
Pour toujours



...qui aurait dû être fait:
Force majeure



...pour son peuple:
Gulistan, terre de roses



...face à l'injustice:
Les citronniers

Devant ces femmes qui font le libre choix de la vie monastique, la cinéaste est déconcertée. Comment peut-on promettre obéissance, pauvreté et chasteté, et ce, pour toute la vie? Comment peut-on joyeusement faire une croix sur la gloire, les avoirs, la carrière, la vie de couple et tout ce que le monde a à offrir? Et surtout: pourquoi? C'est ce que tente d'éclaircir ce documentaire honnête et sensible. Les religieuses rencontrées ont peu de mots pour satisfaire la réalisatrice. «Pour vraiment comprendre notre vie, il faut la vivre», déclare l'une d'elles.

Documentaire d'Alina Marazzi, Italie, Suisse, 2005, 52 min. Offert sur Tènk.ca

Thomas, Ebba et leurs enfants sont en vacances dans une station de ski des Alpes. Alors qu'ils se prélassent, une avalanche s'abat sur la terrasse à laquelle ils sont attablés. Tout se passe très vite: Ebba couve sans réfléchir ses enfants pour les protéger. Thomas, lui, attrape son téléphone et prend la fuite. L'incident ne fait aucun blessé, mais les cœurs sont ébranlés. Le reste du séjour est assombri par cette fuite de Thomas, dont il a honte et que sa femme lui pardonne difficilement. Cette comédie dramatique dont le montage est un tour de force vous arrachera à coup sûr des rires bien sentis.

Comédie noire de Ruben Östlund, France, Suède, 2014, 118 min. Offert sur AppleTV.

On vous propose ici une incursion troublante au cœur de la section féminine d'une guérilla kurde combattant l'État islamique. Cachées dans les montagnes, les membres à peine majeures savent manier les armes et rêvent de s'en servir. Elles se sont enrôlées en laissant tout derrière, parfois même sans dire au revoir à leur mère. Sozdar, Azer, Rojen et les autres sont prêtes à partir au front afin de libérer leur peuple, et ce, au coût de leur vie. La mort, en effet, se glisse entre leurs éclats de rire, se reflète dans leurs regards perçants et s'entend dans leur silence. Elles n'en ont pas peur. Troublant, ai-je dit?

Documentaire de Zaynê Akyol, Québec, Allemagne, 2017, 86 min. Offert sur ONF.ca ou Tènk.ca.

Selma, une veuve palestinienne, prend humblement soin de ses citronniers sur la terre héritée de ses pères. Au bout de son verger se trouve la frontière israélo-palestinienne. Un nouveau voisin tombe comme une météorite: le ministre de la Défense israélien. Pour protéger l'homme politique, il est décidé que les citronniers doivent être rasés, au prix d'une compensation financière pour la propriétaire. Selma, profondément heurtée, refuse net et s'engage dans un combat ardu qui la mènera jusqu'en Cour suprême et durant lequel elle sera appelée à sacrifier bien plus que ses arbres à fruits.

Drame de Eran Riklis, France, Allemagne, Israël, 2008, 106 min. Offert sur YouTube.



... du « oui » :
Sur la route de Madison

Michael et Carolyn vident la maison de leur mère Francesca (Meryl Streep), récemment décédée. Ils découvrent, non sans choc, que celle-ci a eu une brève – mais ô combien intense – liaison il y a de nombreuses années. En parcourant les journaux qu'elle a laissés à leur intention, ils sont catapultés dans un passé qui les ébranle et fait germer en eux plusieurs interrogations. C'est que Francesca, qui a cédé à l'adultère, est en fait restée attachée jusqu'à la mort à cet étranger de passage (Clint Eastwood). Pourtant, elle décide de ne pas fuir sa vie de mère de famille et de femme au foyer afin de poursuivre cette idylle. Pourquoi ?

Drame romantique de Clint Eastwood, États-Unis, 1995, 134 min. Offert sur YouTube, AppleTV, Google Play.



... parmi les pots cassés :
The Prize Winner of Defiance, Ohio

Ce film est basé sur l'histoire vraie d'Evelyn Ryan (Julianne Moore, éblouissante), une ménagère d'apparence ordinaire qui a le mérite singulier d'avoir évité la misère à sa famille de dix enfants en remportant coup sur coup des concours de rédaction d'accroches publicitaires. Mais surtout, elle a tenu de toutes ses forces le gouvernail d'un mariage rendu défaillant par l'alcoolisme de son mari. S'il aborde un sujet lourd, ce film est haut en couleur, original et bien ficelé. Vous ne résisterez pas au sourire d'Evelyn.

Fiction biographique de Jane Anderson, États-Unis, 2005, 99 min. Offert sur YouTube ou AppleTV.



... de courage et de ténacité :
De l'ombre à la lumière

En pleine Grande Dépression, James J. Braddock (Russell Crowe), boxeur, se bat pour que sa famille survive et demeure unie. Blessé, puis forcé d'abandonner sa carrière prometteuse, il peine à se faire employer à l'usine du coin et se refuse au crime. Ses trois enfants et son épouse (Renée Zellweger) ont faim. Il n'y a plus de quoi payer le chauffage. Sa persévérance à toute épreuve et un concours de circonstances lui permettent de remonter sur le ring... Côtes cassées, ventre vide, risque de mourir en plein combat : rien n'arrête celui qui deviendra un véritable héros populaire.

Drame biographique sportif de Ron Howard, États-Unis, 2005, 144 min. Offert sur YouTube et AppleTV.



... tout croche :
Gaz Bar Blues

François Brochu (Serge Thériault, excellent) se donne tout entier à la station-service dont il est le propriétaire. Atteint par la maladie de Parkinson, il force la main de ses trois fils pour obtenir leur aide. Ce n'est pas que les affaires vont bien, au contraire. Les braquages se multiplient, la caisse ne balance jamais et les clients se font rares. Si Brochu accepte cette vie médiocre, c'est pour que ses enfants en aient une meilleure et que les habitués du quartier puissent continuer de se réfugier quotidiennement au gaz bar, où ils viennent briser la solitude. Mais les trois fils sont en colère, et les habitués, ingrats... À quoi bon tout donner lorsque cela semble vain ?

Drame de Louis Bélanger, Québec, 2003, 115 min. Offert sur AppleTV et Amazon Prime.

ENTRETIEN

L'idolâtrie de la victime

Simon Lessard

simon.lessard@le-verbe.com

Discussion avec l'auteur
Jean-Philippe Trottier



Qui dit sacrifice dit victime. Mais toutes les victimes ne sont pas également pures et innocentes. Comment reconnaître les véritables victimes sans les idolâtrer? Nous avons posé la question à Jean-Philippe Trottier, qui a récemment publié *Les illusions dangereuses*, un essai philosophique qui propose une profonde analyse des nouvelles idoles de notre culture.

Le Verbe: Vous ouvrez votre livre avec cette citation de Simone Weil: «Le faux Dieu change la souffrance en violence. Le vrai Dieu change la violence en souffrance.» Puisque personne ne veut souffrir, qui voudrait bien du vrai Dieu?

Jean-Philippe Trottier: Le christianisme n'est pas une religion naturelle, mais surnaturelle. Dès lors, il est normal que personne ne veuille du vrai Dieu qui souffre. «Scandale pour les Juifs, folie pour les païens...»

Il a fallu que Jésus Christ casse cette dynamique naturelle, lui dont la nourriture est de faire la volonté du Père qui est surnaturel. Son témoignage, son visage et son regard posé sur nous, qui préférons le faux Dieu, nous font saisir à quel point le vrai Dieu dépasse infiniment le faux. À cette aune, le mal subi et la blessure subséquente de la victime changent radicalement de statut et ouvrent à la plénitude. Mais il faut humainement d'abord les refuser pour pouvoir les accepter par la suite. Méfiez-vous des gens qui court-circuitent la révolte et

embrassent un peu trop vite la volonté du vrai Dieu.

Vous dénoncez le culte de la victime comme une nouvelle idolâtrie de notre temps. Comment une victime peut-elle devenir un Dieu?

Dans une vision chrétienne et hormis quelques exemples antiques approximatifs, Jésus Christ a été la première victime déjà divine. La myriade de victimes précédentes ou suivantes sont purement humaines, elles ne peuvent devenir Dieu que

par, avec et en Jésus Christ. Congédiez Dieu et le Christ, il ne vous reste qu'un individu macérant dans sa souffrance qui ne peut chercher réparation que par le moyen de la justice humaine ou, happé par d'habiles idéologues en mal de pouvoir, par sa propre glorification idolâtre – si je suis victime, c'est que je suis pur, beau, innocent, etc. Or, une injustice ne crée pas un ange par rétroaction.

En quoi la victimisation serait-elle une perversion ou une dégradation du christianisme? Le Christ n'est-il pas la victime innocente par excellence, l'agneau immolé par et pour nos péchés?

Chassez Dieu et il revient par la bande, mais de façon dégradée, répétait Gustave Thibon. L'homme ne peut vivre sans un absolu, une cause qui le mobilise et pour laquelle il s'immolera. À cet égard, les athées authentiques sont rares, car ils arrivent douloureusement à maintenir un frêle équilibre entre désillusion et humilité. Ils sont dignes de respect. La plupart des autres se cherchent – et malheureusement se trouvent – un succédané que j'appelle une idole: Progrès, Harmonie, Égalité, Justice, Écologie, Science, Croissance personnelle, Connaissance, Débauche, etc. Aujourd'hui – et c'est l'objet de mon livre –, les athées de pacotille ont trouvé leur nouveau Christ en croix dans les mille-et-une figures de la Victime, ce qui rend leurs luttes

imparables et efficaces dans la mesure où l'innocence totale de leur clientèle leur permet de projeter le mal sur leur vis-à-vis.

Cela dit, le Christ est effectivement la victime. Il fallait qu'elle fût innocente, car seule la pureté absolue rachète absolument. L'humanité ordinaire, pour sa part, est marquée du péché, et le rachat, à ce niveau, est partiel, ambigu, incertain. Or, comment voulez-vous qualifier de pécheuse une personne outragée? Vous voyez-vous en train de vous balader sous un gibet, expliquant doctement aux pendus râlant que leur vie est marquée du péché? C'est le caractère absolument scandaleux de cette affirmation qui donne toute sa force aux victimisations actuelles. Il faut avoir le courage, ou l'humilité, d'aller juste un cran au-delà pour contempler l'Agneau crucifié.

La victime doit-elle, comme le Christ ou Isaac, consentir à son sacrifice, ou au contraire se défendre contre son bourreau? N'avons-nous pas trop longtemps laissé des crimes se perpétrer par indifférentisme ou au nom d'un pacifisme contraire à l'esprit de justice?

Il faut aller au bout de son humanité. Si quelqu'un me gifle, mon premier réflexe, absolument sain, est sinon d'attaquer, du moins de parer le coup. L'esprit de justice est fondé sur la réparation ici-bas et il est à ce titre nécessaire.

L'indifférence ou le pacifisme que vous évoquez est une perversion dans la mesure où l'on détourne le regard ou bien l'on maquille son impuissance ou sa peur en magnanimité. En gros, je me trouve face à un Goliath plus fort que moi. Incapable d'avoir le dessus, je me détourne de lui et, par un tour de passe-passe moral, je lève le nez en proclamant que mon ennemi n'est pas digne que je me mesure à lui, car il sent mauvais. Nietzsche avait un flair impeccable pour débusquer cette tricherie.

Mais comment ne pas sombrer dans un cycle de vengeance? Peut-on pardonner sans fermer les yeux sur l'injustice? La miséricorde est-elle la vertu des faibles, comme le pensait Nietzsche?

«On croit pardonner, et ce n'est que faiblesse», disait Valéry Larbaud. Ça, c'est le côté humain. Jésus Christ en croix, pour sa part, demande à son Père de pardonner, mot profond, puisque ce n'est que Dieu qui pardonne à travers l'homme. Sans Dieu, on retombe dans la vendetta et la loi du talion, ce qui est naturel.

Nietzsche a absolument raison de fustiger cette vertu des faibles, qui ressemblent au renard de la fable, qui se détourne des raisins inaccessibles au motif qu'ils sont trop verts. Le déguisement de la faiblesse que le philosophe vomit à pleines éructations est le résultat de siècles d'appauvrissement des forces vitales de l'homme,

processus qui s'est accompagné d'un discours qui glorifiait par compensation le petit, le débile, le vulnérable. Nietzsche, derrière ses vitupérations, a remis les pendules à l'heure et il a bien fait. Aux chrétiens d'agir en conséquence et de ne pas confondre les délétères faiblesses humaines et l'abaissement divin. La kénose est un luxe, pas une béquille ou un faire-valoir, encore moins un tremplin social. Du reste, le pardon se mesure au scandale qui est pardonné.

Quelles voies de salut discernerez-vous? Un retour à la religion chrétienne du bon vieux temps, une lutte violente contre ces nouvelles idoles ou idéologies?

Je ne crois pas en un âge d'or où les choses et les gens étaient à leur place. En revanche, je crois dans les archétypes, les invariants, les fonctions qui sont les soubassements et les étais d'une civilisation. Inutile donc de revenir au christianisme d'antan; à vin nouveau outre nouvelle. Je ne crois pas non plus à la violence, même s'il faut savoir louvoyer entre les idéologies modernes, quitte à s'y opposer quand elles délirent. *Opportet haereses esse*, disait saint Paul: «Il convient qu'il y ait des hérésies» (1 Co 11,19), car c'est ainsi que l'on pourra approfondir et justifier notre foi. *Mutatis mutandis*, c'est par la critique adverse, aussi méchante soit-elle, que l'on peut revenir, tel le Petit Poucet, à la Tradition innommable et ineffable qui

nourrit notre civilisation. L'humour, dans un premier temps, permet de dédramatiser, de se détacher de ce climat d'hystérie dénonciatrice, et les chrétiens feraient bien de rigoler un peu (je dis bien: un peu) et de sortir de leur constipation morale. Les bouddhistes le savent, qui disent que la nature du Bouddha est un bâton merdeux, suscitant la surprise totale, la rupture dans la trame de sens, puis l'illumination. Les apophtegmes des Pères du désert ne sont pas loin de cette sensibilité.

Vous concluez votre essai en affirmant que «la conscience douloureuse de l'absence de Dieu veut dire que nous sommes à deux doigts de la vraie foi». Que voulez-vous dire? Comment l'athéisme peut-il conduire à Dieu?

C'est toute la question de l'athéisme purificateur dont parle la même Simone Weil. La sensibilité religieuse n'est pas exempte d'hystérie et de névrose, tant s'en faut, et le Dieu barbu que nous avons créé a trop fouillé dans nos anecdotes. Notre époque a bien fait de se débarrasser du père Fouettard, qui n'est au fond qu'une autre idole. Seulement, à la foi craintive du charbonnier d'antan a succédé l'athéisme claironnant du charbonnier, pour reprendre le mot de Thibon. Nous sommes devenus religieusement athées, c'est-à-dire que nous sommes restés des enfants, englués dans le souvenir d'une Église méchante. Nous en

ressuscitons sans cesse les tares, de peur de découvrir le vide sous-jacent et, au-delà, la liberté des vrais enfants de Dieu. C'est infantile! Il faut passer au stade adulte de l'athéisme, à l'athéisme purificateur, lequel mènera à n'en pas douter à une foi adulte. ■

Jean-Philippe Trottier est diplômé de la Sorbonne en philosophie, ainsi que de l'Université McGill et du Conservatoire de musique de Montréal. Chef d'antenne et animateur à Radio VM, il a publié de nombreux ouvrages, dont *La profondeur divine de l'existence* aux Éditions Médiaspaul.



Jean-Philippe Trottier, *Les illusions dangereuses. Comment les idéologies nouvelles asservissent l'homme*, préface de Rémi Brague, Artège, 2023.

ESSAI

Se sacrifier pour la planète ?

Laurence Godin-Tremblay

laurence.godin-tremblay@le-verbe.com

« Il faut faire des sacrifices pour la planète », répètent plusieurs aujourd'hui, sans toujours s'entendre sur la teneur de ces éventuels sacrifices. De recycler davantage à limiter le nombre de naissances, disons que le spectre des suggestions est large. Que comporte vraiment une telle injonction, et que peut-on en tirer ?



C'est un précepte général en philosophie selon lequel, avant de se pencher sur les questions particulières, il faut remonter aux plus universelles. Avant même de déterminer dans le concret quelle action l'homme doit accomplir pour la planète, il importe de délimiter son rapport général aux autres créatures matérielles, selon le but même que Dieu leur a assigné. Pour ce faire, je vous propose un petit excursus à travers la pensée d'un philosophe et docteur de l'Église: saint Thomas d'Aquin.

Vous n'avez jamais pensé évoquer Thomas d'Aquin pour mieux comprendre l'écologie? Certes, il n'a jamais abordé les changements climatiques ou la disparition des espèces, lui qui ne connaissait aucun de ces phénomènes. Mais il a considéré deux questions fondamentales que doit se poser tout chrétien soucieux de la planète: 1) comment Dieu aime-t-il les créatures matérielles non humaines? et 2) pourquoi existent-elles?

Évaluer la responsabilité de l'homme à l'égard des autres créatures matérielles

demande de répondre à ces deux questions plus générales. Car si Dieu commande d'aimer notre prochain comme lui le fait, de même faut-il aimer la création en imitant le plus possible l'amour qu'il lui voue. Et cet amour dépend évidemment des raisons pour lesquelles il a voulu le monde matériel.

DEUX FAÇONS D'AIMER : CONVOITISE ET AMITIÉ

Comment Dieu aime-t-il la planète et, surtout, les créatures matérielles, autres que l'homme, qui l'habitent? Revenons d'abord à la définition de l'amour que pose saint Thomas: vouloir du bien à quelqu'un, à soi-même ou à un autre. L'amour tend ainsi à deux termes: le bien que l'on souhaite à la personne et la personne elle-même¹. Cette division fait distinguer deux types d'amour: la convoitise et l'amitié.

1. *Somme théologique*, Ia IIae, q. 26, a. 4.

L'amour de convoitise concerne le bien qu'on souhaite à soi-même ou à un autre. J'aime cette maison où je vis, mais pas pour elle-même. Je l'aime pour moi, mon mari et mes enfants. Le soin que je lui porte ne suppose qu'un objectif: son usage. Si elle cesse de servir mon bien, je m'en départis, sans hésitation.

L'amitié ne suit pas cette logique utilitaire. J'aime mon mari et mes enfants en eux-mêmes, sans user d'eux pour mon propre bien. Ils ne sont pas de simples instruments.

COMMENT DIEU AIME-T-IL LES CRÉATURES MATÉRIELLES ?

Cette distinction faite, Dieu aime-t-il d'amitié ou de convoitise les êtres matériels ?

Impossible de les aimer comme des amis. L'amitié suppose connaissance et réciprocité. Plus profondément encore, on ne peut pas réellement vouloir du bien aux créatures matérielles, comme le commande l'amour d'amitié, puisqu'elles ne possèdent pas pleinement leur propre bien. Posséder son bien suppose en effet de le connaître et d'en user librement, ce dont se trouvent incapables une roche et même un chien. Le bien, écrit Thomas d'Aquin, concerne à strictement parler seulement ceux pourvus d'une intelligence et d'une volonté, conscients de leur vie et de ce qu'ils possèdent².

Saint Thomas en conclut-il que Dieu aime les créatures matérielles d'un amour de concupiscence ? Oui, avec quelques nuances toutefois, car Dieu n'a pas besoin des créatures matérielles. Il les crée en vue de sa bonté et de sa gloire, non comme des moyens dont il aurait besoin. Les vouloir pour sa gloire et non pour leur usage, c'est donc les désirer dans une certaine gratuité.

Dans cette perspective, les créatures matérielles se comparent à des œuvres d'art, dont la contemplation même fait connaître leur auteur. De fait, Dieu a introduit la diversité dans sa création, écrit

Thomas d'Aquin, pour refléter au mieux sa perfection, impossible à contenir dans une seule créature³.

Ces remarques ne contredisent cependant pas le fait de la dimension instrumentale dans les êtres matériels. Dieu aime le monde matériel en ce qu'il sert l'homme, seule créature matérielle qu'il aime d'amitié.

Cette dimension instrumentale explique que les êtres matériels non humains ne demeurent pas éternellement. On souhaite pour son ami d'exister toujours, mais l'instrument seulement dans la mesure où l'on en a besoin. Cette distinction oblige Thomas d'Aquin à conclure que Dieu aime les créatures matérielles d'un amour davantage de concupiscence que d'amitié.

QUATRE FINALITÉS À L'ÊTRE MATÉRIEL

Je vous ai perdus ? La créature matérielle existe pour Dieu, mais aussi pour l'homme ? Elle est un instrument, mais pas que ? Comment ordonner ces considérations, en apparence contradictoires ?

C'est que l'être matériel possède quatre finalités, remarque Thomas d'Aquin, comportant une certaine hiérarchie. Notre saint docteur compare avec l'exemple de l'œil. Il possède une finalité en lui-même: voir. Mais il existe également pour servir les parties supérieures du corps, par exemple le cerveau, qui constitue l'organe le plus nécessaire à la pensée.

L'œil encore doit servir le bien global de l'individu, qui importe davantage que le bien de chaque partie. Et à tout cela, on doit ajouter que l'œil existe d'une certaine façon pour Dieu, comme l'individu lui-même dont il fait partie.

Cette réflexion vaut pour toute créature matérielle non humaine, en tant qu'elle constitue une partie de l'univers matériel. Chacune d'elle existe en vue 1) de son opération propre, 2) de la partie supérieure de l'univers matériel, à savoir l'homme,

2. *Somme théologique*, IIa IIae, q. 25, a. 3.

3. *Somme théologique*, I, q. 47, a. 1.

La vision chrétienne ne promet pas un anthropocentrisme despotique. Au contraire ! L'humain s'accomplit souvent davantage en sacrifiant certains divertissements ou luxes inutiles.

3) de l'univers matériel dans sa globalité et 4) de Dieu⁴. Autrement dit, un chien par exemple existe 1) pour vivre sa vie de chien et se reproduire, 2) pour servir l'homme, 3) pour contribuer au bien de la totalité du monde matériel, et finalement 4) pour manifester la gloire de Dieu.

Ces finalités ne s'excluent pas, ajoute saint Thomas, au contraire : « Dieu veut la totalité des créatures pour elle-même, bien qu'il la veuille aussi pour lui ; car ces points de vue ne s'opposent pas. Car Dieu veut que les créatures existent pour sa bonté, pour qu'elles l'imitent à leur manière et le représentent ; ce qu'elles font dans la mesure où elles ont l'être par sa bonté, et qu'elles subsistent dans leur nature⁵. » C'est du fait même de posséder une finalité propre que l'être matériel atteint sa finalité ultime : représenter Dieu.

Encore, le fait de servir d'instrument pour l'homme n'exclut pas une valeur en elle-même aux créatures matérielles. Car ces

créatures ne sont pas que des instruments, comme l'est au contraire un lecteur DVD dont on se départit dès que son usage ne convient plus. Il en va un peu comme d'une belle maison, que l'on apprécie pour son utilité, mais aussi pour sa beauté, qui lui confère une certaine valeur en elle-même.

LA RESPONSABILITÉ DE L'HOMME

Ordonner ces finalités permet de tracer la responsabilité de l'homme envers les autres êtres matériels. Que doit-il sacrifier pour eux ? Rien qui empêcherait son existence et son opération, qui se résume ultimement à connaître et à aimer Dieu. Tout précepte écologique empêchant la vie humaine, en restreignant les naissances par exemple, ou nuisant à l'éducation, en limitant de manière absurde l'impression de livres par exemple, contredit la volonté de Dieu pour sa création matérielle. Un tel militantisme place injustement les créatures matérielles au-dessus de l'homme.

Le biocentrisme que réclament plusieurs écologistes n'a aucun sens quand il nie la primauté de l'homme sur les autres êtres naturels. La création matérielle trouve réellement son apogée en l'homme, lui qui entretient avec Dieu une relation d'amitié.

Cela dit, la vision chrétienne ne promet pas non plus un anthropocentrisme despotique. Limiter nos biens matériels ne contredit pas la vie humaine ni son aspiration à la contemplation. Au contraire ! L'humain s'accomplit souvent davantage en sacrifiant certains divertissements ou luxes inutiles.

Le chrétien doit user de la nature et la contempler en reconnaissant qu'il n'en est pas le maître absolu. Il n'en fait pas tout ce qu'il veut et en un certain sens s'y soumet, étant lui-même un être naturel, déterminé à un but établi par un autre que lui. La nature appartient premièrement à Dieu, et l'écologie chrétienne ne constitue ni un biocentrisme, ni un anthropocentrisme, mais réellement un théocentrisme, c'est-à-dire la conscience que Dieu constitue le bien ultime, auquel tout tend, en particulier l'homme. ■

4. *Somme théologique*, I, q. 47, a. 1.

5. *De la puissance*, q. 5, a. 4.

Nicolas Mazellier

HEUREUX SERVITEUR DE L'ÉTAT

Sarah-Christine Bourihane

sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Vous avez peut-être déjà lu la mention « authentique serviteur de l'État » dans un article ou une chronique nécrologique pour honorer l'engagement d'une personne qui a œuvré dans la fonction publique. S'il ne fait aucun doute que le soldat risque sa vie pour sa patrie, en quoi consiste le mérite du fonctionnaire, dont le travail passe souvent inaperçu ?

Quand on m'a demandé de trouver un fonctionnaire pour illustrer le thème du sacrifice, je suis restée dubitative. J'avais toujours été embêtée par le cas des fonctionnaires tablettés, oubliés entre deux dossiers, payés à se tourner les pouces devant leur panneau gris tout fait de moquette. Même s'il s'agit d'une exception, ce phénomène était pour moi le symbole par excellence du fonctionnaire. S'il fallait parler de sacrifice, je me disais que c'était surtout le potentiel des hommes et des femmes d'État qui était sacrifié sur l'autel de la lourdeur bureaucratique, en vue de la sécurité de la retraite.

Nicolas Mazellier, sous-ministre adjoint au ministère de l'Éducation au moment de cet entretien et aujourd'hui administrateur de l'État, ne rentre vraisemblablement pas dans cette catégorie. Un oiseau rare d'une autre génération ? Il ne semblerait pas. Comme enseignant à l'École nationale d'administration publique, il forme les fonctionnaires de demain, motivés à se mettre au service des citoyens. Désamorcer les préjugés, cela fait partie de son rôle. Au bout du fil, il déconstruit les miens un à un, en me montrant un autre visage du serviteur de l'État, fier de l'être.

Photo : avec l'aimable autorisation de Nicolas Mazellier. Montage: Émilie Dubern / Le Verbe.



« On peut dire que nous avons une vocation à servir l'intérêt général. Ça, c'est ce qui m'a toujours porté. »

HEUREUSE ABNÉGATION

D'aussi loin qu'il se souvienne, M. Mazellier voulait œuvrer dans la fonction publique. Une fois dans les rangs, a-t-il été déçu par ce milieu, ou séduit par d'autres horizons professionnels plus verts ? Sa réponse est catégorique : « Non, jamais. »

Nicolas Mazellier a toujours été marqué par trois conseils que son professeur avait donnés à sa classe, quand il était jeune étudiant en France, dans une école administrée par des jésuites : « Ayez conscience de trois choses dans votre vie : votre formation doit s'arrêter avec votre vie, ayez l'esprit critique et non pas l'esprit de critique, construisez votre vie au service des autres. »

Le dernier conseil résonne particulièrement en lui. Pour M. Mazellier, c'est clair : il le mettra en pratique en devenant fonctionnaire. « On peut dire que nous avons une vocation à servir l'intérêt général. Ça, c'est ce qui m'a toujours porté. L'État est un vecteur de sens dans une société, et par conséquent, le servir, c'est quelque chose d'extrêmement noble, qui se rapproche d'une certaine vocation. »

LE GRAND TOUT

M. Mazellier a une longue feuille de route : il a parcouru plusieurs ministères en 25 ans. Dans sa carrière, lui est-il arrivé de perdre la vue d'ensemble ? Quand chacun accomplit sa petite tâche, dans une architecture complexe où on peine à voir s'ériger le sommet, n'est-ce pas un travail qui devient vain et dénué de sens ?

« J'aime bien cette petite anecdote que François Mitterrand a rapportée en 1988 durant sa campagne électorale : « Un passant voit deux ouvriers et leur demande ce qu'ils font. Le premier répond qu'il met une pierre sur l'autre, et le deuxième dit qu'il construit une cathédrale. »

« Il faut justement relever la tête et se rappeler que le petit geste qui semble insignifiant, la petite décision qu'on prend, la note qu'on écrit, on peut dire que c'est une finalité en soi et que ça s'arrête là, ou on peut se dire au contraire que l'on construit la société en collaboration avec le politique », m'explique l'homme, avec conviction.

Que la bureaucratie ait ses lenteurs, il ne s'en étonne pas. L'univers administratif est complexe, puisque les fonctionnaires naviguent à travers une masse gigantesque de données et d'inconnus.

« La différence entre une entreprise privée et la fonction publique, c'est la différence entre complexe et compliqué. Vous avez les bons outils, les machines et les plans pour monter un Boeing 747. C'est compliqué, mais vous êtes capable de le faire. Plantez votre fourchette dans un plat de spaghettis, vous n'êtes pas capable de savoir quel spaghetti va tourner autour de la fourchette. Ça, c'est complexe. Comme fonctionnaire, on ne peut pas prendre des décisions sur le coin d'une table », philosophe Nicolas Mazellier.

EFFACEMENT LÉGITIME

Quand je questionne mon interlocuteur sur les batailles menées au cours de sa carrière et celles dont il est fier, ses réponses sont succinctes. Certes, il en existe : des réformes chez Investissement Québec, au ministère des Finances ou à celui des Relations internationales. Mais je sens chez lui une réserve à en parler.

— Vous préférez ne pas trop parler de vous ?

« Comme fonctionnaire, nous avons un devoir de réserve, et comme administrateur de l'État, ce devoir est encore plus exigeant. On est là pour protéger le fonctionnement de l'État et les décisions du politique. On est à la disposition des élus.

« Il y a un sacrifice à faire pour des gens qui ont des idées et qui entrent dans la fonction publique. Nous sommes là pour conseiller, exercer une influence. Nous ne sommes pas là pour décider. Si

un fonctionnaire veut le faire, il a la possibilité d'aller mettre sa tête sur l'affiche électorale.»

— Il y a une certaine forme de sacrifice de son égo, alors ?

«On a beau avoir la meilleure idée du monde, elle peut ne pas être reconnue. Là, on en prend un coup. Et si elle est retenue, ce n'est pas la nôtre, c'est celle du politique, qui va porter cette décision-là.»

Selon M. Mazellier, la plus grande qualité requise pour un fonctionnaire est l'humilité. Sa tâche est simple : être un rouage entre les citoyens et la sphère politique, être au service des deux. Il n'est pas là pour lui-même, mais pour être un pivot.

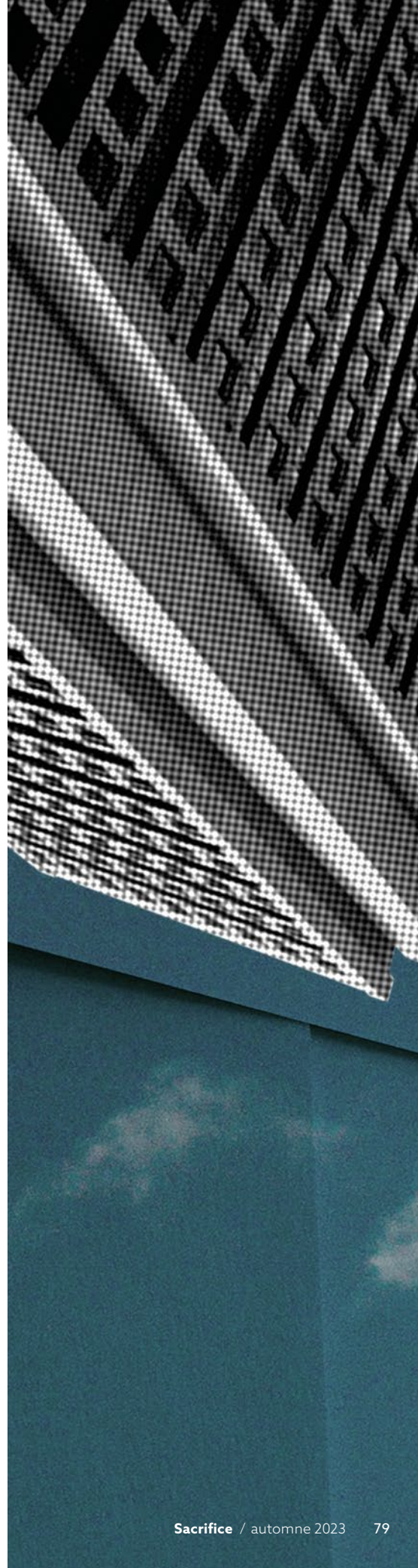
DEVOIR D'EXIGENCE

«Construire des kayaks, oui, ça rend les gens heureux la fin de semaine. Moi personnellement, j'aurais du mal à trouver une motivation à travailler pour des intérêts particuliers, même s'ils servent. Dans notre système, la motivation pour travailler dans le privé, ça reste le profit, ça reste l'argent, alors que, dans la fonction publique, nous n'avons pas cet enjeu», constate M. Mazellier.

Il considère qu'un autre des sacrifices à faire comme fonctionnaire, c'est celui de rendre des comptes de la gestion du portefeuille public et d'accepter que son travail soit passé sous la loupe.

«Dans le contexte d'aujourd'hui, on vit une certaine sorte de rejet. Les gens n'ont pas nécessairement une haute idée du politique ou certainement pas de l'administration publique. Mais quand vous travaillez sur des programmes scolaires, quand vous travaillez sur les subventions qui sont accordées aux artistes, sur les relations internationales, que vous travaillez à donner un permis de conduire, vous contribuez au quotidien des gens, à la société», pense M. Mazellier.

Le service du fonctionnaire ne se paye pas par les éloges de la reconnaissance sociale, mais par des petites actions répétées dans l'ombre qui servent la collectivité. Dans les hauteurs d'un édifice en béton sans distinction, l'homme d'État veille avec ses milliers de semblables à exécuter des tâches qui semblent banales. Mais pour Nicolas Mazellier, il ne faut pas se fier aux apparences. Car une des définitions du sacrifice est de renoncer à ses intérêts propres, pour un idéal, plus grand. ■





Les dessous du sacrifice

Leslie-Ann Boily
redaction@le-verbe.com

Prier à genoux le chapelet, se priver pendant le carême, ou encore s'infliger de sévères pénitences corporelles viennent souvent à l'esprit lorsqu'on évoque l'idée du sacrifice chez les chrétiens. Dans la mentalité populaire, l'idée du sacrifice chrétien peut frôler, par moments, la caricature ou l'absurde. Le sacrifice qui va jusqu'à la croix étant au cœur de la foi chrétienne, est-ce à dire que celle-ci est absurde ? Voyons si la psychologie peut contribuer à éclairer ce problème.

Le sacrifice, du latin *sacer facere* (rendre sacré), peut être défini comme une offrande. Dans l'Ancien Testament, le peuple offre souvent des animaux en sacrifice. Abraham est prêt à immoler son unique fils par amour pour Dieu. Dans le Nouveau Testament, Jésus affirme: «Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis» (Jn 15,13). Jésus est d'ailleurs l'offrande ultime pour la rédemption de nos péchés, ces petites et grandes morts quotidiennes qui nous coupent de l'amour avec un grand A.

La question du sacrifice est avant tout une question théologique, car elle se fonde sur l'étude du rapport à Dieu. Toutefois, la psychologie, qui s'intéresse à l'être humain dans son rapport à soi, aux autres et au divin dans certaines approches – humaniste-existentielle, transpersonnelle ou holistique –, peut également apporter son éclairage. Une définition plus englobante de l'expérience humaine du sacrifice pourrait être tentée: le renoncement volontaire à quelque chose par amour pour quelqu'un ou pour Dieu.

CONTEXTUALISER LE SACRIFICE

Comme objet d'études en psychologie, tout sacrifice doit d'abord être contextualisé. Quel est l'objet du sacrifice et quelle importance lui accorde-t-on? À quel besoin répond-il et quelles en sont les motivations?

Le sacrifice est indissociable de son objet. L'exemple du parent qui se donne par amour pour son enfant semble à propos. Il se prive de sommeil, de loisirs et de nourrir comme avant ses relations sociales pour s'occuper de son enfant. Ces sacrifices constants sont certes exigeants, mais ils peuvent devenir enrichissants dans la mesure où les renoncements sont de plus en plus consentis.

Tout sacrifice a aussi ses motivations propres. La motivation pourrait être définie ainsi: un état psychologique qui pousse à agir et à maintenir cet agir dans la direction du but fixé, peu importe les obstacles. Différents desseins peuvent motiver le sacrifice. Pour un même but, ils varieront selon les individus et seront souvent multiples chez une même personne. De plus, ces motivations se divisent en deux catégories selon l'objet du don et les intérêts en jeu. Dans la première, le don est opportuniste, il attend une rétribution; dans la seconde, la privation est consentie, le donneur offre librement au receveur. Dans les deux cas, il y a un don, mais seul le second représente une motivation altruiste par sa disposition bienveillante et son souci du besoin de l'autre sans rien attendre

en retour. Des études ont démontré que les personnes qui adoptent des comportements altruistes sont plus heureuses et présentent moins de risques de développer des troubles de santé mentale comme la dépression. Par ailleurs, plus les comportements altruistes sont adoptés, plus il est facile de continuer dans cette voie (voir Shankland et André, 2020).

La motivation est source de fidélité dans l'épreuve, car le renoncement est éprouvant. Par exemple, il est possible de sacrifier des plaisirs temporaires qui apportent de petits réconforts pour prioriser ce que l'on reconnaît comme des biens plus élevés, par exemple l'amour du prochain ou de Dieu. Sacrifier l'envie d'une aventure d'un soir procède de la même logique: privilégier la fidélité à son époux et à sa famille au nom d'un bien plus durable, comme la relation de confiance qui a été construite au fil du temps. La motivation permet de garder le cap.

Sacrifier certaines conduites pour assurer une meilleure cohérence avec ses valeurs peut être exigeant et demande du temps. Mais cette posture est payante. En effet, lorsque nous agissons en fonction de nos buts et de nos valeurs tout en acceptant les obstacles et le vécu intérieur que cela génère – émotions, pensées – sans chercher à les éviter, nous sommes dans une posture de flexibilité psychologique (Hayes *et al.*, 2006). Celle-ci rend la personne plus apte à s'adapter à l'environnement qui est constamment en mouvement. La flexibilité est d'ailleurs associée à une bonne santé psychologique.

POUR UN PLUS GRAND BIEN

Sacrifier un bien pour un autre plus grand encore peut donner l'impulsion motivationnelle de rechercher plus activement l'objet du désir. «Cherchez et vous trouverez» (Mt 7,7). Dans la posture théologique, si je choisis de chercher Dieu, mes actions seront orientées vers lui. C'est dans l'ascèse, soit la privation, que les pères du désert ont cherché, puis trouvé Dieu. C'est dans le manque que Dieu peut se trouver, car il ne peut combler celui qui est déjà plein de lui-même.

La psychologie part ici davantage d'une quête de soi quant au sacrifice. Par exemple, un plaisir éprouvé lors d'une activité nourrit le bien-être psychologique et assure une bonne santé mentale. Mais pour faire l'activité qui est source de plaisir, il faut renoncer à plusieurs choses: des passetemps parasites, des projections du réel, et parfois certaines façons de faire, pour en choisir de meilleures. Le passionné de ski, par

exemple, passe beaucoup de temps sur les pentes et doit incidemment choisir ses loisirs en conséquence.

Si ces choix lui procurent un bien-être psychologique, il y a fort à parier que cela transparait à l'extérieur. Partant du principe démontré que les émotions sont contagieuses, ce skieur vivant des émotions positives entraîne ses proches dans une spirale ascendante d'émotions positives. Des études ont établi que les gens heureux sont entourés de gens heureux (voir Goleman, 2006).

Mais où est Dieu là-dedans ? Saint Augustin, un docteur de l'Église, apporte un éclairage intéressant en affirmant ceci : « Aime et fais ce que tu veux. » Il est possible d'être heureux en sacrifiant au quotidien de petites et de grandes choses par amour de ce que l'on désire vraiment. Un sain sacrifice est donc source de joie : c'est ce que révèlent les pères du désert dans leur quête de Dieu et le skieur passionné dans sa quête personnelle d'excellence.

APPRENDRE À RENONCER

Le renoncement est fondamentalement lié à la maturité humaine en psychologie. Pour Judith Viorst (1988), psychanalyste de formation, il faut renoncer à beaucoup de choses pour devenir des adultes matures. L'enfant doit renoncer à certains désirs, envies ou projections du réel au cours de son développement. Il apprend ainsi à accepter les événements malheureux et sera mieux préparé à affronter les épreuves qu'il ne manquera pas de rencontrer au fil du temps.

La notion de choix est capitale dans le renoncement. Un choix mûri et conscient des impacts réels du renoncement est une voie de maturité psychologique indéniable. C'est à travers l'acceptation de la souffrance que la croissance psychologique est pleinement possible. Mais attention : c'est ici que le bât est le plus susceptible de blesser. Certains sacrifices sont plus coûteux que d'autres sur le plan psychologique. Une plus grande souffrance guette la personne qui agit par peur ou contre sa volonté. De même, le recours aux mécanismes de défense qui maintiennent dans une vision sous-optimale de la réalité et qui coupent de soi, des autres ou de Dieu rendent difficile l'accueil de la souffrance. La tentation est alors de se replier sur sa souffrance, et l'enfermement fait obstacle au juste discernement.

Au contraire, une fois la souffrance acceptée et les conflits psychologiques résolus, l'angoisse sera diminuée et les relations avec les autres seront rétablies. Comme le disait Jean Monbourquette en s'inspirant

des écrits de Carl Gustav Jung, il s'agit d'appivoiser son ombre. Il faut amener l'ombre à la lumière pour la transformer en acceptation du réel. Le discernement psychologique œuvre de concert avec la grâce pour nous apprendre à sacrifier sagement.

Enfin, le sacrifice mature implique de renoncer à être vu et reconnu. L'agir doit être motivé par l'amour, non par la reconnaissance, pour être pleinement libre. Jésus conseille d'ailleurs : « Toi, quand tu jeûnes, lave-toi le visage et parfume-toi la tête. Ainsi, tu ne montreras pas aux autres que tu jeûnes » (Mt 6,17-18). L'amour fait fi de la reconnaissance.

LES FRUITS DU SACRIFICE

Sans l'ombre d'un doute, tous les petits et grands renoncements faits par amour forgent notre cœur et notre capacité à aimer. Chaque don de soi permet de se décentrer de ses désirs égoïstes pour privilégier le bien de l'autre et le bien commun. Ils font croître en nous la compassion et conduisent à une plus grande maturité psychologique et spirituelle. ■

Références

- Deci, E. L., et R. M. Ryan, *Intrinsic motivation and self-determination in human behavior*, New York, Plenum, 1985.
- Goleman, D., *Social intelligence: The new science of human relationships*, Bantam Books, 2006.
- Hayes, S. C., et al., « Acceptance and commitment therapy : model, processes and outcomes », *Behaviour research and therapy*, vol. 44, n° 1, 2006, p. 1-25, [en ligne]. [doi.org/10.1016/j.brat.2005.06.006].
- Monbourquette, J., *Appivoiser son ombre*, Novalis, 2011.
- Ryan, R. M., et E. L. Deci, « Intrinsic and Extrinsic Motivations : Classic Definitions and New Directions », *Contemporary Educational Psychology*, vol. 25, n° 1, 2000, p. 54-67, [en ligne]. [doi.org/10.1006/ceps.1999.1020].
- Shankland, R., et C. André, *Ces liens qui nous font vivre. Éloge de l'interdépendance*, Odile Jacob, 2020.
- Viorst, J., *Les renoncements nécessaires: Tout ce qu'il faut abandonner pour devenir adulte*, Robert Laffont, 2003.

PRIÈRE

Entre gouffres et montagnes

Ariane Beauféray
ariane.beauféray@le-verbe.com

J'écris ces mots le cœur en deuil. Mon grand-père est mort aujourd'hui.

Un coup de téléphone matinal. Une nouvelle qui tombe comme du plomb et met de côté les soucis du quotidien. Tristesse de ne plus te revoir ici-bas. Inquiétude: te reverrai-je là-haut?

Mon grand-père n'était ni baptisé ni croyant. Le fond de son cœur avant qu'il expire, et le fond de son âme après la mort, je ne les connais pas. Pour son salut, ma journée a commencé dans la prière et le jeûne.

LE GOUFFRE

L'avez-vous déjà remarqué? La vie semble être une suite de gouffres plus ou moins profonds, de vallées tranquilles, et aussi de montagnes à escalader.

Les gouffres, on ne les a pas demandés: on tombe dedans. Ce sont toutes les difficultés de la vie: faim, soif, maladies, deuils, pertes... et aussi tous nos péchés. On peut se complaire dans ce trou, y rester en se disant qu'après tout, c'est notre place. Que puisque la vie est dure, autant demeurer dans la tristesse et la nonchalance. On ne vit plus alors; on est comme un robot. Et parfois même, on meurt.

Mais généralement, on préfère vivre plutôt que survivre. Le désir de vie nous donne le courage de nous extirper du trou à la force de nos bras.

C'est le père qui se saigne pour mettre du pain sur la table. C'est la mère qui sacrifie son sommeil pour son tout-petit. C'est l'enseignant qui ne jette pas l'éponge devant un élève en difficulté. C'est mon grand-père qui se levait si tôt le matin pour aller travailler. «Amen, je vous le dis: chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait» (Mt 25,40).

Cela dit, souvent, nos forces ne suffisent pas. Les difficultés nous rattrapent. La tristesse et le découragement nous submergent encore. Nos péchés nous accablent. Nous trébuchons; la pente est trop forte. Pour sortir du gouffre, il faut faire un autre sacrifice: reconnaître qu'on n'y arrive pas. «Le sacrifice qui plaît à Dieu, c'est un esprit brisé; tu ne repousses pas, ô mon Dieu, un cœur brisé et broyé» (Ps 50,19).

Nous sacrifions notre amour propre. Nous acceptons que l'épreuve nous change, et nous acceptons surtout d'être secourus. «D'un grand espoir j'espérais le Seigneur: il s'est penché vers moi pour entendre mon cri. Il m'a tiré de l'horreur du gouffre, de la vase et de la boue; il m'a fait reprendre pied sur le roc, il a raffermi mes pas » (Ps 39,2-3).

LES VALLÉES ET LES MONTAGNES

Nous ne sommes pas toujours dans le gouffre. Les épreuves ont toutes une fin. Il y a aussi... des périodes de vallées.

Tout semble bien aller. Nous reprenons notre souffle. Nous évitons les trous – ou bien est-ce les trous qui nous évitent? – et la vie suit son cours. Aller au musée, combattre les pissenlits, manger de bons repas, repeindre son salon. Ce n'est pas désagréable. Les souffrances sont légères. Mais ce n'est pas l'extase non plus. Parce qu'il n'y a pas de grand défi.

Et pourtant... Les montagnes se dressent devant nous. Nous pouvons les ignorer; nous ne sommes pas obligés de les grimper. Elles ne mettent pas en péril notre vie, nos relations ou notre travail. On va au cinéma, on s'offre un chalet ou un voyage, histoire de pimenter un peu le quotidien. Pourtant, ce qui rend les randonnées si palpitantes, ce ne sont pas les petits sentiers tranquilles... Il faut grimper quelques montagnes.

C'est l'accueil d'un enfant de plus dans sa maison. C'est dire oui à une nouvelle mission. C'est jeuner pour mieux apprécier ce qui nous entoure, et ceux qui nous entourent. C'est se battre contre une mauvaise habitude. C'est faire le bien pour son ennemi. C'est choisir à nouveau son époux, même si le cœur s'est refroidi.

Et tout cela, c'est encore un sacrifice. On grimpe encore, à la force de nos bras, cette paroi plus ou moins abrupte qu'on a choisie cette fois. On est prêt et déterminé à quitter cette vallée tiède, morne et fade. On prend un risque, mais on sait que c'est nécessaire. «Si quelqu'un veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Car celui qui veut sauver sa vie la

perdra, mais qui perd sa vie à cause de moi la trouvera » (Mt 16,24-25).

Cette montée est similaire à celle qui nous a fait sortir du gouffre. On vise la vie. Il y a de la souffrance. On se sacrifie à nouveau, volontairement. Et se faisant, on est transformé.

«Tu ne voulais ni offrande ni sacrifice, tu as ouvert mes oreilles; tu ne demandais ni holocauste ni victime, alors j'ai dit: "Voici, je viens"» (Ps 39,7-8).

Ce que nous offrons à Dieu, c'est nous-mêmes. Nous sommes l'offrande, comme le Christ s'est fait offrande.

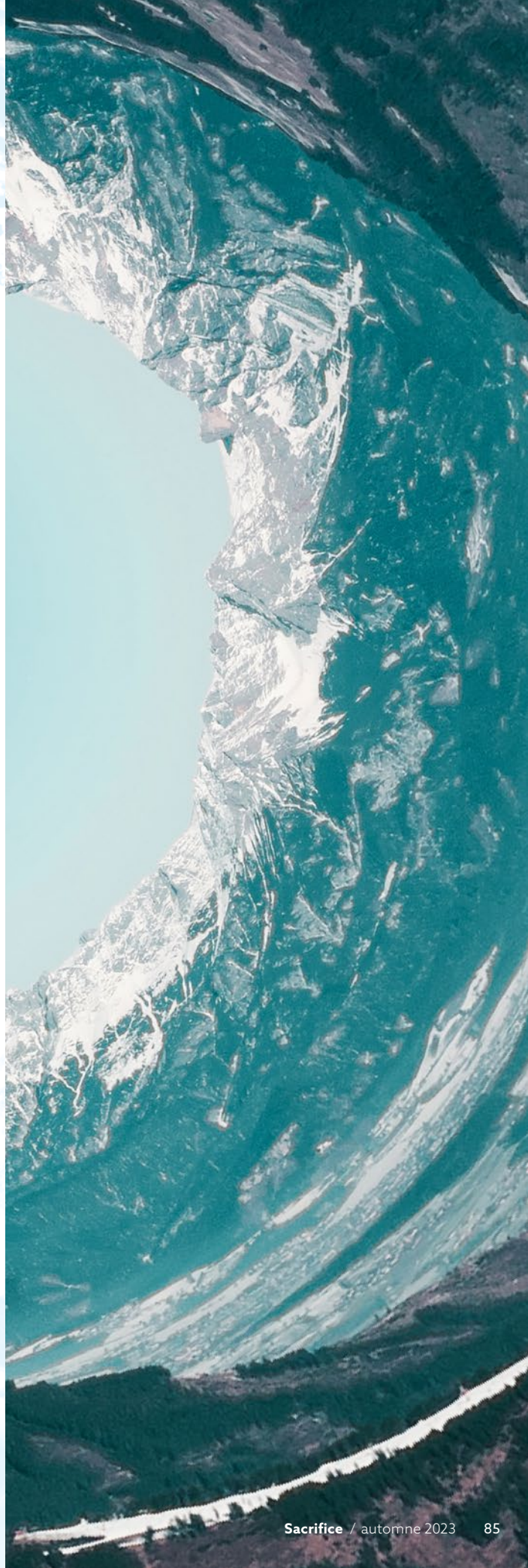
S'OFFRIR AVANT LA FIN

Contrairement à celle du Christ, notre offrande est bien imparfaite. Une fois encore, la force de nos bras ne suffit pas. Ce versant de montagne, nous ne pouvons pas le grimper seuls. Mais Dieu le sait. Il nous envoie donc son Esprit pour soutenir nos pas. Il répond à chacun de nos appels.

Alors, relevons nos yeux vers lui. Appelons-le dans le gouffre. Quittons nos vallées tranquilles. Gardons-le à nos côtés sur nos montagnes. Cela commence par un sacrifice, et cela se termine par un sacrifice. C'est une prière en acte, qui implique tout notre être avec constance. «Je vous exhorte donc, frères, par la tendresse de Dieu, à lui présenter votre corps – votre personne tout entière – en sacrifice vivant, saint, capable de plaire à Dieu: c'est là, pour vous, la juste manière de lui rendre un culte» (Rm 12,1).

Ce qu'il souhaite, c'est notre vie; pour nous transmettre la sienne.

Et c'est notre vie *aujourd'hui* qu'il désire. Afin que, lors de notre toute dernière ascension, lorsque nous passerons les ravins de la mort, nous soyons prêts à recevoir la sienne entièrement. Il n'y aura plus de sacrifices, plus de souffrances, plus de péchés ni d'inquiétudes; mais uniquement la vie, pleine et abondante. Si nous nous donnons à lui comme il se donne à nous. ■



Parrainez un de nos 6 PROJETS MISSIONNAIRES



LE-VERBE.COM

- **200 000 \$/année**
Pour + de 400 000 personnes touchées.

Des articles et des vidéos qui jettent la lumière de l'Évangile sur les tendances Web de l'heure.

- **Pour toucher les jeunes là où ils sont sur les réseaux sociaux comme Facebook, TikTok, Instagram et YouTube.**



ON N'EST PAS DU MONDE

- **80 000 \$/saison de 32 épisodes**
Pour + de 170 000 auditeurs

Une émission qui conjugue foi et culture avec intelligence et humour, animée par Antoine Malenfant.

- **Pour montrer comment la foi s'incarne dans tous les aspects de la vie sociale et familiale.**



MAGAZINE LE VERBE

- **100 000 \$/6 numéros**
Pour + de 200 000 lecteurs

Un magazine qui présente la foi chrétienne enracinée dans le monde d'aujourd'hui et qui est distribué gratuitement sur la place publique à plus de 100 000 exemplaires par année.

- **Pour rejoindre toute personne de bonne volonté qui s'interroge sur le sens de sa vie.**



NUMÉROS SPÉCIAUX

- **25 000 \$/2 numéros**
Pour + de 14 000 lecteurs

Une grande revue de 116 pages admirablement illustrée qui actualise un thème biblique par des reportages et des témoignages.

- **Pour former les croyants à voir notre monde avec les yeux de la foi et montrer comment le christianisme est toujours actuel.**



le-verbe.com/faites-le-lien



LES VERBOMOTEURS

→ 1 500 \$/épisode

Une nouvelle émission hebdomadaire avec l'équipe de rédaction du *Verbe* diffusée à la radio et sur Internet.

→ Pour proposer un point de vue différent de celui des médias séculiers en offrant un regard chrétien sur l'actualité politique, culturelle et religieuse.



REPÈRES



→ 500 \$/épisode

Un nouveau balado de grandes conversations sur des enjeux philosophiques de notre temps avec Louis-André Richard.

→ Pour donner des repères aux étudiants et aux chercheurs de vérité qui souhaitent mieux décoder d'où vient notre monde et où il s'en va.

FAITES LE LIEN

CAMPAGNE MAJEURE 2022-2026



4 OBJECTIFS

- Évangéliser les chercheurs de Dieu.
- Toucher les jeunes en quête de sens.
- Former les croyants à l'intelligence de la foi.
- Soutenir les communautés chrétiennes dans leur mission.

Pour parrainer l'un de nos
6 projets missionnaires,
contactez-nous au :
418 908-3438.



SUR LA ROUTE

De
STEUBENVILLE
peut-il sortir quelque
chose de bon ?

**TÉMOIGNAGE D'UNE COMMUNAUTÉ
EN VOIE DE REVITALISATION**

Benjamin Boivin
benjamin.boivin@le-verbe.com

Illustrations : Louis Roy

Après douze heures de route dans le Nord-Est américain, nous voici enfin arrivés au Leonardo's Coffeehouse, moyeu de la communauté catholique de Steubenville, capitale mondiale de la vitalité catholique - dans nos cœurs en tout cas. Avec mon ami et collègue Louis Roy, nous sommes venus récolter le témoignage de cette petite bourgade sur les rives du fleuve Ohio dont la laideur n'a d'égal que le dynamisme chrétien, dont la pauvreté n'a de rivale que le pouvoir d'attraction.



Nous avons traversé les plates autoroutes du pays à la recherche d'une rencontre, d'une expérience humaine fondatrice, nous qui nous sommes amourachés du travail fait par *New Polity*, une jeune revue catholique locale, organisatrice d'une conférence annuelle qui, en dernier ressort, est le prétexte de notre visite. Naturellement, nous sommes venus voir, écouter et apprendre, mais nous sommes aussi et surtout venus rencontrer les personnes, célèbres et inconnues, qui ont fait de Steubenville un phénomène social distinctif dans le paysage catholique nord-américain, une communauté intégrée, ou plutôt en voie d'intégration, où vivre d'une foi catholique intense et transversale a quelque chose de délicieusement banal.

Nous avons passé des semaines à rêvasser, à fantasmer sur notre objet d'étude, à préparer des entretiens, à planifier nos déplacements, notre hébergement. Nous avons naturellement rencontré dès l'instant de notre arrivée une ville bien réelle, en chair et en os et en béton et en brique, en rouille aussi, une ville qu'à simplement regarder on voit blessée, ravagée par la violence de l'industrialisation, de la désindustrialisation, une ville souillée par l'économie de marché.

Durant son âge d'or, pendant la première moitié du XX^e siècle, Steubenville est une ville industrielle en croissance. Sise au confluent de ce que l'on appellera plus tard la *Rust Belt* et de l'Appalachie - haut-lieu de culture *hillbilly* -, la région est le creuset d'une industrie métallurgique florissante qui s'évanouit dans la seconde moitié du siècle dernier sous la pression combinée



de réglementations environnementales et de la mondialisation. La population connaît une telle décroissance que le centre-ville de la localité est maintenant partiellement inhabité, prenant les airs d'un village western abandonné, en fraîche voie de réhabilitation.

LES OUBLIÉS DU LIBÉRALISME

Nous revenons d'une visite à la ferme de Shawn et Beth Dougherty, à Toronto, Ohio – 5000 âmes plus les bêtes. Le couple, après s'être porté acquéreur d'une terre jugée par l'État impropre à l'agriculture, l'a progressivement transformée en un environnement capable de répondre généreusement aux besoins de toute la famille.

Parmi les nombreux visiteurs se trouve Garrett, venu de Knoxville, au Tennessee. Il n'en est pas à sa première visite dans la région et semble avoir compris la teneur de la leçon: «Je trouve Steubenville inspirante parce qu'il est clair que c'est une ville que le libéralisme a oubliée. De la même manière que les Dougherty ont trouvé

« JE PENSE QUE NOUS DEVRIONS NOUS RÉFUGIER DANS DES ENDROITS PAUVRES. »

– Marc Barnes, rédacteur de *New Polity*

une terre que le libéralisme avait oubliée, et qu'en aimant Dieu et en lui faisant confiance, ils ont pu la transformer en quelque chose de fructueux, de beau et de fertile, je vois la même chose se produire à Steubenville. »

« WELCOME TO STEUBENVILLE! »

Marc Barnes, le rédacteur de *New Polity*, nous a garanti un accueil personnel. Il a livré la marchandise. Également organisateur de la conférence, il a prévu avec l'organisme qu'il dirige un hébergement dans des familles locales pour les

participants s'y étant pris suffisamment d'avance, offrant ainsi une expérience « authentique » que nous, millénariaux tardifs, ne pouvions qu'espérer. Magnanime, il nous arrangerait quelque chose, qu'il nous a dit, même si naturellement nous nous étions pris bien tardivement pour éviter l'hôtel.

Ce n'est que quelques heures avant notre arrivée en ville que nous recevons les coordonnées de notre lieu de résidence pour la semaine. En farfouillant sur *Google Maps* – incapables de patienter quelques heures –, nous avons vu nos attentes enfler devant l'image séduisante d'une fantasque villa locale, un manoir victorien qui, vu de loin, nous a semblé aussi charmant qu'invraisemblable.

À mesure que nous approchons le pas de la porte, nous commençons à comprendre ce qui nous arrive. De loin, tout est beau. De près, c'est autre chose. La maison est dans un état de décrépitude plus ou moins avancé, comme la plupart des demeures du secteur – fièrement annoncé comme le quartier historique de Steubenville –, un long chapelet de grosses baraques du même genre, un étalage de maisons hantées.

Nous cognons. Personne ne répond. Nous attendons quelques minutes, naturellement, pendant lesquelles émerge en nous un sentiment d'inquiétude sourd, caractéristique du touriste égaré dans les mauvais quartiers. Mais il n'y a à Steubenville – pourrait-on croire – que des mauvais quartiers. Marc, notre guide aussi intrépide qu'imprévisible, nous a laissé un code d'accès. Louis et moi choisissons alors, fatigués après deux longues journées sur la route, d'en faire usage. Nous entrons dans la maison. « Si une hache s'était abattue sur mon crâne à l'ouverture de la porte, je n'aurais pas été surpris », lui confiais-je quelques minutes plus tard.

L'intérieur de la maison, comme son extérieur, ne gagne pas à être connu. Séduisant au premier coup d'œil, le hall d'entrée laisse place à une vaste demeure manifestement inhabitée dont l'état se détériore à chaque pas franchi. On attend là pendant dix bonnes minutes, mi-amusés, mi-effrayés.

C'est alors que notre hôte Marc débarque dans la maison, tout sourire, habillé pour jardiner, un bébé dans les bras. Il nous explique, avec un charisme débordant, que nous habiterons ici pour les quelques prochains jours, avec deux autres jeunes



hommes venus respectivement du New Jersey et du Kansas. Il nous fait visiter, nous présente la colonie de pigeons sise au troisième étage – prière de ne pas déranger –, nous décourage de passer trop de temps près d'un amonçement inquiétant d'amiante à l'air libre près de la toilette et nous explique qu'il doit souper avant de se préparer pour la petite fête qui ouvrira le cycle de conférences quelques heures plus tard. Il habite juste en face, si nous avons des questions, et nous promet de nous redonner des nouvelles. « *Welcome to Steubenville!* »

Arrivent nos colocataires. Nous avons une heure d'avance sur leur étonnement, eux qui aussi pensaient profiter de la présence envoutante de Marc et de la cuisine, supposée excellente, de son épouse. Ils retombent sur terre brutalement. L'un d'eux, appelons-le Tom, un Kansasais aux airs de Chuck Norris, descend vers sa voiture, marmonnant, puis en remonte avec une épée qu'il dépose, rictus aux lèvres, au centre de l'étage en nous l'indiquant comme une garantie de sûreté. Il se dégage de lui une sécurité insécurisante. On découvre plus tard qu'avec Harry – gars fort sympathique du New Jersey –, il fait le pèlerinage annuel vers Steubenville depuis trois ans déjà et revient cette année pour entendre parler de permaculture.

Le ton est donné. La maison, une icône.

UN CARREFOUR HÉTÉROCLITE

Les conférences, aussi intéressantes et intellectuellement nourrissantes soient-elles, ne sont pour nous qu'un prétexte pour rencontrer des personnes, des signes visibles de ce qui se passe dans cette ville revenue, semble-t-il, d'entre les morts.

Nos soirées à Steubenville, nous les passons dans un atelier local, prémices d'une école alliant apprentissage de la menuiserie et théologie du travail. On y mange du pain et du beurre produits par des familles locales. Nous faisons la rencontre de mennonites de la région, venus à bicyclette, bretelles aux épaules, profiter de la soirée et échanger eux-mêmes avec des visiteurs de partout au pays.

Nous discutons avec Colin et Abby, des missionnaires catholiques, de leur travail auprès des

sans-abris de Baltimore, au Maryland, puis avec Madison, venue de Dallas, au Texas. Dans la jeune vingtaine, consultante en ingénierie des données et en analyse, elle gagne très bien sa vie. Adeptes de l'émission *Pints with Aquinas*, produite par Matt Fradd à Steubenville, elle souhaite visiter la région depuis longtemps.

« J'ai découvert *New Polity* parce que je cherchais à savoir comment la doctrine sociale de l'Église s'applique dans les domaines de l'argent, de la politique et d'autres choses de ce genre, parce que j'étais assez mal éduquée dans ce domaine. [...] Il y a environ deux ou trois semaines, je suis allée sur leur site Web, j'ai trouvé la conférence – je n'en avais aucune idée – et j'ai réservé mes billets un jour plus tard! »

On trouve sur les lieux un prêtre catholique oriental et un représentant local de la Fraternité sacerdotale Saint-Pie-X (FSSPX) – il avait la tronche de l'emploi. On nous vante les mérites d'un anonyme du secteur qui occupe son temps à dissuader des catholiques traditionalistes de marcher ensemble avec les schismatiques. Nous retrouvons enfin notre hôte, Marc, avec qui nous passons le reste de la soirée à papoter des controverses aussi absconses qu'actuelles et anachroniques de la droite postlibérale.

UNE UNIVERSITÉ TEL UN PHÉNIX

Au fil des rencontres se brosse devant nous un portrait de plus en plus précis de la communauté et de ses défis.

Le quartier historique où nous logeons est durant l'âge d'or de la ville son centre cossu, son cœur bourgeois. Autour de lui est organisée Steubenville, qui n'a pour souvenir de sa petite gloire passée que les nombreuses fresques qui couvrent les murs de la ville et honorent la mémoire de Dean Martin, son plus célèbre enfant. Elle a pour mémoire de sa chute un centre-ville déchu, essentiellement abandonné jusqu'il y a peu, fréquenté surtout par les plus pauvres, alors que la plupart habitent encore la petite banlieue, ou encore « la cité sur la colline » – comme on l'appelle dans le coin –, soit le campus de l'Université franciscaine de Steubenville, centre intellectuel et économique du secteur.

Pour Barnes, la renaissance de Steubenville est d'ailleurs attribuable à l'université en premier lieu, qui a elle-même dû renaître de ses cendres. Fondée dans les années 1940, elle connaîtra aussi le déclin caractéristique de la *Rust Belt* et deviendra célèbre pour la propension à la fête de ses étudiants. C'est d'abord elle, dit-on souvent, qui s'est redressée, a recommencé à pourvoir une éducation et une formation catholique sérieuse, attirant des étudiants de partout au pays pour au moins la durée de leurs études, dotant la communauté d'institutions qui lui redonneront structure et vigueur. L'arrivée de Scott Hahn dans la région il y a maintenant plusieurs années en témoigne (voir notre grand entretien avec le théologien en page 38).

UNE FÉCONDE SUBSIDIARITÉ

Marc, lui-même ancien étudiant, fils de soldat soucieux de trouver enracinement et stabilité, est l'un des artisans de la revitalisation urbaine dans Steubenville. À la différence de plusieurs de ses anciens collègues, Marc choisit de demeurer dans le secteur après ses études, se marie et fonde avec des amis que nous nous apprêtons à rencontrer l'Harmonium Project, un groupe faisant la promotion de la renaissance du centre-ville.

Notre nouvel ami Jamie est venu de Belfast en Irlande du Nord pour y prendre part, dans le cadre de ses études de doctorat en histoire à l'Université Queen's: « Je suis venu à Steubenville pour effectuer un stage de six mois. Je crois en leur projet qui allie la doctrine sociale de l'Église à la pratique contemporaine de cocréation d'espaces publics. »

L'Harmonium Project organise, parmi plusieurs autres activités, les First Friday Festivals, une grande fête locale durant laquelle la rue principale du centre-ville est fermée pour laisser place à des scènes musicales et à d'innombrables stands tenus par les commerçants locaux.

C'est au festival que nous rencontrons Brenna et Robert Holsclaw, un sympathique couple anglican venu de Grand Rapids, au Michigan. Robert est le neveu du théologien biblique Scott Hahn et de sa femme Kimberley. Entre cette dernière, les Holsclaw et nous, bien assis sur une table à piquenique en pleine 4^e Rue, nous parlons de tout et de rien. Kimberley Hahn rivalise d'implications

**« JE CROIS
EN LEUR PROJET
QUI ALLIE LA
DOCTRINE
SOCIALE DE
L'ÉGLISE À LA
PRATIQUE
CONTEMPORAINE
DE COCRÉATION
D'ESPACES
PUBLICS. »**

– Jamie, venu de Belfast en Irlande du Nord

sociales et communautaires; à Steubenville, les institutions – pensez au conseil municipal ou au conseil scolaire, par exemple – sont suffisamment petites pour être plus ou moins contrôlées par les citoyens. Nous apprenons que l'école à la maison y est très commune.

DE LA PAUVRETÉ MATÉRIELLE À LA RENAISSANCE SPIRITUELLE

Le weekend tirant à sa fin, nous partageons une bière avec Marc devant son poulailler. Barnes habite une splendide résidence juste devant la demeure, appartenant à un ami, dans laquelle il nous a installés. Son épouse nous rejoint alors que nous évoquons notre admiration pour les First Friday Festivals qui nous ont bouleversés, tant la joie et la vie de communauté semblaient improbables au milieu de ce centre-ville quasi abandonné. Émue, elle a du mal à contenir ses larmes. Contrairement à lui, elle est originaire de Steubenville. Elle a connu la ville dans ses moins bonnes années. Parmi les pousses, les poules, les cigarettes et les gamins qui courent, la fertilité de l'œuvre de son mari, à laquelle elle participe, l'étonne et la submerge d'émotion.

C'est au cours des dernières années, sur le Web, et notamment dans le contexte de la pandémie, que le phénomène Steubenville s'est fait connaître. Le pouvoir d'attraction de l'Université y est certes pour quelque chose, mais l'arrivée de figures célèbres de la toile catholique comme Matt et Cameron Fradd n'aurait pas été possible sans le travail de revitalisation que Steubenville a connu.

Il ne s'agit pas que d'un festival tous les vendredis du mois, certes agrémenté d'un époustouffant défilé comme les Américains savent en faire. C'est aussi le développement en cours d'une école de métiers catholique, le Collège de Saint-Joseph-Travailleur, ou encore l'émergence future d'une brasserie locale. Barnes et sa bande projettent également l'élaboration d'une monnaie locale à travers l'échange de cartes-cadeaux, ou encore un programme local et personnel de partage de couts en cas de décès d'un proche.

Il reste pourtant beaucoup à faire. La pauvreté qui caractérise la ville, et surtout son centre, demeure choquante pour des Québécois habitués presque congénitalement à la présence d'un



filet social rendant pratiquement impossible la descente aux enfers d'une communauté entière, en tout cas dans cette mesure et à notre époque. En discutant avec Barnes et plusieurs autres, on voit bien pourtant que cette condition de pauvreté matérielle est un élément clé dans la renaissance spirituelle de cette région, dépourvue d'une prospérité économique artificiellement maintenue.

«La dégradation matérielle, vous pouvez la voir, mais la dégradation spirituelle, vous ne pouvez pas la voir», nous dit Jamie. Il faut admettre que cela sonne juste.

«LA COMMUNAUTÉ N'EST PAS UNE MARCHANDISE»

Cette renaissance intégrale de la communauté n'est pas sans rencontrer de résistance de la part de ses artisans comme de locaux de longue date. L'arrivée de nombreux catholiques à la recherche hâtive d'une communauté clés en main révèle pour Barnes une compréhension superficielle par ces derniers de ce qu'est une communauté.

«Dans *Laudato si'*, le pape François évoque l'un des principes de la revitalisation, à savoir la préservation de ce qui existe. Nous pourrions, je suppose, créer un Disneyland catholique. Nous pourrions dire: "D'accord, le monde est dur, alors nous allons faire en sorte que les catholiques déménagent tous au même endroit et nous allons construire une ville à partir de rien." Mais ce n'est pas la réalité. La réalité, c'est que, si un catholique s'installe dans un endroit, il est avant tout obligé, plus que quiconque, de servir cet endroit», nous explique-t-il. «La communauté n'est pas une marchandise.»

Marc avance que la pauvreté spirituelle des villes américaines ne devrait pas nécessairement conduire les chrétiens à les quitter à la recherche d'une cité idéale, purgée des infidèles, mais plutôt les encourager à préserver la foi et à faire chrétienté là où ils se trouvent. «Je pense que nous devrions nous réfugier dans des endroits pauvres», va-t-il jusqu'à dire.

«J'ai toujours pensé, depuis mon plus jeune âge, que nous devrions évangéliser en apportant toujours un bien devant nous. Nous ne parlons pas dans le vide. Je pense qu'il est utile de commencer par rendre notre ordre social pacifique et bon

d'une manière tangible, de sorte que, lorsque les gens demandent pourquoi, ils entrent en contact avec le Christ d'une manière crédible.»

Il se désole particulièrement de l'entrée en scène de nouveaux citoyens qui se refusent à vivre une pleine intégration communautaire, par exemple en travaillant pour un employeur local, en habitant les maisons qu'ils achètent, en louant les appartements dont ils sont propriétaires à des prix justes et proportionnés aux moyens de la population locale, en investissant dans l'économie locale, en adoptant des modèles de gestion participatifs qui expriment de manière concrète et visible la doctrine sociale de l'Église plutôt que de jouer au jeu de la bourse ou d'utiliser l'identité chrétienne dans le seul but d'occuper une niche dans le marché.

*

Si Steubenville connaît ses défis et ses douleurs, sa longue convalescence, alors que les responsables locaux travaillent ardemment à intégrer les différents membres, individuels et corporatifs, anciens ou nouveaux, de la communauté vers une seule et même fin – soit le règne de Dieu –, sa longue et pénible chute comme sa renaissance demeurent une occasion d'étonnement, de joie, d'inspiration pour les catholiques qui, comme nous, font le pèlerinage pour faire connaissance, prendre des notes, et pour voir ce que peut être une véritable société d'amis. ■

ENTRETIEN



« Quelque chose de radicalement différent est possible »

Entretien avec Andrew Willard Jones, historien médiéviste

Benjamin Boivin
benjamin.boivin@le-verbe.com

Andrew Willard Jones est directeur du programme d'études catholiques à l'Université franciscaine de Steubenville. Il est l'auteur de livres sur l'histoire de la politique chrétienne.

Le Verbe : « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu » (Mt 22,21). Il semble qu'à travers les âges, cette phrase du Christ ait été interprétée comme signifiant un rejet chrétien radical de la politique, une séparation fondamentale de l'Église et de l'État, pour ainsi dire, qui est souvent considérée comme l'une des innovations remarquables du christianisme. Est-ce le cas ?

Andrew Willard Jones : Non. Je pense qu'il s'agit là d'une véritable incompréhension de ce passage. Bien sûr, il est cité dans toute la tradition, très souvent d'une manière qui laisserait penser qu'il y a une division de l'Église et de l'État qui est mise de l'avant. Je pense qu'il existe une distinction entre le spirituel et le temporel, qui est très réelle, mais elle est souvent

confondue avec une distinction entre l'Église et l'État, qui est une construction moderne.

C'est une erreur prévisible; je pense que c'est une erreur délibérée. Lorsque les libéraux ont inventé [la distinction entre] l'Église et l'État, ils l'ont délibérément fait porter sur le spirituel et le temporel afin de marginaliser l'Église. Je pense que ce que vous voyez ici, et dans ce passage lui-même, est beaucoup plus radical qu'une division de l'Église et de l'État.

César se prend pour Dieu. Lorsque notre Seigneur dit : « Rendez à César ce qui est à César », il ne parle pas de l'adoration d'un dieu, ce que César croit lui être dû. C'est même tout le contraire, n'est-ce pas ? Le fait est que César n'est pas un dieu. César n'est qu'un homme. Il y a ici une désacralisation de l'ordre politique, si l'on entend par

« sacré » la notion païenne d'une présence divine éminente sous la forme d'un homme. Benoît XVI en a parlé. Rendre à César ce qui est à César est presque une moquerie. Qu'est-ce qui appartient à César ? Les pièces de monnaie ? Aucune dévotion, aucun culte, rien de ce que nous pourrions considérer comme étant dû à Dieu.

Quelques passages plus loin, le Christ dit ce qui est dû à Dieu, et c'est toute votre âme, tout votre esprit, tout votre être. Que reste-t-il pour César ? Il y a une ironie dans tout cela, et c'est vraiment la juxtaposition de ces passages que nous devrions lire. Bien sûr, le Christ est le véritable homme-Dieu. Il est en fait le roi qui est aussi Dieu, alors que César est celui qui prétend être Dieu, mais ne l'est pas.

Il ne s'agit pas de politique. Il ne s'agit pas de l'Église et de l'État.

Il s'agit de christianisme et de paganisme.

En quoi la société chrétienne est-elle différente de la société moderne ?

Dans la politique moderne, en particulier en Occident, il y a cette idée que les individus sont rassemblés dans un but précis au sein d'une société. On retrouve cette idée chez Hobbes, Locke ou Rousseau. On imagine l'humanité comme des personnes humaines séparées, avec le contenu psychologique et anthropologique qu'on veut bien leur attribuer, formant une société dans une étape ultérieure. Quelles sont alors les raisons pour lesquelles ils forment une société ? La réponse à cette question est ce qui devient les raisons de la politique.

D'un point de vue chrétien, on imagine que la division n'est pas la norme. C'est l'union qui est la norme. Le péché est à l'origine de la division. On considère de même le péché comme l'exception et non comme la norme. Cela change tout le système. Toute la façon dont un moderne pense l'humanité est une inversion de la perspective chrétienne.

Je parle parfois du primat de la paix sur la guerre, ce qui est une façon quelque peu dramatique de dire que la nature sociale de l'homme est réelle.

Qu'est-ce que cela signifie pour une société que d'être chrétienne ?

Nous sommes sociaux par nature. Je pense que c'est dans la famille

que nous en faisons l'expérience la plus directe, et c'est la raison pour laquelle les papes évoquent sans cesse la famille. C'est parce que nous voyons là, dans la famille, une expérience de la socialité qui n'est pas extrinsèque ou secondaire, mais vraiment antérieure à notre individualité. Lorsque vous naissez dans une famille, non seulement vous rejoignez la famille, mais la famille vous rejoint. La famille change dans ce qu'elle est, dans son essence, pour devenir quelque chose qui vous inclut essentiellement, tout comme vous êtes introduit dans cette communauté, qui est la famille.

Le fait est que ni la communauté ni les personnes n'existent indépendamment les unes des autres. Vous ne les choisissez pas, et elles ne vous choisissent pas. Nous existons dans une identité qui est à la fois sociale et individuelle. Le même principe est appliqué à plus grande échelle. Lorsque vous imaginez cela, pensez à la façon dont cela change la théorie politique. Soudain, le contrat social de Locke semble ridicule. Soudain, les notions hobbesiennes de pouvoir souverain semblent ridicules.

Pourquoi ? Parce que ce n'est pas ainsi que les familles sont structurées. Ce n'est pas ainsi que les amis, ou les réseaux d'amis, sont structurés. Ce n'est pas ainsi que sont structurés les quartiers sains.

Comment l'autorité est-elle exercée dans la société chrétienne ? Où se situe le pouvoir ? Est-il souhaitable ?

Malgré ce que l'on a dit, il y a quand même de la violence. Nous le voyons. Nous savons qu'il y a des conflits. Nous savons qu'il y a des gens qui exercent un pouvoir

violent tel que Hobbes le décrit. Ce sont des réalités historiques. C'est pourquoi ces approches sont tentantes. C'est pourquoi elles offrent quelque chose comme un argumentaire convaincant.

Ce que l'on constate, c'est que la nature humaine s'est retournée contre elle-même. Telle est la conception chrétienne du péché. Nous n'avons pas à identifier statiquement la manière dont la nature humaine est constituée et à produire ensuite une théorie politique comme Hobbes, Locke ou Marx l'ont fait. Ce que nous croyons, c'est que, par le péché, la nature humaine est dégradée, et que, par le mouvement vers la vertu, elle s'élève. Par la grâce, elle est élevée au-delà de sa nature dans une forme surnaturelle, ce qui signifie que les règles de la politique changent.

Il y a des domaines où nous sommes hobbesiens, et ce sont des lieux où nous sommes corrompus. Il y a des domaines où nous sommes familiaux, et ce sont des lieux où nous sommes vertueux. Il y a des domaines où nous sommes « superfamiliaux », où nous sommes capables d'une vertu et d'un amour qui vont au-delà des liens de parenté. C'est là que nous pouvons commencer à voir les vertus infuses.

Nous sommes des êtres complexes à cet égard. Notre théorie politique doit tenir compte de cette réalité dynamique. Mais comme je le disais à l'instant, le fondement anthropologique est celui de la paix et de la communion, et non celui de la guerre.

La nature de cette erreur anthropologique est telle qu'elle peut devenir partiellement vraie. Le libéralisme a réussi, culturellement, politiquement et économiquement, à rendre ses hypothèses anthropologiques plus vraies. C'est le processus d'atomisation des personnes. C'est le processus de remplacement des

« La valeur du Moyen Âge en tant qu'objet d'étude réside dans le fait qu'il fait exploser les catégories avec lesquelles nous limitons les domaines du possible dans nos esprits. »

pulsions de solidarité, des pulsions de charité, des pulsions de relations familiales par des contrats, par des relations d'intérêt personnel. Telle est la dynamique historique.

Ainsi, au fur et à mesure que le libéralisme se développe, on se retrouve dans une situation où il se raffine, ce qui explique pourquoi nous sommes très souvent obligés de revenir à la famille.

En tant qu'historien médiéviste et spécialiste de l'histoire de l'Église au Moyen Âge classique, pensez-vous que les chrétiens modernes peuvent tirer des enseignements utiles de cette forme particulière de l'ordre social chrétien ?

Oui, mais ce n'est pas la même chose que de prétendre que nous pouvons revenir en arrière. Il m'arrive, ainsi qu'à des personnes comme moi, de tomber dans ce travers, voire de succomber à la tentation du romantisme. Mais la valeur du Moyen Âge en tant qu'objet d'étude et de compréhension réside dans le fait qu'il fait exploser les catégories avec lesquelles nous limitons les domaines du possible dans nos esprits. Il nous permet de voir que quelque chose de radicalement différent était possible, est possible.

Les catégories que nous utilisons ne sont pas absolues. Elles sont contingentes. Il y a eu des époques avant qu'elles n'existent. Il y a d'autres façons de l'imaginer. Les premiers pas vers une théorie créative consistent à se libérer des catégories dont on a hérité et dont on ne savait pas qu'elles étaient souvent fondées sur l'idéologie. C'est ce que fait le Moyen Âge.

L'autre aspect du Moyen Âge est qu'il s'agit d'une tentative de civilisation

fondée sur le christianisme. Ce n'est pas la même chose que de dire qu'il s'agit d'une civilisation sainte. En fait, ces deux notions sont parfois confondues, car, en tant que chrétiens, nous savons qu'être chrétien signifie en partie être un chrétien imparfait. On se retrouve dans cette sorte de paradoxe bizarre où plus on est saint, plus on est conscient d'être corrompu.

C'est l'une des raisons pour lesquelles les médiévaux se plaignent constamment de leur corruption. Ils prêchent constamment les uns contre les autres pour dénoncer leur corruption et leur incapacité à être des chrétiens. La plupart de nos sources sont saturées de cela. Certains diront : « Oh ! mon Dieu, regardez ça. Ils n'étaient pas chrétiens. Regardez comme ils étaient corrompus. » Oui, mais seuls les chrétiens diraient cela d'eux-mêmes. Une société qui parle beaucoup de son propre péché est probablement moins pécheresse qu'une société qui n'en parle pas. Cela vaut pour le Moyen Âge.

L'important n'est pas qu'elle ait été secrètement super sainte. Le fait est que la civilisation chrétienne est une civilisation réformatrice parce que le christianisme lui-même est la vision d'un monde qui évolue constamment vers la perfection sans jamais l'atteindre. Il s'agit d'un mouvement sans fin. Même s'il y a un véritable mouvement vers la sainteté, il n'est jamais achevé. Cela signifie qu'une civilisation chrétienne est, par essence, une civilisation réformatrice, une civilisation en perpétuelle réforme.

On le voit au Moyen Âge. C'est une autre raison de son importance : il modélise une civilisation qui n'a jamais l'impression d'être achevée. ■



Illustration : Gabriel Bisson.

Hubert Guindon, penseur hors cadre

Stéphane Kelly
stephane.kelly@le-verbe.com

Il est passé dans l'usage dans le milieu universitaire d'évaluer la contribution intellectuelle d'un scientifique au nombre de ses publications et à la notoriété acquise. De ce point de vue, Hubert Guindon n'est pas considéré comme un sociologue important au Québec. Sur plus de quarante ans de carrière, il n'a publié qu'un seul livre, et environ 25 articles.

Or, si l'on évalue la qualité des travaux d'un auteur sur la lucidité de ses analyses au moment où elles ont été formulées comme sur leur pérennité, Guindon doit être considéré parmi les grands sociologues de la génération des révolutionnaires tranquilles, au côté de Marcel Rioux, de Fernand Dumont ou de Guy Rocher.

Le fait qu'Hubert Guindon soit demeuré à distance de la sphère publique et qu'il ait mené une partie de sa carrière en marge de la communauté scientifique québécoise procure un détachement salutaire à son regard. Ses analyses ont bien vieilli, contrairement à celles d'intellectuels qui ont cédé au prophétisme lors des grands bouleversements sociaux qui ont suivi la « grande noirceur ».

Dans les années 1960 et 1970, les réformistes québécois se sentent portés par le vent de l'histoire, qui apporte socialisme, sécularisation et indépendance nationale. Il faut presser les classes populaires, les vieux et les traditionalistes à s'affranchir de leurs vieilles habitudes et de leurs préjugés pour avancer vers un paradis radieux.

Un des mérites des analyses de Guindon, c'est d'avoir échappé au courant de pensée majoritaire de l'intelligentsia de cette époque. Quand vient le temps de comprendre pourquoi les jeunes Québécois sont ambivalents par rapport aux combats menés par leurs parents et leurs grands-parents, les écrits de ce sociologue sont d'une certaine utilité. « Cet univers béatifique dans l'imaginaire des élites de ma génération n'a plus de sens pour celle qui grandit. Son imaginaire à elle [la jeunesse] se contente d'espérer d'éviter le pire dont elle est quotidiennement témoin¹. »

En effet, les expressions « grande noirceur », « Révolution tranquille » et « lutte des classes » n'enflamment pas la jeunesse à qui j'enseigne, au Cégep de Saint-Jérôme.

L'HÉRITAGE LAISSÉ PAR L'ÉGLISE

Hubert Guindon naît en 1929 dans une petite communauté franco-ontarienne. Après des études en sociologie à l'Université de Montréal, il entame un doctorat à l'Université de Chicago. Avant même qu'il ne l'ait terminé, l'université montréalaise lui offre un poste de professeur. Il y enseignera jusqu'à la fin des années 1950, avant de migrer à l'Université Concordia. Il dit souvent avec humour : « J'enseigne dans une université montréalaise, à l'extérieur du Québec... »

1. Hubert Guindon, « La révolution tranquille et ses effets pervers », *Société*, n° 20-21, été 1999, p. 1.

Son parcours intellectuel recoupe deux grandes périodes : de la Révolution tranquille au référendum de 1980, puis des années 1980 jusqu'à sa mort, en 2002. Durant la première période, il évolue surtout dans les cercles sociologiques canadiens-anglais. Il est alors le sociologue canadien-français qui explique le Québec au Canada anglais. Ses rares articles, rédigés à la suite de conférences, font mouche. Habile vulgarisateur, humoriste redoutable, il est ainsi invité dans les universités anglophones aux quatre coins du Canada, et parfois aux États-Unis.

Dès ses premiers écrits, il propose une analyse nuancée de la contribution de l'Église à l'essor du Canada français. À cette époque, le procès fait à l'Église s'appuie sur deux accusations. D'une part, elle aurait retardé l'industrialisation du Canada français, alors que d'autre part, elle aurait encouragé l'exploitation des prolétaires canadiens-français par les capitalistes étrangers. Ces deux accusations sont pour Guindon injustes : d'abord parce que la constitution de 1867 donne les leviers économiques à l'État fédéral et à la bourgeoisie anglophone, privant le Canada français de moyens suffisants pour développer ses ressources ; ensuite parce que, lorsque l'Église devient le chef de file des Canadiens français, après les rébellions de 1837-1838, ces derniers sont essentiellement des fermiers ruraux.

Au-delà des erreurs commises par l'Église, il faut selon lui souligner un héritage positif. D'abord, elle a contribué à façonner une identité collective chez les Canadiens français en valorisant un attachement à leur langue, à leur culture, à leurs traditions et à leur mémoire collective.

Ensuite, elle a contribué à l'occupation d'un vaste territoire en développant un réseau de paroisses. Elle a ainsi posé les jalons d'un ensemble architectural typique dans les villes et les villages : immeubles en pierres des champs, comprenant églises, presbytères, écoles, couvents, tous ces éléments constituant le foyer de la vie communautaire. Elle a fondé aussi un réseau de maisons charitables, d'hôpitaux, d'orphelinats, d'hospices pour les vieillards ou d'asiles pour les aliénés.

Enfin, sur le plan économique, l'Église a agi en dépit de ressources modestes. Elle a soutenu le développement du mouvement des caisses

Quand vient le temps de comprendre pourquoi les jeunes Québécois sont ambivalents par rapport aux combats menés par leurs parents et leurs grands-parents, les écrits d'Hubert Guindon sont d'une certaine utilité.

Desjardins et le coopératisme agricole. Elle a aussi investi le secteur du syndicalisme pour y contrer l'américanisation et encourager un sens de la solidarité fondé sur l'éthique catholique. Enfin, via les réseaux d'action catholique, elle a fourni un solide noyau de militants réformistes qui porteront les réformes des années 1960.

LA RÉVOLUTION TRANQUILLE : UNE EXPLICATION ORIGINALE

L'interprétation proposée de la Révolution tranquille par Guindon est originale et dérangement, et, pour cette raison, elle reste aujourd'hui contestée.

Dans un article de 1960, le sociologue québécois souligne le rôle d'une classe moyenne salariée, œuvrant au sein de grandes bureaucraties privées et publiques. Après la Seconde Guerre mondiale, elle est antiduplessiste et favorable à l'émergence de l'État-providence canadien. Elle deviendra pourtant très nationaliste au tournant des années 1960, alors que la grande entreprise privée résiste, au Québec, à l'embauche de cadres et de professionnels francophones. Cette lecture, qui pointe vers des intérêts de classe au sein du mouvement

indépendantiste, ne plait pas à l'intelligentsia émergente.

Aux yeux de Guindon, la Révolution tranquille est essentiellement bureaucratique : elle uniformise, professionnalise et centralise la gestion de la société. Tous n'en sortent pas gagnants. C'est le cas des classes populaires, plus méfiantes à l'égard du crédo réformiste. Sous Duplessis, elles avaient des interlocuteurs locaux – dans les villages, les petites villes, les paroisses – capables de dégager des ressources au moyen du favoritisme. Ce dernier ne scandalise pas les couches populaires peu scolarisées. Elles y trouvent leur compte, appréciant la proximité avec les notables locaux.

Le sociologue montre aussi que les bureaucrates modernisateurs, à Ottawa comme à Québec, entretiennent une foi naïve dans les solutions administratives. La politique de bilinguisme du gouvernement fédéral de Pierre Elliott Trudeau est, à cet égard, un exemple éloquent. D'un côté, elle ne règle pas la question nationale au Québec, alors que de l'autre, elle ne sauve pas les communautés francophones hors Québec de l'assimilation. Les problèmes politiques et sociaux se règlent rarement à coups de réformes administratives, mais plutôt en mobilisant des communautés

«[Les révolutionnaires tranquilles] ont à rendre compte non seulement de ce qu'ils ont instauré consciemment et intentionnellement, mais également des conséquences inattendues qui ont accompagné les mutations qu'ils ont mises en branle.»

- Hubert Guindon

locales, en exploitant le « capital social », pour reprendre l'expression de Robert Putnam dans *Bowling Alone*.

La critique de la bureaucratie de Guindon ne s'adresse pas seulement au gouvernement fédéral. Bien qu'il ait été d'accord avec l'adoption de la loi 101, le sociologue québécois doute que la défense du français soit effectivement assurée par une bureaucratie d'État. Ce sont des citoyens en éveil, écrit-il, et non des bureaucrates, qui doivent veiller étroitement au respect de la loi. À cause de leur nature même, qui est d'exceller dans les tâches routinières, les bureaucraties tendent à s'accommoder du statu quo. Il est parfois pire d'avoir une loi qui n'est pas appliquée que de ne pas avoir de loi du tout.

EFFETS PERVERS DE LA RUPTURE RÉVOLUTIONNAIRE

Au tournant des années 1980, Guindon commence à être invité dans les activités de la sociologie québécoise francophone. Plusieurs conviennent qu'il a mieux réussi que ses collègues à échapper au prophétisme. Ironiquement, au moment où ses collègues ont tendance à devenir moins militants, lui devient plus engagé. Il va notamment s'employer à décrire et à dénoncer les effets pervers liés à la rupture révolutionnaire commencée en 1960.

Le premier effet pervers concerne la sécularisation du Québec. Les réformistes cherchaient peut-être à laïciser les institutions, mais ils ne voulaient pas que la nation abandonne la pratique religieuse. Au fil des générations, l'Église a réussi à donner une cohésion au peuple canadien-français. En un sens, elle a servi de véhicule au mouvement national, ce qui lui manque encore à notre époque. «L'effondrement du rôle civique de l'Église dans la société est lourde de conséquences. La société québécoise est fragilisée du fait qu'elle n'a plus d'enceinte qui lui appartienne en propre, qui puisse constituer un espace public ne réunissant que les siens, où jadis les débats, les décisions et les mobilisations collectives pouvaient se produire².»

2. «La révolution tranquille et ses effets pervers», *op. cit.*, p. 25.

Le deuxième effet pervers a trait à l'effondrement du Canada français. Une double révolution tranquille a traversé le Canada: l'une a touché le Québec, l'autre, les autres provinces. Le Canada français, comme entité nationale, a éclaté en plusieurs morceaux. Dans le reste du Canada, la Révolution tranquille a affaibli et presque fait disparaître les institutions qui assuraient la vitalité culturelle des Canadiens français. Au Québec, l'entreprise modernisatrice a assujéti plus fermement nos institutions aux règles du jeu canadiennes, lesquelles réduisent notre autonomie politique.

Le troisième effet pervers touche à l'essoufflement du mouvement national. Comme les autres mouvements sociaux, le mouvement national s'est institutionnalisé. Il est moins question d'unir et de mobiliser ses membres que de le rendre respectable aux yeux des médias et de protéger la carrière de ses dirigeants. Les couches populaires ne voient plus vraiment de différence entre eux et ceux qui dirigent les autres grandes institutions de la société. En cédant au marketing politique, le mouvement national a démotivé une partie de sa base militante.

RÉCONCILIATION AVEC L'ÉGLISE

L'un des signes de l'influence d'Hubert Guindon sur la vie intellectuelle québécoise est la popularisation de l'œuvre de Hannah Arendt dans nos universités et nos collèges. À partir des années 1970, déjà, le sociologue trouve son inspiration chez elle. Elle avait même accepté, en 1975, de venir faire un séjour à Montréal, à l'invitation du sociologue. Elle mourut, hélas! avant de pouvoir faire le voyage.

Le découpage du parcours intellectuel de Guindon proposé plus haut est de même utile pour comprendre son cheminement spirituel. Dès la fin des années 1940, il perd la foi, mais la retrouve durant les années 1980. La fréquentation des écrits de Hannah Arendt a d'ailleurs joué un rôle dans sa réconciliation avec l'Église. Dans son grand livre *L'antisémitisme*, elle montre que les Juifs, en se sécularisant et en s'assimilant à la culture chrétienne européenne, étaient devenus une proie facile pour leurs futurs bourreaux.

En tournant le dos à l'Église, les Canadiens français aussi perdaient un pilier fort de leur identité, utile pour maintenir une cohésion communautaire et une unité politique.

La place de la foi gagne en importance dans les dernières années de sa vie. Lors de nos rencontres, chez lui à Saint-Henri, pour discuter de ma thèse de doctorat, il émaille ses propos de remarques sur le phénomène religieux. Il rappelle l'importance de l'Église baptiste pour les Afro-Américains dans leur combat pour l'égalité civique. De même, il souligne le rôle positif de l'Église en Pologne dans le combat contre l'oppression soviétique. Dans ses temps libres, il fabrique du pain pour une communauté de moniales dans les Basses-Laurentides.

La pensée de Guindon est maintenant enseignée et lue dans les collèges et les universités, au côté de celles de Dumont, Rioux, Rocher et Freitag. Son parcours spirituel autant que scientifique est inspirant pour comprendre notre aventure collective. Et c'est au tour de la jeune génération de méditer ses réflexions, et pour évaluer l'héritage de ses prédécesseurs: «[Les révolutionnaires tranquilles] ont à rendre compte non seulement de ce qu'ils ont instauré consciemment et intentionnellement, mais également des conséquences inattendues qui ont accompagné les mutations qu'ils ont mises en branle. Car l'histoire d'une société ne peut se résumer aux intentions de ceux qui l'ont gérée durant une époque: elle doit inclure ce qui s'est produit en marge de leurs intentions. Il appartient aux générations suivantes d'en faire l'analyse et d'en fournir une explication crédible³.» ■



Tradition, modernité et aspiration nationale de la société québécoise, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1990. Il est disponible (gratuitement) en ligne sur le site *Les classiques des sciences sociales*.

3. «La révolution tranquille et ses effets pervers», *op. cit.*, p. 3.



En route pour PHILANTHROPOS

C'est en Suisse, au cœur de la ville de Fribourg – qu'on appelle joliment la Rome francophone – que se trouve l'Institut européen d'études anthropologiques, surnommé Philanthropos. Fondé en 2003 par un groupe d'intellectuels catholiques en réponse à l'appel du pape Jean-Paul II pour la formation de la jeunesse, Philanthropos, qui fête ses 20 ans cette année, est désormais une référence en la matière et se démarque à tous les égards.

L'approche se veut intégrale en offrant une année universitaire basée sur trois piliers: intellectuel, communautaire et spirituel. L'enseignement est centré sur l'anthropologie philosophique et théologique (60 crédits) et est vécu dans un esprit fraternel alliant théâtre, travaux manuels et jardinage. Du côté spirituel, l'eucharistie est quotidienne, avec des temps de prière et d'adoration, une école d'oraison et une retraite de discernement ignacienne.

«Le but est de fournir une formation intégrale, une "anthropo-praxie". Le travail manuel, le concret, est fondamental. De fait, l'artisanat, le jardinage et le théâtre se sont ajoutés au fil des ans. On veut que les connaissances intellectuelles s'incarnent dans la réalité et dans les relations. Nous avons vu à quel point des gens très formés intellectuellement

dans l'Église pouvaient avoir été complètement déconnectés de la vraie vie, des vraies personnes – c'est ce que les cas d'abus sexuels et d'abus d'autorité révèlent, entre autres choses. À cause de cela, il est primordial que la formation soit complète», explique Thomas de Gaalon, responsable des communications

à Philanthropos, lui qui a fait sa philosophie et qui est apiculteur de métier.

ANCIENS DU QUÉBEC

Dès 2009, et jusqu'à tout récemment, plusieurs jeunes Québécois sont partis en Suisse pour vivre l'année Philanthropos. Quatre anciens ont bien voulu témoigner de leur expérience.

Membre de la cohorte de 2016, Louis-Joseph Gagnon a été profondément marqué par le côté incarné de la formation.

«J'avais 19 ans et je ne savais pas en quoi m'inscrire à l'université. C'est jeune pour savoir ce que tu veux faire plus tard. L'autre aspect, c'était ma vie de foi. J'avais envie de l'approfondir. J'avais la foi de mes parents. Je voulais avoir une foi à moi, adulte. J'avais beaucoup de questionnements sur la liberté humaine, sur Jésus, sur l'Église. Il n'y avait rien au Québec qui pouvait répondre à tout ça, alors je suis parti là-bas avec un ami. Ce n'est qu'après plusieurs mois à l'Institut que j'ai réalisé ses bienfaits dans ma vie. Une fille m'a dit que j'étais beaucoup plus souriant qu'à mon arrivée. Quand elle m'a dit ça, j'ai réalisé bizarrement que ça faisait des jours que j'avais mal aux joues... Je souriais tout le temps! Moi, le gars toujours si sérieux! En fait, je goûtais le ciel ici-bas. Mon année a été une expérience de transfiguration. Pour la première fois, mon être tout entier était unifié.»

Après Philanthropos, Louis-Joseph s'est inscrit en théologie. C'est là qu'il a trouvé sa voie. «Je pense que je ne travaillerais pas au Verbe médias si je n'avais pas fait ce cheminement», avoue-t-il candidement.

L'ami qui l'accompagnait, c'est Paul-Émile Durand. Lui aussi se questionnait sur sa vie. Philanthropos a confirmé sa vocation sacerdotale. «On nous a présenté plein de monde, de tous les états de vie. J'étais entouré

de jeunes de mon âge qui avaient la foi – ce qui était rare au Québec. J'ai goûté à la vigueur d'une Église jeune et francophone. Ça m'a amené à voyager beaucoup après, grâce à toutes ces nouvelles amitiés. Ça m'a apporté des lumières pour vivre une vie chrétienne plénière. On m'a donné une vraie compréhension de l'intelligence de la foi. C'est devenu évident que j'avais la vocation, alors qu'avant, je doutais», dit celui qui sera ordonné diacre bientôt et qui est actuellement à la paroisse Saint-Maxime à Laval.

EXPÉRIENCE DE RABOTAGE

Une autre ancienne, mais de l'année 2010 cette fois, est Sarah-Christine Bourihane. Elle s'est rendue à Philanthropos juste après sa conversion et son baptême. Elle avait soif de formation tant spirituelle qu'intellectuelle. «Je me souviens qu'à notre arrivée le directeur nous avait dit: "Vous ne savez pas pourquoi vous êtes ici. Vous pensez le savoir, mais vous verrez que vos raisons changeront. C'est une formation universitaire, certes, mais c'est toute votre personne qui sera formée." Il avait tellement raison! J'ai reçu une solide formation scolaire, mais c'est qu'en plus, j'ai eu le temps et l'espace pour tout assimiler.»

Pendant cette année-là, Sarah-Christine a trouvé sa vocation de journaliste et de cinéaste. «J'ai vécu ce que j'appelle "une expérience de rabotage". Je me suis fait sabler! Toute la structure, le mode de vie suscitent l'apprentissage : les pupitres disposés en cercle, les tâches ménagères, et des cours avec d'éminents professeurs venus de partout en Europe. Lors des weekends, on part où on veut, en groupe. Nous sommes allés à la canonisation de Jean-Paul II, aux JMJ de Madrid. Tout est proche! Et puis, la vie de prière à travers tout ça... J'ai vécu ma vie chrétienne en accéléré. Tu te dépasses à tous les points de vue. Pour moi, ça a été une expérience décisive», déclare la journaliste du Verbe médias, également

réalisatrice du documentaire *Le rang pas drette*, paru en 2019 dans le cadre du Festival de cinéma de la ville de Québec.

UNE ANNÉE POUR DIEU

Mélissa Trépanier est sortie de Philanthropos en 2010 et considère que cette «année pour Dieu» a changé le cours de sa vie. «J'ai énormément voyagé pendant mon année là-bas: Rome, Prague, Turin, Assise. J'ai rencontré de jeunes catholiques et des professeurs incroyablement doués. Ce que j'ai retiré de plus grand de mes études là-bas, c'est le sens critique. On m'a appris à penser et à réfléchir par moi-même! Je suis revenue enflammée, prête à redonner ce que j'avais reçu. À mon retour, j'ai travaillé comme caméraman, puis journaliste, puis agente de pastorale, pour aboutir dans une Maison des jeunes. J'ai travaillé à transmettre aux jeunes l'art de l'argumentation en mettant sur pied des diners-causeries, et j'ai aussi travaillé en étroite collaboration avec Alex Deschênes, qui était de la même cohorte que la mienne, sur ce qui était à l'époque la "nouvelle" théologie du corps.» Mélissa a été recrutée par Xpand Canada, un organisme international en formation de leaders. Elle est *coach* de vie.

L'année Philanthropos peut être financée par des parrainages, des bourses et du travail sur place. Les conditions d'admission sont les mêmes que celles des études universitaires en Suisse.

+ philanthropos.org

Ce reportage a été réalisé par **Brigitte Bédard** dans le cadre d'un partenariat avec l'Institut Philanthropos.



L'église de Saint-Joachim

Texte et photo de Pascal Huot
pascal.huot@le-verbe.com

À l'est de la Côte-de-Beaupré, non loin du Cap-Tourmente, à proximité du fleuve et de la Grande Ferme du Séminaire de Québec, s'élève en 1685-1686 la première église de Saint-Joachim grâce au soutien de saint François de Laval.

Sous les ordres du général Wolfe, en août 1759, un détachement des troupes britanniques débarque avec l'intention de tout raser sur son passage. Le curé Philippe-René Robineau de Portneuf et un groupe de paroissiens s'y opposent. Au terme d'une lutte inégale, le curé et sept paroissiens sont tués. Le lieu de culte est incendié *manu militari*.

En 1771, sous le régime britannique, la construction du nouveau bâtiment est entamée: une

conception d'inspiration française en croix latine. L'église que l'on peut aujourd'hui admirer est inaugurée le 8 juillet 1779.

Ce chef-d'œuvre d'inspiration néoclassique est réalisé par François et Thomas Baillairgé, père et fils. Les murs et le plafond sont ornés de motifs sculptés. Les architectes réalisent également le grand retable et le maître-autel en bois doré. On admire au-dessus de celui-ci une toile signée en 1779 par le curé Jean-Antoine Aide-Créquy, souvent considéré comme le premier peintre d'origine canadienne. Deux peintures (vers 1859) d'Antoine Plamondon l'accompagnent.

Ce joyau historique inestimable est classé au patrimoine québécois en 1959. ■



Antoine Malenfant



Directeur des contenus pour Le Verbe médias et animateur de l'émission *On n'est pas*

du monde, Antoine Malenfant est diplômé en sociologie et en langues modernes. Il carbure aux rencontres fortuites, aux affrontements idéologiques et aux récits bien ficelés.

Simon Lessard



Responsable de l'innovation au Verbe médias, Simon Lessard est diplômé en philosophie et

en théologie. Il aime entrer en dialogue avec les chercheurs de vérité et tirer de la culture occidentale du neuf et de l'ancien afin d'interpréter les signes de notre temps.

Jessye Blouin



Happée très tôt dans l'univers des mots, Jessye écrit depuis toujours. Diplômée en

linguistique et en rédaction, elle a un parcours professionnel éclectique qui l'a pourtant menée bien loin de sa passion. Elle accueille aujourd'hui *Le Verbe* comme un cadeau et réalise son rêve de petite fille : éditer et écrire sans mourir de faim.

Benjamin Boivin



Diplômé en science politique, en relations internationales et en droit

international, Benjamin Boivin se passionne pour les enjeux de société au carrefour de la politique et de la religion. Il travaille au sein de l'équipe de rédaction du *Verbe*.

Brigitte Bédard



Journaliste indépendante depuis 1996, Brigitte met désormais son amour de

l'écriture et des rencontres au service de la mission du *Verbe*. En 2019, elle publiait *J'étais incapable d'aimer. Le Christ m'a libérée* (Éditions Artège), son témoignage de conversion franc et direct. La suite de ce récit, *Je me suis laissé aimer. Et l'Esprit saint m'a emportée* (Éditions Artège), a paru en mars 2022.

Sarah-Christine Bourihane



Après un parcours universitaire en théologie, en philosophie et en journalisme,

elle a découvert une vocation : allier foi, réflexion et rencontres. Aussi cinéaste de la relève, elle se sert de l'image comme de l'écrit pour rapporter des témoignages percutants.

James Langlois



James Langlois est diplômé en sciences de l'éducation et a aussi étudié la philosophie

et la théologie. Il travaille pour Le Verbe médias à titre de journaliste. Curieux et autodidacte, il est aussi le geek de l'équipe qui vient en aide à ses collègues pour les affaires technologiques et audiovisuelles.

Laurence Godin-Tremblay



Laurence termine présentement un doctorat en philosophie. Elle enseigne également au

Grand Séminaire de l'archidiocèse de Montréal. Elle est aussi une épouse et une mère.

Ariane Beauféray



Ariane, en plus d'être épouse et mère, est doctorante en aménagement du territoire et

développement régional. Elle s'intéresse à l'écologie intégrale (protection de l'environnement, du vivant, etc.) et met au point de nouveaux outils pour aider la prise de décision dans ce domaine. Elle siège à notre conseil éditorial.

Noémie Brassard



Noémie est mère de quatre enfants. Dans son ancienne vie, elle a obtenu une

maîtrise en cinéma à l'Université de Montréal. Ses recherches portaient sur les films réalisés par les religieuses au Québec. Elle a préalablement réalisé deux courts métrages documentaires ayant voyagé plus qu'elle-même. Elle siège à notre conseil éditorial.

Leslie-Ann Boily



Leslie-Ann Boily est diplômée en psychologie et chargée de cours universitaire. Elle fait

présentement une maîtrise en sciences de la gestion. Depuis plusieurs années, elle s'intéresse aux avenues entre la psychologie et la spiritualité.

Emmanuel Lamontagne



Emmanuel est historien de l'art et de l'architecture. Il se spécialise en iconographie

et en architecture religieuse. Il travaille présentement dans le domaine de la conservation du patrimoine bâti.

Marie-Jeanne Fontaine



Diplômée en sexologie, Marie-Jeanne chante, jase et écrit. Femme de cœur (elle essaye!),

elle trace sa petite route dans le Grand Large du Bon Dieu. Vous la trouverez devant son piano ou dans sa cour arrière, au soleil, en train de faire fleurir ses idées entre deux éclats de rire et un café.

Paul Cadrin



Né dans une famille de musiciens d'église, Paul Cadrin s'est spécialisé en musicologie,

poursuivant sa carrière à l'Université Laval. À la retraite, il se penche sur l'histoire de l'orgue chez nous. Avec la Société des orgues de Maisonneuve, il veille sur les instruments de l'église du Très-Saint-Nom-de-Jésus à Montréal.

Stéphane Kelly



Stéphane Kelly enseigne la sociologie au Cégep de Saint-Jérôme. Il a publié des

essais sur les générations et les traditions politiques canadiennes et québécoises. Il a participé à la vie des idées à titre de rédacteur des revues *Possibles* et *Argument*.

Qu'ils gribouillent ou qu'ils numérisent, qu'ils aient l'œil photographique ou la plume agile, ce sont les artisans qui ont tracé les couleurs et les mots de ce numéro du Verbe.

LES IMAGES

Émilie Dubern



Française pure souche et designer graphique depuis une dizaine d'années, Émilie s'est lancé le défi

de tenter l'aventure de l'autre côté de l'Atlantique. Passionnée par son métier, elle a choisi de poursuivre son chemin au service du *Verbe*. Son leitmotiv : « Une journée sans créer est une journée gâchée. »

Caroline Dostie



Caroline Dostie est une artiste-illustratrice s'inspirant de l'environnement naturel et de ses

paysages intérieurs pour créer des œuvres picturales empreintes de transcendance. Elle déverse actuellement son idéalisme à travers la profession de travailleuse sociale.

Judith Renaud



Mère à temps plein, graphiste à ses heures, Judith Renaud est passionnée de photographie

et de décapage de vieux meubles. Avec son baccalauréat en design graphique, ainsi que ses certificats en communication et marketing en main, elle est une alliée précieuse du *Verbe* médias depuis 2015.

Pascal Huot



Photographe de presse et artiste en arts visuels, Pascal Huot explore et travaille principalement

la photographie, la peinture et le dessin. Il est titulaire d'un baccalauréat avec majeure en histoire de l'art et mineure en études cinématographiques et d'une maîtrise en ethnologie de l'Université Laval. Il a publié, comme auteur, *Ethnologue de terrain* aux Éditions Charlevoix.

Marie-Hélène Bochud



Marie-Hélène Bochud est une artiste et illustratrice originaire de La Pocatière,

dans le Bas-Saint-Laurent. Sa grande passion pour le dessin l'amène à décrocher, en 2014, un baccalauréat en pratique des arts visuels et médiatiques à l'Université Laval.

Matthieu Lemarchal



Illustrateur et directeur artistique basé à Bordeaux (France), Matthieu Lemarchal aime mettre en scène

des personnages dans des univers rétro et colorés. Sa passion de l'illustration éditoriale l'amène aussi à créer des visuels d'impact pour illustrer des enjeux de société.

Bruno Olivier



Photographe en quête du mystère de Dieu prenant figure humaine, réalisateur à la recherche des

différentes fenêtres ouvertes sur l'une ou l'autre des facettes du divin. Au service de l'Église pour rallumer un intérêt pour la transcendance qu'il habite.

Gabriel Bisson



Physiquement bellâtre, intellectuellement ambitieux, socialement responsable,

moralement innovateur, Gabriel croit aux choses qu'on peut prouver, et aussi à certaines choses qu'on peine parfois à rationaliser. Ingénieur, il met son amour des lettres et du dessin au service de notre média.

Louis Roy



Illustrateur professionnel, Louis Roy manie plusieurs styles et tout autant de techniques différentes. Il

collabore régulièrement au *Verbe*.



PROCHAIN NUMÉRO SPÉCIAL

L'Esprit Saint... toujours à l'œuvre

LeVerbe

Le Verbe témoigne de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de ses lecteurs. Nous remettons automatiquement un reçu de charité pour tout don de 50 \$ et plus ou sur demande pour tout autre montant.

Visitez le-verbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros de 24 pages par année et 2 numéros spéciaux de 116 pages en prime.

CONSEIL ÉDITORIAL

Ariane Beauféray, Benjamin Boivin, Sophie Bouchard, Jessye Blouin, Noémie Brassard, Maxime Huot-Couture, Simon Lessard, Antoine Malenfant.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Gabrielle Bélanger, Sophie Bouchard, Marie-Astrid Dubant, Fr. François Pouliot, O.P., et Richard Thériault.

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Sophie Bouchard

DIRECTEUR DES CONTENUS

ET RÉDACTEUR EN CHEF
Antoine Malenfant

RESPONSABLE DE L'INNOVATION

Simon Lessard

RESPONSABLE DU WEB

Jessye Blouin

RESPONSABLE DES PUBLICATIONS

Benjamin Boivin

JOURNALISTES

Brigitte Bédard, Sarah-Christine Bourihane, James Langlois et Anne-Marie Rodrigue.

GRAPHISTES

Émilie Dubern, Marie-Pier LaRose et Judith Renaud

RÉVISEURS

Robert Charbonneau et Florence Malenfant

COMMUNICATION ET MARKETING

Louis-Joseph Gagnon

ABONNEMENTS ET SECRÉTARIAT

Magdalie Nadeau

RESPONSABLE COMPTABLE

Jean-Jacques Chedom

COORDINATION VIDÉO

Barthélémy Rieu

AUDIOVISUEL ET MONTAGE

Marianne Martin

Les photos des pages 8, 68, 74 et 80 sont tirées de la banque d'images Unsplash.

Les photos des pages 66, 83, 85 et 114 sont tirées de la banque d'images Pexels.

Photo de couverture :
Shutterstock.

Le Verbe est imprimé chez Imprimerie HNL et est distribué par À l'Affiche 2000 inc. et Diffumag.

Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux :
Bibliothèque et Archives Canada ;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.
ISSN 2371-4670 (imprimé)
ISSN 2371-4689 (en ligne)

Le Verbe médias

1215, av. du Chanoine-Morel, Québec
(Québec) G1S 4B1
Tél. : 418 908-3438 • info@le-verbe.com
www.le-verbe.com



Je vous exhorte donc, frères,
par la tendresse de Dieu, à lui
présenter votre corps – votre
personne tout entière – en
sacrifice vivant, saint, capable
de plaire à Dieu : c'est là, pour
vous, la juste manière de lui
rendre un culte.

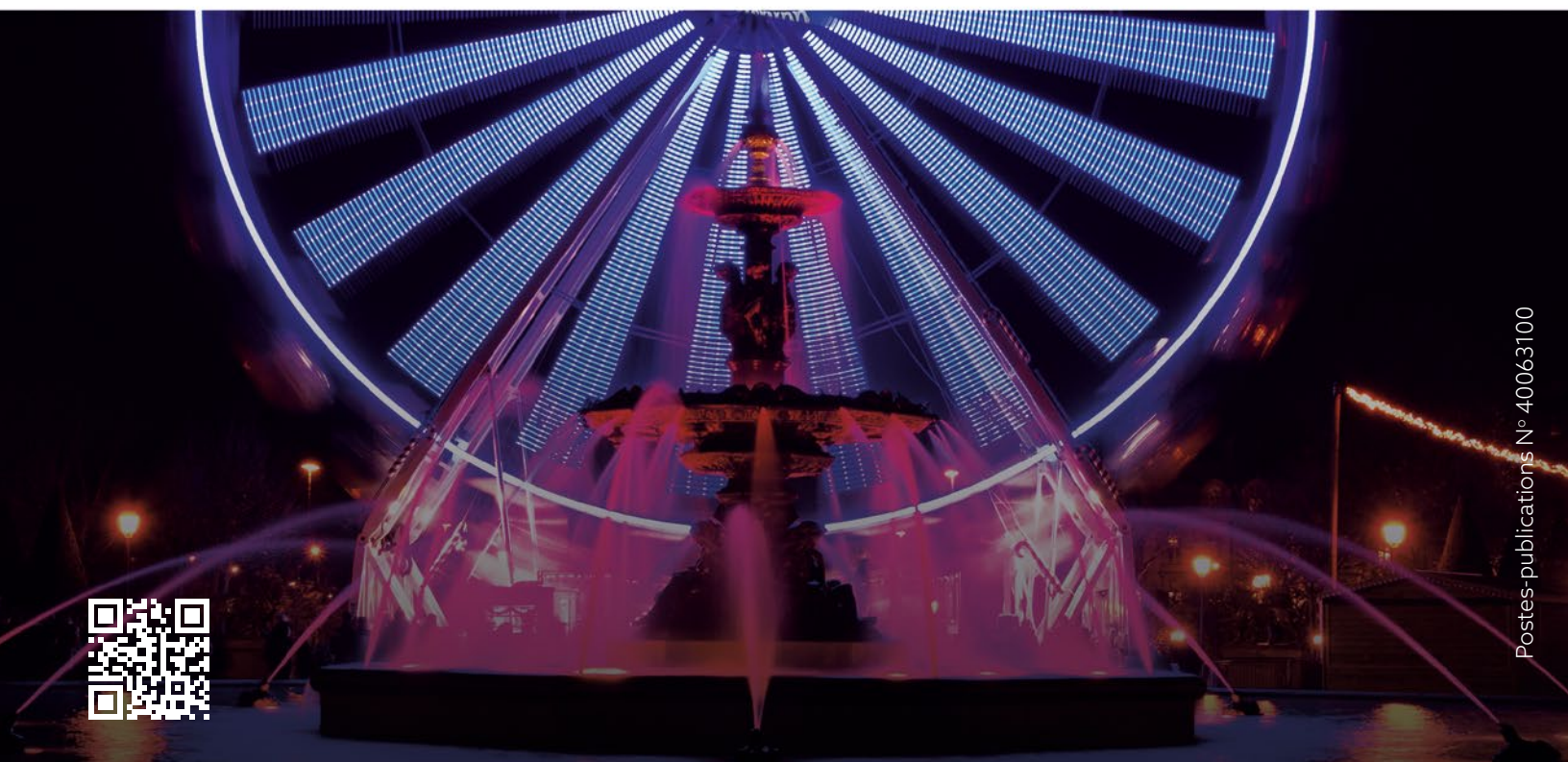
Ne prenez pas pour modèle
le monde présent, mais
transformez-vous en
renouvelant votre façon de
penser pour discerner quelle
est la volonté de Dieu : ce qui
est bon, ce qui est capable de
lui plaire, ce qui est parfait.

Par la grâce qui m'a été
accordée, je dis à chacun
d'entre vous: n'ayez pas de
prétentions déraisonnables,
mais pensez à être
raisonnables, chacun dans la
mesure de la mission que Dieu
lui a confiée.

- LETTRE DE SAINT PAUL
APÔTRE AUX ROMAINS
12,1-3



FAITES LE LIEN



RELIEZ FOI ET CULTURE.

Contribuez à notre campagne majeure.

LeVerbe
médias